



Judy et Sean BARRON

Moi l'Enfant
Autiste

« C'est en 1965 que nous avons appris, mon mari et moi, que Sean, notre fils de quatre ans, était autiste... Des années durant, j'ai tenu un journal ; c'est le compte rendu d'une existence que nous subissions sans la comprendre. Ce journal est le garant de l'exactitude d'une chronique qui relate notre vie cahotique et tourmentée de parents d'un enfant autiste. Ce récit à deux voix raconte comment Sean a réussi à s'évader de sa terrifiante prison intérieure. »

Judy Barron



Sean n'a que quatre ans lorsque
ses parents découvrent qu'il est
autiste. Il n'est pas capable, dans
une pièce remplie d'adultes, de
reconnaître son père et sa mère.
Il ne parle pratiquement pas, crie
constamment, manifeste d'intenses
fixations qui transforment la vie
familiale en cauchemar.
Mais les Barron refusèrent
de baisser les bras. Décidés
à le libérer de ses chaînes par
leur amour, leur patience,
leur exceptionnelle humanité,
ils réussirent enfin à rétablir
le lien avec lui. Raconté
alternativement par la mère
et le fils, *Moi l'enfant autiste*
est l'histoire bouleversante et
édifiante des efforts inlassables
d'une mère pour comprendre le
comportement auto-destructeur
de son enfant et le portrait
poignant d'un petit garçon qui
a miraculeusement échappé
au piège de l'autisme.

Sean Barron, aujourd'hui
pratiquement guéri, travaille
comme auxiliaire dans un centre
de rééducation à Youngstown,
dans l'Ohio. Ses parents vivent
à New York.

Judy Barron
et
Sean Barron

MOI L'ENFANT AUTISTE

FRANCE LOISIRS
123, boulevard de Grenelle, Paris

Titre original : *There's a Boy in here*
Publié par Simon & Schuster, New York
© by Judy Barron and Sean Barron, 1992

Traduit de l'anglais par Martine Leroy Battistelli

Une édition du Club France Loisirs, Paris,
réalisée avec l'autorisation de la librairie Plon

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 325-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Librairie Plon, 1993, pour la traduction française.

ISBN 2-7242-8537-9

*A Ron et Megan Barron,
En souvenir de Mildred Johnston Welch.*

REMERCIEMENTS

Je voudrais exprimer mon affection et ma reconnaissance à Lois et Don Elster qui m'ont servi de famille quand je suis retourné dans l'Ohio. Merci à Angela Hamrock et Janet Calpin, enseignantes dans l'Ohio, pour la patience et la bonté dont elles ont fait preuve à l'égard d'un élève bien difficile et merci aussi à Eleanor Bralver et Joan Buehler, mes professeurs à Los Angeles.

Sean Barron, 1991.

Je voudrais remercier Maureen McGovern pour ses encouragements et sa fidèle amitié; Jeanne Dykins pour le soutien qu'elle nous a prodigué pendant toutes ces années de désespoir; Jed Mattes, notre agent, et Gail Winston, notre éditeur.

Judy Barron, 1991.

PRÉFACE

C'est en 1965 que nous avons appris, mon mari et moi, que Sean, notre fils de quatre ans, était autiste. Je n'avais jamais entendu ce mot. On nous avait également prévenus que son comportement serait de plus en plus difficile à maîtriser, que lorsqu'il atteindrait la puberté, il faudrait le placer dans une institution et que nous allions bientôt regretter qu'il ne soit pas plutôt aveugle, sourd ou débile mental, car dans ce cas, nous aurions pu trouver assistance. Avec l'autisme, il n'y a rien à faire. L'autisme, nous assurait-on, est un mal sans espoir.

C'était il y a vingt-six ans. Comme la plupart de ceux à qui on annonce ce genre de choses, nous avons refusé d'accepter la sentence. Nous avons lu tout ce qui existait sur les enfants tels que Sean, mais il y avait alors peu de documents sur le sujet. Nous avons consulté des spécialistes, utilisé les tranquillisants qu'ils prescrivaient, suivi les programmes de rééducation conseillés, appliqué les méthodes censées modifier son comportement. Aucun résultat. On nous a traités avec condescendance, on nous a regardés de haut, tout juste si on ne nous a pas *menacés*. A tous ces gens, nous n'avons cessé de poser des questions, de même que nous nous en posions à nous-mêmes.

Par-delà les statistiques, les pronostics catastrophiques, nous avons parfois la vision fugitive d'un enfant sans défense, prisonnier de son autisme, et

nous étions décidés à l'en sortir. A la fin, nous avons laissé tomber les spécialistes pour nous fier à notre instinct et notre bon sens.

Nous avons employé tous les moyens dont nous disposions, c'est-à-dire notre amour, notre rage, notre frustration, notre patience, notre imagination, notre violence, notre ignorance et notre humour. Le chemin qui nous a menés jusqu'à Sean aura été sinueux, angoissant, jalonné de regrets et de remords. La plupart du temps, nous avancions à l'aveuglette, nous disant seulement qu'il fallait continuer à faire *quelque chose*; nous savions que si nous capitulions notre fils serait à jamais perdu pour nous.

Et, je ne sais comment, nous avons gagné la partie.

Depuis sept ans, Sean a pris son indépendance. Il a fait des études universitaires, il travaille à temps plein dans le service de rééducation d'une maison de retraite, il a une voiture, une petite amie, il joue au tennis et consacre ses loisirs au bénévolat et à écouter les vieux disques de jazz qu'il collectionne.

Il y a quelque temps, Sean a décidé de venir en aide à des familles qui vivent l'enfer qui a été si longtemps le nôtre. A vingt-cinq ans, il a entrepris d'écrire un livre pour expliquer ce que c'est que d'être autiste. Par conséquent, il a fait remonter à la surface de douloureux souvenirs d'enfance – terreur, désarroi, solitude – pour tenter de montrer ce que représente l'autisme, de l'intérieur. Des années durant, j'ai tenu un journal; c'est le compte rendu d'une existence que nous subissions sans la comprendre. Ce journal est le garant de l'exactitude d'une chronique qui relate notre vie cahotique et tourmentée de parents d'un enfant autiste. Ce récit à deux voix raconte comment Sean a réussi à s'évader de sa terrifiante prison intérieure.

JUDY BARRON.

Je me suis levée péniblement de mon lit et j'ai frissonné au contact de mes pieds nus sur le linoléum glacé. Avec précaution, je me suis dirigée vers la glace et me suis surprise en train de sourire. « Ça y est ! ai-je dit tout haut. Tu es maman ! Mais oui, tu as un fils, Sean, un petit garçon. » J'étais inondée d'une joie radieuse qui, un instant plus tard, s'est mêlée d'un soupçon d'inquiétude. Moi, une mère ?

Ron est entré ; il s'est mis derrière moi et m'a enveloppée dans ses bras. Ensemble, nous nous sommes regardés dans la glace.

– Notre enfant a une très vieille maman de vingt et un ans et un papa qui a plutôt l'air d'avoir douze ans que vingt-deux ! ai-je lancé en riant.

– Est-ce que tu te sens assez solide pour aller jusqu'à la nursery rendre visite à Sean Chapman Barron ? m'a-t-il demandé, après avoir déposé un baiser dans mon cou.

Nous avons contemplé notre fils à travers la vitre de séparation. Il était plus grand que les autres et faisait plus âgé, peut-être parce qu'il était né avec trois semaines de retard. Un flot de sentiments divers m'a envahie : j'avais mis un enfant au monde et j'étais toujours en vie ! (J'étais persuadée que j'allais mourir sur la table d'accouchement.) Nous avions un bébé sain et robuste, mais comment allais-je pouvoir prendre en charge un être si petit alors que je ne me

sentais même pas adulte, que j'ignorais tout des bébés, que jamais je n'en avais tenu un dans mes bras qui eût moins de six mois! Qui était cette étrange créature dont nous ignorions tout?

Au moment des repas, on me l'amenait dans un petit chariot métallique.

– Surtout ne vous endormez pas, m'avait dit l'infirmière. Vous pourriez rouler sur lui et l'écraser.

Il avalait ses biberons avec gloutonnerie et ne paraissait jamais rassasié. Lui donnait-on assez à manger? Je me rassurais en pensant que tous ces gens devaient savoir ce qu'ils faisaient.

Parfois, comme il continuait à dormir, l'infirmière me disait :

– Donnez-lui des tapes sur les pieds pour le réveiller... comme ça! Ne vous inquiétez pas, ça ne leur fait pas mal!

Tiens, et pourquoi?

Quand il n'était pas là, le temps me semblait interminable. J'essayais de lire, mais mes pensées vagabondaient; je n'arrivais pas à me concentrer. J'écoutais les cris venant de la nursery et je percevais des pleurs continus et persistants qui dominaient tous les autres. A qui est cet enfant et pourquoi ne le calmet-on pas? me demandai-je. C'était effrayant. Jamais je n'aurais laissé mon bébé pleurer ainsi.

Ron et mes parents sont venus me chercher à la maternité pour me ramener à la maison. Levée et habillée, j'étais installée dans l'obligatoire fauteuil roulant, comme si j'avais été gravement malade, alors que j'avais arpenté les couloirs avec Ron, pendant toute la semaine. Une infirmière est arrivée avec le bébé et me l'a mis dans les bras, en disant :

– Voilà notre petit brailard. Il ne s'est pas tu une

seconde. Sans doute s'est-il imaginé qu'on ne lui donnait pas assez à manger! On lui a pourtant octroyé deux biberons supplémentaires. On peut dire qu'il a de l'appétit!

– C'était donc lui qui pleurait tout le temps?

Elle a hoché la tête en riant.

– Pourquoi ne m'a-t-on rien dit?

– Oh, vous n'auriez rien pu y faire.

Le soir, Ron et moi sommes restés enlacés un moment devant le berceau. J'inspectais la chambre du regard, la chambre de Sean. Jusque-là, ce n'était que la chambre du « bébé ». J'avais repeint la maison de fond en comble; ce travail m'avait pris plusieurs mois et, au huitième mois de ma grossesse, j'avais le ventre si énorme que je ne pouvais atteindre les plinthes qu'en me couchant sur le côté. J'avais gardé cette pièce pour la fin. Ron avait posé des étagères pour les jouets et les livres, et accroché des rideaux bleu et blanc aux fenêtres. Tout était parfait.

Nous regardions dormir notre fils. Il était si petit, cet être humain parfaitement constitué, avec tout ce qu'il fallait pour être ou faire n'importe quoi. Étrange de penser qu'on ne se connaissait pas encore, lui et nous. Pourtant, nous allions désormais vivre ensemble, tous les trois.

J'ai souri de mes inquiétudes. Était-ce vraiment difficile de s'occuper d'un enfant? Des millions de gens l'avaient fait avant nous, dans toutes les conditions imaginables, et beaucoup étaient moins intelligents et moins favorisés que nous. Nous allions l'aimer, le respecter, l'éduquer avec patience et douceur.

– C'est drôle, n'est-ce pas, qu'un être aussi petit puisse transformer notre vie, a murmuré Ron.

Je venais de déballer un jeu de construction tout neuf, jouet idéal pour un bébé de quatorze mois. Depuis qu'il marchait, Sean se déplaçait si vite que j'en avais le vertige. Après avoir entassé les cubes par terre, dans la salle de séjour, je m'assis à côté en disant :

– Viens, Sean. On va construire une tour.

Il fila comme l'éclair, n'ayant apparemment pas remarqué ce nouveau jouet. Quand il repassa près de moi, je l'attrapai au vol et l'obligeai à s'asseoir sur le tapis. Je me mis activement à empiler les cubes les uns sur les autres, mais Sean avait eu une autre idée. En saisissant quelques-uns, il les posa sur une table, puis les fit tomber en se jetant à terre pour les regarder dégringoler. Le manège se répéta aussitôt. Bizarre, pensai-je, mais inoffensif. Il s'en lassera vite. Mais voilà, il ne s'en lassait nullement. Il remettait chaque fois les cubes sur la table et les envoyait promener, avec une jubilation croissante.

– Viens jouer avec moi, mon chéri, lui dis-je tendrement, en le prenant par le bras.

Il m'échappa, empila de nouveau les cubes sur la table et les fit tomber. Cette fois, il avait également pris le fil de la lampe que je rattrapai de justesse.

– Non Sean. Ça suffit. Viens t'asseoir ici, avec maman.

Il prit un cube et le remplaça sur la table. Je le tirai

par les épaules et remis le cube sur le sommet de la pile, par terre. Il pleurnicha un peu et, sans même me regarder, il s'empara de plusieurs autres cubes, puis courut vers la table où il les jeta en bloc, avant de les faire tomber.

– Non, Sean, répétais-je en l'attrapant par la main pour le faire asseoir par terre à côté de moi.

J'ai compris, pensai-je, c'est un conflit de volontés; il veut affirmer son indépendance.

– Allons, viens aider maman à construire une tour.

A peine l'eus-je lâché qu'il se redressa, un cube à la main et le posa sur la table pour l'envoyer immédiatement valser en l'air.

– NON, NON! hurlai-je en l'immobilisant par les poignets, pour le forcer à me regarder en face. Non, Sean. Maman a dit NON.

Il se dévissait le cou pour ne pas croiser mon regard. Il faut qu'il comprenne, pensai-je, mais je ne veux pas d'une épreuve de force. Je suis plus grande, plus forte, plus âgée et plus habile que lui. Avec de la patience et de la fermeté, je lui apprendrai qu'il y a des choses qu'un enfant a le droit de faire et d'autres pas. Tout simplement.

Le soir, quand Ron rentra, la lampe était en mille morceaux, la table couverte d'éraflures, les cubes rangés dans un placard et Sean dans sa chambre. Avec ce qui me restait de voix, je tentai de lui raconter ma journée.

Après avoir renoncé au jeu de construction, je l'avais rangé dans un placard. Pendant ce temps, Sean s'était emparé d'un animal en peluche, l'avait posé sur la table et fait tomber par terre; je le lui avais confisqué et tenté de l'obliger à me regarder en

face; en vain. Il poussait de curieux gloussements étouffés. Je me disais : « J'AI VINGT-DEUX ANS ET JE NE VAIS PAS ME METTRE EN COLÈRE APRÈS UN GOSSE DE QUATORZE MOIS! »

Je l'avais emmené dans sa chambre, puis j'avais pris des crayons et du papier en lui disant :

– Viens, on va colorier.

Il avait repoussé ma main et était sorti de sa chambre à toutes jambes. Je lui avais couru après, pour le voir en train de poser deux crayons sur la table de la salle de séjour.

– Non, Sean. On va se promener, avais-je dit en le soulevant de terre.

J'avais eu du mal à lui enfiler sa combinaison de ski, car il se débattait. Je l'avais emporté dehors, dans l'air glacé de l'hiver, et posé par terre, dans l'allée. C'était bientôt l'heure de sa sieste et il ne faisait pas assez beau pour sortir longtemps, mais je pensais que l'air frais et un changement de décor le distrairaient de son idée fixe.

Tout en marchant, je lui parlais en lui montrant les nuages chassés par le vent, le chien du voisin, la couleur des voitures qui passaient. Arrivés au coin de la rue, nous avons fait demi-tour. Dès que j'avais eu ouvert la porte de la maison, il avait filé à l'intérieur, s'était emparé d'une petite voiture et l'avait posée sur la table. FFFTT! Elle avait atterri sur le sol.

– Ce que tu es bête... tu n'as qu'une idée en tête! m'étais-je exclamée en le déshabillant, tandis qu'il se débattait. C'est l'heure de la sieste, avais-je annoncé, en l'emportant dans sa chambre.

Pendant que je lui ôtais ses chaussures, il avait balayé d'un revers de bras plusieurs crayons posés sur une petite table. Il s'était jeté par terre pour les regarder tomber, me décochant par la même occasion un

douloureux coup de pied. Je l'avais fourré au lit et m'étais assise à côté pour lui lire une histoire, dans l'espoir de nous calmer tous deux. Je lui avais montré les images, mais, comme d'habitude, il ne les avait pas vraiment regardées.

J'étais sortie, après l'avoir embrassé. Il s'était endormi; j'étais bouleversée. Je me rendais compte que je m'étais mise en colère pour de bon et que c'était ridicule. Ce n'était qu'un bébé et j'aurais pu être plus patiente, lui apprendre le sens du mot « non », sans m'énerver autant. Il ne savait pas ce qu'il faisait, après tout, et on ne pouvait pas lui en vouloir. Si je n'étais pas capable de garder mon calme, comment pourrais-je lui inspirer confiance ?

A son réveil, je l'avais pris dans mes bras et serré très fort, remplie de remords. Je l'avais installé dans sa chaise haute, pour le goûter, puis l'avais remis par terre. Il était parti dans le living en trotinant, avait ramassé un animal en bois qu'il avait posé sur la table pour le faire tomber.

– Non, Sean. Je vais te montrer comment on joue avec le cirque.

Le reste de l'après-midi avait été une bataille incessante.

« Non non, non, NON ! » ne cessais-je de répéter. Cent fois, je l'avais écarté de la table, employant toutes les ruses pour le distraire de son obsession. Rien n'y faisait. Mes « non » devenaient de plus en plus tonitruants. La lampe avait basculé une seconde fois et j'avais encore réussi à la rattraper. On aurait dit qu'il était seul dans la pièce; il ne me regardait pas, sauf si je l'y obligeais, continuant à déposer tout ce qui lui tombait sous la main sur cette maudite table. Si je me plantais devant, il se servait d'un autre guéridon, placé en face. Quand j'eus fait disparaître

tous les jouets dont il aurait pu s'emparer, il était allé prendre des cuillères dans la cuisine.

Quelle erreur commettais-je ? Affalée sur le canapé, le cœur battant à tout rompre, je serrais les dents. Je l'observais. Quand je n'intervenais pas, il semblait si heureux, si absorbé par ce qu'il faisait qu'il poussait de curieux gloussements. Il m'ignorait complètement ; pas une fois il n'avait jeté un coup d'œil vers moi.

J'étais repartie à l'assaut. Me levant d'un bond, je lui avais arraché la cuillère des mains en hurlant : « NON ! » Aucune réaction. Pendant que je mettais les cuillères à l'abri, il avait couru dans sa chambre pour prendre une poignée de crayons. J'étais de retour dans le living à l'instant même où il les faisait tomber de la table, avec la lampe, cette fois. Je m'étais précipitée, mais trop tard ; elle s'était fracassée par terre et s'était brisée.

Empoignant Sean, je lui avais donné une fessée. Il m'avait à peine accordé un regard. Je l'avais emporté dans sa chambre et flanqué au lit, hors de moi. Il était resté de marbre.

Après avoir refermé la porte derrière moi, j'étais retournée dans le living pour ramasser les débris de la lampe. J'avais mis un moment à réaliser que je pleurais, des larmes de déception, de rage et d'humiliation coulaient sur mes joues. Je m'étais agenouillée par terre, vaincue. J'avais frappé mon enfant, un bébé, chose que je m'étais juré de ne jamais faire. Mais derrière tous les sentiments qui m'agitaient, je sentais monter la panique, à l'idée que toutes mes tentatives de diversion avaient été vaines.

Était-ce un comportement normal chez les enfants de cet âge ? S'agissait-il d'une « phase » quelconque ? Dans ce cas, comment les autres parents faisaient-

ils ? C'est toi, dit soudain une voix en moi. Tu ne sais pas t'y prendre. Qu'est-ce qui cloche chez toi ?

Mais ce n'était pas une phase, je le savais. En repensant à l'année écoulée, j'étais obligée de reconnaître que les signes étaient trop nombreux. J'étais déconcertée par la réaction de Sean, quand je le prenais dans les bras ; il se tortillait dans tous les sens, et s'arc-boutait comme s'il était pris au piège. Jamais, il ne se blottissait contre moi, ainsi que le font généralement les bébés. Il pleurait beaucoup et je ne parvenais à le calmer ni en le changeant, ni en lui donnant à manger ni, en tout cas, en le prenant dans les bras.

Alors qu'il avait à peine deux mois, nous le mettions dans un parc rond, garni d'un filet, pendant que nous tentions de dîner, Ron et moi. Les repas étaient un cauchemar ; rien n'arrêtait ses hurlements. Dans son parc, il se couchait sur le dos et « escaladait » les mailles du filet avec les orteils pour se hisser en l'air. Puis, il lâchait prise et retombait avec un bruit mat en poussant des cris déchirants. Nous avions essayé de le prendre sur les genoux, à table, mais il gesticulait en pleurant. On se relayait pour préparer le dîner en tentant de le calmer chacun à notre tour, mais sans succès. Quand on s'asseyait pour manger – le seul moment de la journée où nous pouvions parler, la seule occasion pour moi d'avoir une conversation d'adulte –, on ne s'entendait même pas, il nous était impossible de penser ni même de déglutir.

Enfin, après toute une soirée où nous avions essayé vainement de le calmer ou de le distraire, Sean s'endormait d'épuisement. Dans le silence soudain, je me sentais vaincue, j'avais des démangeaisons dans tout le corps et mes oreilles tintaient.

Ce n'était pas la faim qui le rendait ainsi. A deux semaines, déjà, selon les conseils du pédiatre, nous lui donnions non seulement des farines, mais aussi des petits pots de fruits et de légumes, qu'il consommait en incroyable quantité. Le médecin avait même prescrit un médicament pour relâcher la valvule stomacale qui lui faisait « croire » qu'il lui fallait plus de nourriture qu'il n'en avait vraiment besoin. Quand j'avais dit au pédiatre que j'étais inquiète parce que Sean pleurait beaucoup et mangeait énormément, il m'avait considérée avec bienveillance et fait remarquer que mon enfant se développait bien, prenait normalement du poids et qu'il avait de belles joues roses.

Pourquoi pleurait-il tant ? Les bébés pleurent-ils sans raison ? Ils ont faim, ils sont mouillés ou malades. D'après le médecin, il n'avait pas mal au ventre, d'ailleurs, on voyait bien que ce n'étaient pas des cris de souffrance ; c'étaient, me semblait-il, des hurlements d'épouvante. Mais comment était-ce possible ? De quoi pouvait-il avoir peur... de moi, peut-être ?

La première année, je trouvais les journées interminables. Je me sentais seule, à l'écart de tout et perpétuellement fatiguée. En plus de mon isolement, s'ajoutait le fait que je n'avais aucune amie qui eût aussi un bébé. J'avais perdu le contact avec mes camarades de classe, dont la plupart avaient quitté la région, et nos voisins étaient des couples plus âgés avec des enfants déjà grands. Je consacrais tout mon temps à Sean, à tout faire pour essayer de le réconforter, de l'amuser, de l'aimer. C'était un enfant robuste et qui grandissait rapidement. Je prenais un vif plaisir à le regarder faire des choses nou-

velles – se retourner, s’asseoir – mais c’est à peine s’il me voyait. Il préférait fixer bêtement des jouets qui tournoyaient, des ombres mouvantes, des rideaux soulevés par un courant d’air. Il ne me regardait presque jamais.

Quand je l’installais par terre, il grattait le tapis avec ses doigts. Ça le fascinait et il ne quittait pas ses mains des yeux. Il semblait hypnotisé. Je l’appelais pour qu’il se tourne vers moi, qu’il prenne ma main ou un jouet quelconque. Dans le meilleur des cas, il me lançait un regard fugitif, puis reportait toute son attention sur le tapis. J’avais demandé au médecin s’il avait une bonne audition, mais le problème n’était pas là. Je me rendais bien compte qu’il avait une ouïe fine mais sélective – il ne répondait pas à son nom, mais si la chaudière se mettait en marche ou si le frigo faisait du bruit, même très peu, il l’entendait instantanément et se retournait.

Je lui parlais sans cesse. Je lui racontais des foules de choses, dans l’espoir qu’il allait m’écouter, me regarder et rire. Au reste, il riait parfois, mais je ne savais jamais pourquoi. A la fin de la journée, j’avais l’impression d’être invisible.

Une idée commença à germer en moi pour devenir finalement une certitude : il ne m’aimait pas. Avec la terrible perspicacité des petits enfants, il sentait que je n’étais pas une bonne mère, que je faisais n’importe quoi, que j’avais complètement échoué.

Chaque soir, quand Ron rentrait à la maison, un grand soulagement m’envahissait. Il me déchargeait de la responsabilité du bébé et préparait le dîner quand je n’avais plus d’énergie pour le faire. (Ce n’est pas juste, pensais-je. Il travaille toute la journée et, quand il rentre à la maison, il ne peut pas se reposer, tandis que moi, je suis restée ici tout le temps sans que rien ne témoigne de ce que j’ai fait.)

Quand Ron était là, le sentiment de frustration et d'échec qui m'avait habitée toute la journée se dissipait presque complètement. Tu es bête, me disais-je. Toutes les mères doivent éprouver la même chose. Tu manques seulement d'assurance et d'expérience. Ron était compréhensif, rassurant et, le soir, je reprenais des forces.

– Je suis sûr que ce n'est qu'un passage, disait-il souvent.

J'acquiesçais, mais lisant dans ses yeux une inquiétude qui n'était pas en accord avec ses paroles rassurantes, je détournais le regard.

Vers l'âge de quatre mois, Sean cessa de hurler en permanence, mais il pleurait toujours beaucoup, et sans raison apparente. Et quand il ne pleurait pas, je ne réussissais pas à capter son attention.

Quand il était endormi, nous parlions pendant des heures. Nous parlions de tout, de ce que faisait Ron à l'école où il enseignait l'anglais, des livres que je lisais, des menus incidents familiaux. Mais, pendant longtemps, il y eut un sujet que nous n'abordions jamais. Nous redoutions tous les deux que notre fils ne soit pas normal et nous ne pouvions nous résoudre à aborder cette question.

Étant donné que nous habitions dans l'Ohio, à Portland, la petite ville où nous avons grandi tous les deux, nous avions des parents nombreux dans la région. Les grands repas de famille, avec tantes, oncles et cousins, étaient un supplice. Sean se mettait à hurler dès l'arrivée; rien ne pouvait le calmer. Nous prétextions qu'il était difficile, fatigué, qu'il avait peur en voyant tant de gens à la fois. Ils étaient tous compréhensifs, parlaient doucement pour ne pas l'effrayer, souriaient, essayaient d'être utiles. Voyant que ça ne servait à rien, ils faisaient semblant

de trouver normal de dîner en compagnie d'un bébé qui hurlait et de ses parents au visage moite de sueur. Tout le monde était gêné, nous à cause du comportement de Sean, de notre impuissance à deviner ce qu'il voulait, et eux, pensions-nous, parce que nous n'avions aucune autorité sur notre enfant.

Dès que le repas était terminé, nous nous esquivions aussi vite que possible, avec un terrible mal de tête et une sérieuse indigestion. En principe, Sean se calmait et s'endormait dès que nous montions en voiture. Nous nous promettions alors de ne jamais recommencer, de nous épargner à l'avenir une telle épreuve à tous les trois. Puis un mois passait... « Il est plus grand, maintenant », disaient-ils. C'étaient les vacances et on ne pouvait tout de même pas garder Sean en quarantaine. Cette fois, ce serait différent, ils en étaient sûrs. C'était toujours pareil.

Physiquement, Sean se développait plus vite que la moyenne. Je l'avais vérifié dans mon livre du Dr Spock. Il y était précisé qu'il ne fallait jamais comparer un enfant avec un autre parce que chacun grandit et se développe différemment, mais les graphiques me fournissaient un point de repère. Sean était plus grand et plus lourd que les enfants de son âge. A six mois, il se mettait à quatre pattes, prêt à ramper. Mais quand il voulait avancer, il s'écroulait et se propulsait sur les avant-bras, comme un fantasin. Il était attiré par des choses bizarres. Il passait sans les voir devant les jouets multicolores pour s'approcher d'un convecteur. Il mettait ses doigts dans les fentes de la grille et les regardait remuer. Dans le parquet de sa chambre, il y avait un trou qui retenait toute son attention. Il y enfonçait son doigt et le tortillait pendant des heures. Qu'est-ce qu'il pouvait bien fabriquer ?

Juste après son premier anniversaire, Sean commença à marcher. Un quart d'heure plus tard, il galopait déjà. Nous n'en revenions pas : notre bébé était devenu un petit garçon ! Je dus, moi aussi, me mettre à courir énormément, afin de ne pas me laisser distancer. Cette mobilité toute nouvelle eut de nombreuses conséquences.

Un soir, une curieuse odeur se répandit dans toute la maison, une odeur forte, comme si on avait éteint tous à la fois les cierges d'une église. Je m'aperçus alors que les crayons de Sean n'étaient plus dans leur boîte. Inquiète, je me mis à les chercher et, soudain, je compris où ils étaient. Agenouillée par terre, j'examinai le convecteur du living, persuadée de trouver des traces de crayon fondu sur les bords de la grille.

Ron me regarda.

– Il a jeté ses crayons dans la chaudière, c'est bien ça ?

La réponse n'était que trop évidente.

– NON, NON ! hurlai-je à l'adresse de Sean.

Ron le souleva de terre et le regarda bien en face. Sean détourna les yeux.

– Sean, il ne faut jamais plus faire ça, dit Ron d'un ton ferme.

Pendant deux ans, nous allions vivre avec l'odeur de la cire fondue dans les narines.

Un soir, alors que je préparais le dîner, j'entendis un bruit de chasse qu'on tirait, suivi de gloussements bizarres. J'accourus. Sean était dans la salle de bains, au milieu d'une véritable mare, et la cuvette des WC débordait. Je coupai l'eau aussitôt et, comme nous n'avions qu'un WC, j'appelai le plombier qui arriva moins d'une heure après. Il dut déplacer la cuvette pour trouver la cause de l'engorgement : un savon tout neuf, encore emballé, était logé dans le conduit.

Sa visite nous coûta quarante dollars, une fortune pour nous. Il nous fallut pourtant déboursier plusieurs fois cette somme, au cours des années suivantes, pour extraire toute une foule d'objets divers, des cubes, des bonshommes en plastique, une chaussure d'enfant, une serpillière.

Une des activités favorites de Sean consistait à éteindre et allumer la lumière. Il continuait à appuyer sur l'interrupteur jusqu'à ce qu'on intervienne puis, bien vite, il en trouvait un autre ailleurs. Un matin, je le surpris au pied de l'escalier du grenier en train de se livrer à son jeu préféré. Je lui intimai l'ordre de s'arrêter, mais il ne m'écoutait pas. Et puis, zut, me dis-je soudain, pourquoi me bagarrer avec lui ? Après tout, il n'abîme rien, ça vaut mieux que d'autres bêtises qu'il lui arrive de faire. Je feignis donc de ne rien remarquer, curieuse de voir combien de temps allait continuer son petit manège. Si je ne réagis pas, si je ne le gronde pas, il finira par se lasser, pensais-je. Peut-être fait-il cela uniquement pour attirer mon attention, même si c'est dans le mauvais sens.

Je retournai dans la cuisine, sans me préoccuper des éclairs lumineux provenant de l'entrée. J'entendais ses gloussements. Après avoir patienté un quart d'heure, j'accourus au pied de l'escalier. Il ne me vit pas ; il fixait la lumière, en proie à une sorte de transe. C'était un être que je ne connaissais pas, un robot. Saisie de remords, je le pris dans mes bras et l'emportai dans sa chambre pour lui lire une histoire, tandis qu'il se débattait furieusement.

Je me revois couché par terre et grattant le tapis avec les doigts. C'est l'un de mes premiers souvenirs. Le contact avec quelque chose qui n'était pas parfaitement lisse me contrariait. J'avais besoin de toucher tout ce qui n'avait pas un aspect homogène. Chez nous, il y avait un tapis avec de petites stries; quand je les palpais, j'avais l'impression que toute sa surface était absolument uniforme, même si elle n'en avait pas l'air. Il fallait donc que je le tripote sans cesse pour être bien sûr qu'il était le même, sur toute son étendue. Il ne devait pas changer!

Devenu un peu plus grand, j'avais horreur de marcher pieds nus dans la maison. J'éprouvais une sensation atroce et bizarre à me tenir debout, sans souliers, car j'avais les pieds extrêmement sensibles. Si, par force, j'étais déchaussé, je recroquevillais les orteils et grattais inlassablement le tapis. J'étais contraint de faire cela pour renforcer mon sentiment de sécurité et m'assurer que le tapis restait le même.

J'adorais jeter des crayons dans les convecteurs. J'étais fasciné par les trous qu'il y avait dedans, ainsi que par l'obscurité qui régnait à l'intérieur des trous eux-mêmes. Il m'était impossible de voir où conduisaient ces ouvertures ni quelle était leur profondeur. J'y introduisais un crayon et j'écoutais le bruit qu'il faisait en arrivant en bas. Parfois, je me contentais de regarder dans le convecteur et j'enfonçais un doigt à travers la grille métallique, le plus loin possible. Ça me rendait malade de ne pas pouvoir soulever le capot afin d'y plonger le bras tout entier. Plus je me demandais où menait ce passage, plus le mystère s'épaississait. Je voulais à tout prix savoir où aboutissait ce trou, quelle était la longueur du conduit et ce qu'il y avait au bout, mais j'avais peur de ne jamais y arriver.

J'étais de nouveau enceinte. La naissance du bébé était prévue pour novembre. Cette fois encore, j'avais une grossesse facile, mais j'étais perpétuellement fatiguée. Surveiller Sean à chaque seconde me devenait impossible et, pourtant, il n'aurait jamais fallu le quitter des yeux. Je ne connaissais pas un instant de repos, car il était incapable de trouver une occupation inoffensive; dès qu'il était réveillé, il ne restait plus en place.

Il avait déjà un an et demi, mais je ne parvenais pas à le faire jouer à quoi que ce soit ni à le tenir tranquille pour lui lire une histoire. L'après-midi, je m'écroulais dans un fauteuil, les pieds surélevés. Aussitôt, Sean commençait à courir à toute vitesse, d'un bout à l'autre du living, ainsi qu'un animal en cage. Il était infatigable et j'avais mal à la tête à force de le regarder. Pourquoi était-il si remuant? « Les garçons sont comme ça, disait ma mère; ils ont parfois trop d'énergie à dépenser; il n'aime pas rester "coincé" à la maison, voilà tout. »

Ma mère avait une adoration pour son premier petit-fils, et sa présence avait sur Sean un effet très positif. Je lui avais demandé si elle ne trouvait pas son comportement bizarre. Je lui racontais qu'il n'obéissait jamais et que je ne parvenais pas à l'empêcher de faire ce dont il avait envie. Elle rétorquait que j'avais des réactions trop violentes et que

lorsqu'il était chez elle, elle réussissait à le discipliner. Elle laissait entendre que nous lui en demandions peut-être trop pour son âge.

Dans ce cas, c'est moi, pensais-je. Il y a quelque chose qui ne va pas chez moi.

— Et puis, poursuivait-elle, s'il n'est pas sage, je n'ai qu'à lui dire : « Sean, si tu continues, je vais te renvoyer chez toi ! » J'en ai encore fait l'expérience tout à l'heure, parce qu'il lançait des jouets dans l'escalier, qu'il jetait des cure-dents dans le convecteur, éteignait et allumait les lumières et avait vidé une bouteille de shampoing dans la baignoire, je lui ai dit : « Sean, si tu continues, il faudra que je te ramène à la maison ! » Il m'a regardée un moment, dérouté, puis il a détalé. Ce n'est pas très bien, je sais, mais j'étais ravie.

Il me semblait avoir perdu toute objectivité. Je n'avais qu'à cesser de ne considérer que les aspects négatifs. C'est vrai, Sean ne se livrait qu'à des activités répétitives et souvent destructrices, mais il y avait cependant beaucoup de bêtises qu'il ne faisait pas. Je connaissais des parents qui étaient obligés de mettre des chaînes à toutes les poignées des placards de la cuisine pour empêcher leur petit garçon d'y fouiller. D'autres gosses, à peine sortis de la première enfance, passaient leur temps devant la télévision, ce qui n'était pas le cas de Sean. D'autres encore frappaient leur mère. Ça pourrait donc être bien pire, me disais-je. Sean était très beau et parfaitement coordonné. Peut-être s'ennuyait-il, voilà tout ; ses jouets ne l'intéressaient pas. Plus tard, quand il serait devenu un éminent scientifique, Ron et moi ririons en pensant au souci que nous nous faisons, alors que notre petit prodige expérimentait simplement les principes de la gravité et les limites des lois de la physique.

Personne ne semblait avoir la moindre inquiétude. Un jour que je parlais au pédiatre du comportement de Sean et lui disais que Ron et moi étions désarmés, parce qu'il ne nous écoutait jamais, il rétorqua, avec un sourire rassurant :

– Oh, vous verrez, c'est toujours dur au début.

J'avais insisté :

– Mais il y a aussi la nourriture. Il refuse les fruits et les légumes frais et, même cuits, il n'en veut pas. Il ne consomme que des féculents : des céréales, du pain, de la purée, des pâtes, et tout ça en grosses quantités. Dois-je le laisser engloutir dix ou douze crêpes d'affilée ? Il ne peut pas avoir faim à ce point, ça doit être une sorte de compensation.

– Je me suis occupé d'un enfant de quatre ans dont la mère devenait folle parce qu'il refusait de manger autre chose que des spaghettis en boîte. Je lui ai dit : « Eh bien, donnez-lui en. Quand il en aura assez, il mangera autre chose. »

Il me tapota l'épaule et me reconduisit.

Message reçu. Détends-toi, me disais-je. Tu te compliques la vie. Ma mère avait la même théorie : « Ne fais pas tant d'histoires », me répétait-elle. Elle avait eu deux enfants, le médecin en avait soigné des milliers. Ils connaissaient forcément la question mieux que moi.

Mais Ron et moi étions les seuls à vivre avec Sean tous les jours de l'année. Il avait presque deux ans et se moquait totalement de tout ce que nous lui disions. Je hurlais; il m'ignorait. Pour capter son attention, j'étais obligée de l'empoigner, de le secouer, et je le secouais de plus en plus violemment. Moi qui m'étais juré de ne jamais battre mon enfant, je l'avais frappé d'innombrables fois, et les tapes

s'étaient muées en véritables fessées. Quand je le frappais assez fort, il lui arrivait de me regarder. Il faut que je l'atteigne d'une façon ou d'une autre, pensais-je, et si c'est le seul moyen, je l'emploierai.

Il ne manifestait jamais la moindre contrition. Quand je le frappais, il entrait en fureur, comme si j'étais dans mon tort ou qu'il voyait en moi un obstacle à abattre. J'estimais qu'il aurait dû comprendre qu'il n'avait pas le droit de faire certaines choses, mais il continuait à mal se conduire, devant moi, sans se cacher, sans aucune hésitation. Ayant horreur de la violence physique, nous avons mis de côté les objets qu'il malmenait, en lui expliquant pourquoi. Il ne remarqua même pas que tous ses jouets avaient disparu. Après tout, il lui restait les interrupteurs, et là, il n'y avait guère de solution.

Ron et moi pensions être des gens raisonnables et pacifiques. Nous nous disputons rarement et ne pouvions rester fâchés plus de quelques minutes. Nous cherchions un moyen de discipliner Sean de manière constructive. Nous voulions l'éduquer et non lui faire du mal. Finalement, une stratégie fut adoptée : quand il ne voudrait pas nous écouter, nous l'obligerions simplement à rester assis un moment sur une chaise, jusqu'à ce qu'il ait compris qu'il devait faire ce qu'on lui disait. Notre foyer allait retrouver son calme.

Ce soir-là, après le dîner, Sean prit les grosses pièces de bois d'un puzzle, les empila sur une chaise et les renversa. Je lui confisquai le puzzle. Il avisa alors des livres sur une étagère et les fit tomber par terre.

— Non, Sean, dit Ron. (Pas de réaction. Ron l'assit sur la chaise désignée à cet effet.) Non, il ne faut pas faire ça. Tu vas rester assis là jusqu'à ce que je te dise de descendre.

Sean sauta de sa chaise. Ron le réinstalla dessus en lui ordonnant de ne pas bouger. Sean descendit une seconde fois. Ron l'intercepta et le rassit brutalement, en le maintenant, car il se débattait frénétiquement. Enfin, Sean s'immobilisa et Ron le lâcha. Sean dégringola de sa chaise. Ron l'y reposa sans ménagement. Sean se mit à hurler; il était furieux.

– Non! m'écriai-je. Il n'est pas assez grand pour comprendre. Il ne sait pas ce que nous voulons de lui!

– Mais si, il le sait. Il ne veut pas céder et faire ce qu'on lui dit, voilà tout.

Ron maintenait Sean sur la chaise, tout en lui expliquant que s'il n'était pas sage et refusait d'obéir, il devrait rester assis.

Après un temps qui nous parut très long, Ron libéra Sean qui glissa au bas de sa chaise sans nous accorder un seul regard. Quelques minutes plus tard, il catapultait des jouets dans l'escalier.

Mais Ron et moi n'étions pas des imbéciles; nous savions qu'il faut être cohérent avec les enfants et, surtout, patient.

Cette soirée et les suivantes se passèrent à asseoir mille fois Sean sur sa chaise, sans aucun résultat. Il n'était nullement impressionné, c'était clair. Nous pensions qu'il finirait bien par comprendre que s'il refusait d'obéir il serait obligé de rester assis. Mais, chaque fois, il se mettait en fureur et sautait à terre dès que nous le lâchions, comme si nous n'avions pas le droit de le corriger. Comme s'il ne comprenait rien. Notre méthode pacifique avait sombré dans la violence.

Nous commençons à douter d'obtenir, même avec le temps, quelque chose de lui, et à nous dire que notre attitude n'avait pas de sens. Après avoir été

puni cinquante fois, il réagissait exactement comme à la première. Était-il trop jeune pour comprendre ce qui se passait ? Quelque chose, la capacité d'appréhender les conséquences de ses actes, par exemple, lui faisait-elle défaut ? La chaise fut mise de côté.

Toute répétition m'enchantait. Chaque fois que j'allumais une lumière, je savais ce qui allait se produire. Quand j'appuyais sur l'interrupteur, la lumière s'allumait. J'en éprouvais un merveilleux sentiment de sécurité parce que c'était chaque fois pareil. A certains endroits, il y avait deux interrupteurs sur la même plaque et c'était encore mieux. J'aimais beaucoup me demander quelle lumière allait obéir au bouton. Même si je le savais d'avance, je prenais un immense plaisir à cet exercice. C'était immuable.

Les gens m'horripilaient. Je ne savais pas à quoi ils servaient ni ce qu'ils allaient me faire. Ils n'étaient pas toujours pareils et, avec eux, je ne me sentais pas du tout en sécurité. Ceux-là même qui étaient toujours gentils avec moi changeaient parfois. Pour moi, concernant les gens, rien ne s'ajustait. Même si je les connaissais bien, ils étaient faits de morceaux épars et je n'arrivais pas à les relier à quoi que ce fût.

Je me souviens quand ma mère me disait de ne pas faire des choses qui me plaisaient, par exemple : « Ne jette pas tes crayons dans le convecteur ! » J'ai une très bonne mémoire, je crois. Mais je ne comprenais pas ce qu'elle disait, parce que mon désir de faire certaines choses me rendait sourd à ses paroles. Je n'imaginais pas les conséquences de mes actes et d'ailleurs, je ne m'en souciais aucunement.

Je consacrais cent pour cent de mon attention à ce

que j'étais en train de faire. Je me rendais vaguement compte que ma mère était là, mais je n'en avais véritablement conscience que si elle me dérangeait vraiment, par exemple quand elle criait ou m'empêchait d'agir à ma guise. Elle n'avait aucune importance.

En y repensant, je crois que jusqu'à l'âge de cinq ou six ans, j'aurais été incapable de reconnaître ma mère parmi un groupe de femmes. Je ne la regardais jamais véritablement. C'était une présence que je sentais plus que je ne la voyais, une présence négative. C'était pareil avec mon père.

Parfois, ils m'obligeaient à rester assis sur une chaise. Ça me rendait fou de rage. Je me souviens qu'ils m'adressaient des paroles, mais ce n'étaient que des paroles et rien d'autre. Il me semble que je ne savais même pas ce qu'elles signifiaient, mais je m'en fichais. Ils me dérangeaient, m'interrompaient, alors que je ne faisais rien de mal.

– Cette fois, c'est une fille, madame Barron!

Je regardai la minuscule créature que le médecin venait de poser sur mon ventre. J'étais persuadée que ce serait encore un garçon et je compris alors à quel point je désirais avoir une fille. Les larmes me montèrent aux yeux.

Megan semblait incroyablement fragile, un petit oiseau. Elle était née un mois avant le second anniversaire de Sean; j'étais pleine d'inquiétude et d'appréhension. Qu'allait-il penser? Quelle serait sa réaction? Et si elle était comme lui? Pendant toute ma grossesse, j'avais fait des cauchemars et, pis encore, j'étais parfois assaillie d'horribles visions pendant la journée; je voyais un bébé mutilé ou Sean me menaçant d'un couteau. Il n'avait jamais porté physiquement atteinte à quiconque, sinon à lui-même, mais comment prévoir ce qu'il allait faire? Je ne savais rien de lui.

Sean vint me chercher à la maternité, avec Ron et mes parents. Il me sembla qu'il avait doublé de taille en cinq jours. En voiture, sur le chemin du retour, il me regarda fixement, pour la première fois de sa vie. On lui montra le bébé, mais il resta imperturbable. Je souris en tendant la main vers lui, mais il recula, sans cesser de me regarder. J'essayais de déchiffrer son expression; on aurait dit qu'il observait un inconnu en train de faire quelque chose d'incompréhensible.

Les craintes que j'avais éprouvées pour la sécurité de Megan semblaient vaines. Sean l'ignorait complètement; je ne pense pas qu'il avait remarqué la présence d'un autre enfant dans la maison. Elle était très facile, toujours contente, qu'on la change, qu'on lui donne son biberon ou qu'on la prenne dans les bras. Voilà donc ce que c'est que d'avoir un bébé, me surprenais-je à penser. Je passais toujours le plus clair de mon temps à surveiller Sean qui continuait à faire tout ce qui lui passait par la tête. Je lui courais après en hurlant « non, non et non », en l'empoignant et en le secouant. Deux ou trois fois, pourtant, je réussis à lui faire regarder sa petite sœur et, une fois, il la toucha. J'étais transportée de joie.

Cette naissance déclencha une avalanche de visites. De nombreux parents venaient nous voir à tout propos. Du coup, Sean se conduisait encore plus mal, comme s'il sentait que la présence d'une tierce personne détournait mon attention, et dès que la sonnette retentissait, il en profitait pour se livrer à une activité interdite. Il s'emparait d'un couvert en argent et, sous mon nez, il entreprenait joyeusement de le glisser dans un convecteur; il prenait le balai, le mettait debout et le faisait tomber – il était encore plus heureux quand le balai lui heurtait la tête dans sa chute et, même s'il avait mal, il s'étouffait de rire.

Les membres de ma famille se comportaient comme s'ils avaient affaire à un enfant « turbulent ». Mais après lui avoir dit vainement plusieurs fois : « Viens t'asseoir à côté de moi, Sean », ils commençaient à se raidir un peu. Ils tournaient la tête de l'autre côté et tâchaient de l'ignorer jusqu'à leur départ.

Un après-midi, pendant que Meg faisait la sieste, j'entrepris de préparer un gâteau à la banane, le des-

sert préféré de Ron. Les derniers que j'avais faits étaient superbes à leur sortie du four, mais au bout de quelques minutes, il s'étaient écroulés dans une sorte de mélasse collante. Celui-ci était très réussi et pourtant j'avais dû m'interrompre toutes les deux secondes pour courir après Sean et le « corriger ». J'avais passé tout l'après-midi à me bagarrer avec lui et à crier. Je lui en voulais de ne pouvoir jamais rien faire sans être constamment dérangée et j'étais dégoûtée de moi-même, de mon manque de patience et de self-control.

La sonnerie de la porte tinta. J'écartai le rideau et vis ma tante Hazel devant la porte. Sachant qu'elle m'avait forcément entendue crier, je ne pouvais pas lui faire croire que nous étions sortis et, de plus, où aurions-nous pu aller, puisque Ron avait pris notre seule voiture pour se rendre à l'école. Je l'accueillis avec un grand sourire.

Dès qu'elle fut assise dans la salle de séjour, Sean se précipita dans la cuisine pour ouvrir en grand les deux robinets de l'évier. Un torrent d'eau rejaillit en geyser sur une grosse cuillère en métal que j'avais mise à tremper. Je courus fermer les robinets, mais l'eau coulait déjà sur le papier peint et les placards, dégoulinait du plafond, s'étalant en flaque sur mon gâteau à la banane tout frais cuit. La coupe était pleine. Acculant Sean dans un coin, tremblante de fureur, je lui assénai une monumentale fessée. Il ne broncha pas.

Après avoir respiré profondément, je retournai dans le living rejoindre ma tante. Elle souriait comme si elle ne s'était aperçue de rien; dans ma famille, c'est généralement ainsi qu'on traite les situations désagréables. Tout en bavardant de choses et d'autres, je me demandais pourquoi elle était

venue, n'étant pas le genre de femme qui a du temps à perdre en visites.

— Bon, dit-elle enfin. Tu ne me montres pas ta petite fille! Tu sais que je ne le la connais pas encore.

Ma petite fille? Ah, mais oui! Je l'avais oubliée! J'allais prendre Meg dans son berceau. Elle était réveillée et gazouillait gaiement. Je me mis à pleurer. Comment une mère peut-elle oublier qu'elle vient d'avoir un bébé?

Quand ma mère rentra à la maison avec le bébé, j'étais tout désorienté. Qu'est-ce qu'il venait faire là? Je n'imaginai pas qu'il pouvait rester avec nous, cette idée ne m'effleurait même pas. Je me demandais pourquoi personne ne venait le chercher. Je sais maintenant que ma mère avait parlé du bébé avant sa naissance, mais je ne comprenais pas ce que signifiaient ses paroles et je ne faisais pas la relation avec cet enfant. Je n'ai réalisé que bien plus tard que c'était ma sœur.

Quand des gens venaient nous voir, j'avais l'impression que, pendant un moment, je ne risquais plus d'être dérangé. Je me sentais moins menacé quand il y avait des visiteurs. Ils ne m'intéressaient pas, je les regardais à peine, mais je savais que ma mère serait occupée ailleurs. En somme, ces visites me garantissaient une plus grande tranquillité. Je pouvais agir à ma guise un peu plus longtemps.

J'essayais d'être plus maligne que Sean, de le devancer, en enlevant tout ce dont il risquait de faire un mauvais usage. Je m'efforçais de penser comme

lui, d'imaginer les objets susceptibles de le tenter et de les intégrer à quelque jeu « sain ». C'était un exercice futile qui ne me servit qu'à réaliser à quel point mon fils m'était étranger.

Les choses les plus banales devenaient l'enjeu de nos affrontements. Près de la table de la cuisine, il y avait un téléphone mural. La première fois que Sean le remarqua, le résultat fut spectaculaire. Je venais de lui donner son repas, puis j'avais préparé le biberon de Meg, ainsi que mon déjeuner, afin de pouvoir manger tout en la faisant boire. J'allais la prendre dans son berceau et, quand je revins, une minute plus tard, le biberon était par terre, mon déjeuner répandu partout, avec le potage qui avait éclaboussé les rideaux. Je compris ce qui s'était passé quand, une seconde plus tard, Sean tira à fond sur le fil du téléphone, puis le lâcha, ce qui fit valser instantanément tout ce qui se trouvait sur la table. J'enroulai bien serré le fil autour de l'appareil; il le déroula. Je répétais l'opération en coinçant le fil de manière à ce qu'il ne pende pas, mais il le défit encore. Fallait-il enlever le téléphone?

Il adorait aussi taper sur le rouleau de papier hygiénique et le dérouler jusqu'à ce qu'il soit amoncelé par terre. Fallait-il se passer de papier de toilette?

Je décidai de tenter à nouveau de parler avec ma mère. Elle était la seule personne avec qui Sean se montrait un peu réceptif. Il la laissait le toucher et même l'embrasser de temps en temps. Chez elle, il était plus détendu, bien que son attitude fût la même. Elle arrivait à le distraire de ses manies, à le prendre par la main pour l'emmener en promenade et lui faire oublier les nouilles en forme de coude qu'il avait prises dans le placard de la cuisine pour les

introduire dans un convecteur. Elle faisait comme si de rien n'était. Devais-je l'imiter ?

Je lui parlai de l'obstination qu'il déployait à nous désobéir.

— Tous les enfants sont pareils. Surtout les garçons. Il est encore trop petit pour comprendre et peut-être es-tu trop sévère avec lui.

Je rétorquai que si tous les enfants faisaient des bêtises, ils n'en faisaient pas tout le temps, et à l'exclusion de toute autre chose. Elle refusa de m'écouter davantage ; je la mettais mal à l'aise. Je commençais à avoir l'impression d'intenter un procès à mon propre fils, pour me disculper de ne pouvoir le discipliner. Si je pensais que mon fils ne tournait pas très rond, il était clair que ma mère jugeait que c'était plutôt de moi que venait le mal.

A deux ans passés, Sean ne parlait pas encore ; il ne gazouillait pas non plus, ainsi que le font les petits enfants. Pourtant, un jour, je le surpris à marmonner ce qui ressemblait à une suite de chiffres, mais sans en être bien sûre. Quelque temps plus tard, alors que nous étions allés tous les trois acheter du pain à la boulangerie et que nous attendions notre tour, nous entendîmes une petite voix qui disait : « Onze-seize-trente. » En regardant Sean, nous nous aperçûmes qu'il avait les yeux rivés sur une grande pendule accrochée au-dessus du comptoir.

— Il vient de nous dire l'heure, à la seconde près, déclara Ron.

C'était bien ça. Nous étions fous de joie. Il avait prononcé quelques mots et savait déjà lire l'heure !

Pourtant, un peu plus tard, quand on lui demanda quelle heure il était, il ne répondit pas. Il n'avait pas l'air de nous comprendre. Il était assis à la table de la cuisine avec un couteau et une fourchette qu'il pla-

çait dans diverses positions, ainsi que les aiguilles d'une pendule. « Quatre, vingt. Deux, dix », annonçait-il. Parfois, il orientait les « aiguilles » sur une heure précise, disait, par exemple, « Six, quinze », puis tournait autour de la table, de façon à voir le couteau et la fourchette sous un angle différent, et lançait : « Neuf, trente ». Nous étions sidérés. Mais pourquoi donc ne disait-il rien d'autre ?

Megan était pour moi une joie constante. L'eau était son élément favori ; elle nageait dans la baignoire alors qu'elle n'avait que quelques mois. Tous les soirs, je sortais de la salle de bains trempée et ravie. Elle riait pour un rien et réagissait à tout ce qu'elle voyait. Elle adorait les livres et ne se lassait jamais de rester assise sur mes genoux, pendant que je tournais les pages et lui faisais la lecture. Je n'en revenais pas de pouvoir la cajoler et jouer avec elle.

Elle était fascinée par son grand frère et tendait la main vers lui chaque fois qu'il passait à proximité. Il ne s'occupait pas d'elle, mais elle ne semblait pas lui en vouloir. Elle riait de ses bêtises et se figeait instantanément quand je le grondais. C'était affreux de voir son sourire disparaître au son dur de ma voix.

Mon amertume grandissait quand je constatais que le comportement de Sean m'empêchait de me consacrer davantage à Meg. Quand je la prenais sur mes genoux, j'essayais de le faire asseoir à côté de nous pour qu'il écoute une histoire ou regarde des images. Mais il se sauvait en courant, attiré par les interrupteurs, l'évier, le fil du téléphone. Tant pis, laissons-le faire. Qu'importe s'il démolit tout, me répétais-je sans cesse. Mais en le voyant se démener frénétiquement, tel un jouet qu'on a remonté et qui s'emballa, j'étais obligée de me lever et d'intervenir. Je criais à en perdre la voix.

En août, on alla tous les quatre passer un week-end au lac Erié, dans un bungalow que mes parents avaient loué. A côté, il y avait un petit garçon de deux ans et demi, comme Sean, qui s'appelait Jay. J'étais subjuguée. Il était vif, coopératif, sociable et s'exprimait très bien. Il y avait un monde entre mon fils et lui. Voilà ce qu'il faut à Sean, pensai-je. Il verra comment Jay parle, obéit et demande ce dont il a envie.

C'était la première fois que nous prenions des vacances depuis la naissance des enfants, et nous passâmes la journée à la plage. Meg, qui avait huit mois, était folle de l'eau. Quand Ron la porta au lac – elle qui ne connaissait rien de plus vaste qu'une baignoire – elle lui échappa et se jeta avec intrépidité dans les vagues, nageant comme un petit chien en direction du Canada. Au bout d'un moment, estimant qu'elle avait pris assez de soleil, on voulut la sortir de l'eau, mais elle se mit à hurler si fort qu'il fallut l'envelopper dans un grand tee-shirt, lui planter un chapeau sur la tête et la laisser barboter.

Jay ne quitta pas Sean de toute la journée. Il tenta d'abord de le persuader de jouer avec des petites autos et de faire des pâtés, mais sans succès. Sean prit une poignée de sable et la laissa couler entre ses doigts. Jay l'imita. Ce soir-là, quand le soleil se coucha sur le lac Erié, Jay ne parlait plus et se contentait de pousser des grognements. Le lendemain, sa mère le garda à la maison.

A un an, Megan marchait et connaissait beaucoup de mots. Elle commença très vite à faire des phrases. Nous espérions que Sean chercherait à l'imiter, mais il s'en tenait aux chiffres et aux grognements. Étant donné qu'il était grand pour ses trois ans, les gens avaient tendance à lui parler comme s'il était plus âgé et ils étaient visiblement surpris, non seulement de ne pas obtenir de réponse, mais surtout de le voir se conduire de façon incompréhensible. Combien de fois ne m'a-t-on pas dit : « Vous savez sans doute qu'Einstein n'a parlé qu'à l'âge de quatre ans, et pourtant, c'était un génie ! » (Je ne sais toujours pas si l'histoire est vraie, mais tout le monde, dans l'Ohio, la connaissait.)

Le pédiatre continuait à ne pas s'inquiéter.

– Vous devez comprendre que chaque enfant se développe à son propre rythme. Il est un peu en retard pour parler, mais ça viendra. Peut-être lui donnez-vous tout ce dont il a envie, si bien qu'il n'a pas besoin de parler ! Regardez-le. C'est un enfant grand et costaud. Soyez patiente !

Sean se prit ensuite d'une passion pour les chaînes, à côté de laquelle toutes ses autres manies paraissaient bien innocentes. Derrière la maison, nous avions un garage fermé par une double porte en bois, munie de vitres, s'ouvrant par le milieu. Chaque bat-

tant était fixé au garage par une grosse chaîne. Sean prenait un grand bâton, un balai ou une pelle, soulevait les chaînes l'une après l'autre, le plus haut possible, et lâchait tout. Ensuite, il reculait dans l'allée, pour les regarder se balancer, en poussant des gloussements de joie. Le manège se répétait des centaines de fois. Au bout d'une semaine, il apporta une légère modification à son jeu. Après avoir secoué les chaînes, il se précipitait dans la cuisine et grimpait sur le plan de travail, afin de les voir se balancer de la fenêtre. Il les regardait jusqu'à ce qu'elles se soient immobilisées. Si par hasard j'étais devant l'évier, il me poussait avec aussi peu de ménagement que si j'avais été une vieille serpillière. Par la suite, le processus s'enrichit. Sean tapait sur les chaînes, rentrait dans la maison à toute allure, traversait la cuisine en rugissant, montait à la fenêtre du premier étage et y restait jusqu'à ce que les chaînes aient fini de se balancer. Même quand j'étais sur son passage, il ne me voyait pas. Si je ne m'écartais pas aussitôt, il me rentrait dedans et reprenait sa course. Si je tentais de l'arrêter, il devenait fou furieux, se débattant et hurlant, tel un animal pris au piège. Il fallait qu'il arrive en haut de l'escalier avant que les chaînes s'immobilisent; rien d'autre ne comptait.

Un soir, après dîner, nous étions allés tous les quatre à l'épicerie. Sean était devant. En passant près de la caisse, je remarquai une femme âgée qui portait des lunettes autour du cou, accrochées à une chaîne. Je cherchai aussitôt Sean du regard, mais il était déjà en train de bousculer des clients pour parvenir jusqu'à elle. Sa main se referma sur la chaîne, prête à tirer dessus un bon coup. Je plongeai en avant et le saisis par le poignet, sous les yeux stupéfaits de la dame. Je l'obligeai à lâcher prise et m'excusai en

souriant, comme si ce n'était qu'un banal malentendu.

Ce qui me plaisait par-dessus tout, c'étaient les chaînes. J'aimais leur constitution. Tous les maillons avaient la même apparence et, au toucher, aussi, ils étaient semblables. Les chaînes du garage étaient trop hautes pour que je puisse les atteindre, par conséquent elles étaient enveloppées d'un mystère. Je mourais d'envie de les toucher, mais j'étais obligé de me servir d'un bâton. Ne pouvant les prendre dans mes mains, je les faisais se balancer. Ce mouvement de balancement m'enivrait. Il fallait aussi que je les voie sous des angles divers et à des hauteurs différentes. Plus je les regardais se balancer, plus j'étais ravi. La seule chose qui m'intéressait, c'était de voir les chaînes se balancer. J'adorais ça. C'était une manie. Ma mère essayait de m'en empêcher, mais elle en était bien incapable.

Sean retournait au garage tous les jours. Il n'y avait rien à faire pour l'en empêcher. Ron eut alors une idée géniale. Il fabriqua une maquette du garage qu'il lui donna pour Noël. Elle était magnifique, tout en bois, avec des vraies chaînes sur des portes qui s'ouvriraient pour de bon et un toit amovible. Une merveille ! Sean n'y toucha même pas. Il prit un balai et repartit au garage.

Un jour il cassa une vitre, la chaîne l'ayant heurtée si fort qu'elle avait volé en éclats. Il fallut mettre une bonne fois pour toutes un terme à ce divertissement. Ron remplaça la vitre et on lui expliqua qu'il ne

devait plus jouer avec les chaînes, que le verre s'était cassé et qu'il risquait de se blesser.

Jugeant qu'il était maintenant assez grand pour s'intéresser à de vrais jouets, nous lui en avions acheté. Nous nous efforcions aussi de le faire participer à des jeux. Mais dès que nous avions le dos tourné, il sortait et allait taper sur les chaînes avec un bâton. Il ne fut pas long à casser une seconde vitre.

Puisqu'il ne servait à rien de le raisonner, Ron acheta un cadenas et, après avoir encore remplacé la vitre, il verrouilla solidement les portes avec. Ouf! Une heure plus tard, pendant que j'étais dans la cuisine, j'entendis un bruit de verre cassé. Je regardai par la fenêtre et vis Sean dans l'allée, hilare. Il tenait à la main une grande planche à laquelle pendait un cadenas tout neuf, encore fermé, et une plaque métallique. Il contemplait les chaînes qui se balançaient. Je fis la seule chose qui restait à faire : j'allai chercher mon appareil pour le prendre en photo.

Sean ne se calmait un peu que dans les rares moments où il était malade. Quand il avait de la fièvre ou des coliques, j'arrivais à le garder au lit et à m'asseoir près de lui, pour lui frictionner le dos ou lui caresser la tête. Il acceptait alors d'être cajolé et parfois même il me prenait la main. Je lui lisais des histoires, lui parlais, lui répétais que je l'aimais. Son regard posé sur moi, même s'il était abattu, n'exprimait nulle peur. Parfois il me considérait un long moment, comme s'il essayait de se rappeler qui j'étais. Alors, il était comme tous les enfants. C'est mon fils, pensais-je, cet angélique petit garçon, libéré de la frénésie qui le gouverne.

Pendant les quelques jours que durait sa maladie, il était docile et vulnérable, mais sa guérison était toujours identique, c'est-à-dire instantanée. Je sortais

de sa chambre pour aller lui chercher une assiette de potage et quand je revenais je trouvais le lit vide et Sean à quatre pattes par terre, faisant tomber des jouets posés sur sa table, le regard fuyant, redevenu exactement comme avant.

Son seuil de tolérance à la douleur était anormalement élevé. Quand il tombait, se coupait ou même se brûlait, il réagissait à peine. Nous avions posé une barrière de bois extensible en haut de l'escalier de la cave, pour l'empêcher d'y descendre, mais un jour il avait foncé droit dessus et était passé au travers. Il avait dégringolé les marches, pour s'écraser tout en bas, sur le ciment, avec un affreux bruit mat. J'avais poussé un hurlement, persuadée qu'il s'était tué, tout en me précipitant pour le ramasser. Le bras tordu dans un angle atroce, il s'esclaffait, à peine étourdi. On l'amena de toute urgence à l'hôpital où l'on réduisit la fracture. Il n'avait aucune blessure à la tête ni même de bleus sur le corps. Pendant toute la durée des soins, il n'avait pas pleuré une seule fois.

On le ramena à la maison avec un gros plâtre. Il monta dans la salle de bains et me montra le lavabo. Je lui remplis un verre d'eau et, quand je le lui tendis, il s'assit sur le bord de la baignoire et culbuta en arrière. Il resta à glousser dans le fond du bac jusqu'à ce que je l'en sorte, après m'être assurée que son bras n'était pas endommagé. Puis il courut dans sa chambre, très affairé, comme de coutume.

La seule chose qu'il ne supportait pas c'était qu'on lui touche la tête. Quand je lui lavais les cheveux, il se tortillait en hurlant et essayait de repousser mes mains. J'avais beau faire le plus doucement possible, il avait mal, c'était évident. C'était encore pire quand je le coiffais. Il hurlait « OUILE! OUILE! » et cherchait à s'esquiver. Qu'est-ce qui pouvait lui causer

une telle souffrance? Il avait le cuir chevelu parfaitement sain et je me servais d'une brosse très douce. Quand j'en parlai au pédiatre, il me dit :

– Hum... je ne pense pas qu'il ait vraiment mal. Il y a beaucoup de gosses qui ont horreur qu'on les coiffe ou qu'on leur lave la tête.

Sans presque m'en rendre compte, je m'étais progressivement isolée, depuis près de quatre ans que Sean était né. Je ne me souvenais même plus de la dernière fois où des amis étaient venus me voir. C'était tellement plus facile de n'inviter personne, de façon à ne pas subir la gêne que m'occasionnait le comportement de mon fils. Ron et moi sortions aussi souvent que possible, mais son traitement d'enseignant ne nous permettait guère de mener la grande vie. La plupart du temps, mes parents gardaient les enfants. Jamais ils ne nous faisaient sentir que nous leur en demandions trop, que ça les dérangeait. Prendre des baby-sitters était un problème, non seulement parce que c'était coûteux, mais aussi parce que lorsqu'ils avaient gardé Sean une fois ils ne voulaient généralement plus revenir.

Je n'avais jamais sérieusement songé à prendre un emploi. Nous habitions l'Ohio, dans une petite communauté de bourgeois blancs, et c'étaient les années soixante. Je ne connaissais aucune femme ayant des enfants non scolarisés qui ne restât pas chez elle. Un jour que j'avais dit à ma mère que j'aimerais bien trouver du travail, elle m'avait considérée d'un air choqué en rétorquant : « Comment peux-tu penser à une chose pareille alors que tu as la

responsabilité de deux enfants? » On aurait dit que j'envisageais de faire le trottoir.

Par conséquent, je lisais beaucoup, j'astiquais la maison, je faisais le pain moi-même, comme une femme de pionnier du siècle dernier. Le soir, quand Ron rentrait, j'attendais des compliments parce que les fenêtres étaient étincelantes, les parquets reluisants et les draps changés. S'il ne me disait rien, j'étais affreusement déçue. Malgré les bêtises de Sean, je n'avais pas arrêté de m'activer une seconde; il aurait pu au moins le *remarquer*.

A peine était-il arrivé que je commençais à lui raconter ma journée : les désobéissances de Sean, son manque d'égard pour tout ce qui se trouvait en travers de son chemin, les choses bizarres qu'il avait faites; je dressais le catalogue de mes déceptions, de mon découragement. J'avais des accès de cafard; la vie passait et je ne faisais que crier, cogner et collectionner les échecs. Ron était compréhensif, toujours de bonne humeur. Il m'écoutait jusqu'au bout sans m'interrompre. Mais après tout, pensais-je, pourquoi ne serait-il pas de bon allant, optimiste? Il sort tous les jours, fait un métier qui lui vaut un chèque à la fin du mois et entretient des relations avec de véritables personnes, des adultes. Pour ma part, je ne savais plus ce qu'était avoir une conversation avec un adulte; l'idée même commençait à m'épouvanter. Ron faisait quelque chose – il *vivait* – et obtenait des réponses de ses interlocuteurs. C'était un bon professeur, il était efficace, ses élèves l'aimaient, tandis que moi j'étais une mère lamentable.

Et dire que, au lycée, mes camarades m'avaient décerné le prix de l'humour. Maintenant je ne riais plus. J'avais perdu ma logique, ma pondération, mon sang-froid. J'existais à travers une gamme de senti-

ments qui allaient de la fureur à la rage. Je frappais Sean avec une cuillère de bois pour ne pas me faire mal aux mains. Au début, je lui donnais des petites tapes sur les fesses, mais comme cela n'avait aucun effet, j'avais fini par le battre de toutes mes forces. Malgré tout, il semblait à peine s'en apercevoir et ne réagissait pratiquement pas à la douleur que j'avais conscience de lui infliger.

Si je lui parlais normalement, il m'ignorait complètement, comme si la voix humaine n'atteignait pas sa faculté de compréhension, aussi je haussais le ton et finissais par hurler en permanence, dans l'espoir insensé d'arriver jusqu'à lui. J'étais une mère qui réagissait au comportement de son fils par la violence physique et verbale. Il nous fallait de l'aide. Sean ne s'améliorait pas et nous étions au désespoir.

– Peu importe si ta famille refuse d'en parler, disait Ron. Il faut trouver quelqu'un qui puisse nous aider.

– J'étais tellement sûre que ça lui passerait en grandissant. Et si ça empirait, au contraire ?

– Dans ce cas, on saurait au moins de quoi il retourne. Demain, je demanderai à l'école qu'on me donne le nom d'une personne compétente. On trouvera quelqu'un, ne t'inquiète pas.

Ron alla voir un ami qui était conseiller d'orientation dans son établissement et qui nous recommanda un psychologue qui avait la réputation d'obtenir de bons résultats avec les enfants. Sans rien dire à nos familles, nous prîmes rendez-vous pour une consultation.

Le spécialiste nous attendait dans une salle de classe vide, dont le fond était constitué par quatre portes se fermant sur un « vestiaire » à l'ancienne

mode. Sans accorder un regard au psychologue, Sean fila vers les portes, les ouvrit, puis les referma en les claquant. Ensuite, il grimpa sur un bureau, dans l'espoir d'atteindre les placards qui étaient au-dessus, en pleurnichant parce qu'ils étaient trop hauts. Ron le rattrapa au vol, juste avant qu'il tombe. Le Dr Cohen essayait de poursuivre la conversation, malgré les claquements de portes qui noyaient ses paroles. Il nous posa une foule de questions : les circonstances de la naissance de Sean, mon passé médical, mais nous l'entendions à peine. A tour de rôle, Ron et moi tentions de faire asseoir Sean, pour lui présenter le monsieur qui voulait lui parler. Ron réussit enfin à l'asseoir à un pupitre. Le Dr Cohen lui posa des questions qui restèrent sans réponse. On lui expliqua que Sean ne parlait pas, ce que nous lui avions déjà dit au téléphone.

Le médecin posa des feuilles de papier devant Sean qui les fit tourner sur la table sans les regarder.

– Sean, montre-moi la voiture, lui dit-il.

Pas de réaction. Il réitéra sa demande, puis passa à un autre objet ; toujours rien. Malgré tout, il insistait et, au bout d'un moment, Sean désigna quelques dessins d'un air boudeur. Il avait l'air de s'ennuyer et ne pas avoir envie de faire ce qu'on lui demandait, plutôt que d'en être incapable.

Cohen nous délivra son diagnostic sur place, en présence de Sean.

– Il est incontestablement d'une intelligence médiocre, déclara-t-il. Il n'est pas véritablement retardé, mais ce ne sera jamais un bon élève ; pour lui tout sera difficile, mais il est « éduicable », comme on dit. Quel âge avait-il quand sa sœur est née ? demanda-t-il en se tournant vers moi.

– Presque deux ans, vingt-trois mois.

Il hocha la tête d'un air entendu.

– C'est le pire moment pour avoir un second enfant, conclut-il tristement. Voyez-vous, quand l'aîné a entre dix-huit mois et deux ans, c'est la plus mauvaise période pour lui.

Combien de gens ont-ils des enfants qui ont la même différence d'âge que les miens ? pensai-je en le regardant d'un air perplexe. Des millions, sans doute ! Et pourtant, je ne connaissais aucun cas qui fût semblable à celui de Sean.

Mais le Dr Cohen n'avait pas terminé.

– Sean, viens ici, lui dit-il.

Sean s'approcha lentement et à contrecœur, fuyant le regard du psychologue qui s'agenouilla et le prit par la taille pour lui parler bien en face, d'aussi près que possible, en dépit de ses tortillements. Il lui posa de nouvelles questions :

– Sean, qu'est-ce que tu aimes faire ? Est-ce que tu as une petite sœur ? Est-ce que tu aimes jouer dehors ?

Sean le regarda un moment, intrigué, puis il s'enfuit en direction des portes du vestiaire.

Le Dr Cohen se releva en s'époussetant les genoux.

– Vous voyez, il répond bien mieux quand on se met à son niveau.

Ron et moi échangeâmes un regard ahuri.

– Est-ce que vous vous rendez compte de la différence de taille qu'il y a entre lui et vous ? Imaginez ce qu'il ressent à devoir toujours lever la tête quand vous lui parlez ! Si vous vous mettez tout simplement à genoux quand vous vous adressez à lui, il n'aura plus l'impression d'être un nain.

Était-ce possible ? J'eus d'abord envie d'éclater de rire, avant d'être aussitôt envahie par un terrible sen-

timent de culpabilité. Nous n'avions donc pas été capables de trouver ça tout seuls? Une chose aussi évidente. Nous rentrâmes à la maison dans un état d'hébétude, sans savoir si nous devions rire ou pleurer. Intelligence médiocre. Des paroles glaçantes, mais qui décrivaient une situation qu'il faudrait accepter. Pour notre fils, tout serait difficile et, comme si ce n'était pas suffisant, nous l'avions sans doute complètement détruit en ayant Meg au pire moment.

Dans la pièce, il y avait plusieurs portes identiques. Il fallait que je sache où elles conduisaient. Est-ce qu'elles s'arrêtaient là ou bien menaient-elles quelque part? Dès que j'avais vu ces portes, je m'étais senti mieux. Ma routine avait été interrompue par cette visite et j'en avais éprouvé un malaise.

Dès que j'avais commencé à ouvrir et fermer les portes, tout était rentré dans l'ordre. Mais il ne fallait pas que j'arrête, car même après avoir vu sur quoi une porte donnait, je craignais un changement, et j'étais donc obligé de la rouvrir encore et encore pour vérifier. J'étais forcé de les essayer toutes, sinon je n'aurais pas pu savoir.

Il y avait un homme dans la pièce, mais je ne savais pas qui c'était. A un moment donné, il s'était mis à genoux par terre, à côté de moi, ce qui m'avait beaucoup choqué. Je me demande encore ce qu'il voulait. J'avais été tellement surpris que je me souviens de l'avoir véritablement regardé.

Son salaire d'enseignant n'étant pas suffisant pour couvrir les dépenses de notre modeste train de vie, Ron prit un poste à temps partiel à la télévision. Tous les week-ends, il travaillait de 16 heures jusqu'à 1 heure du matin. Il avait aussi des occupations annexes – et non rétribuées – qui consistaient à vendre du pop-corn à des manifestations sportives, à chaperonner des bals et à mettre en scène des pièces de théâtre. Pendant la semaine, il suivait des cours du soir à l'université pour préparer la maîtrise d'enseignement nécessaire pour professer dans les écoles publiques où sa licence de lettres n'était pas reconnue. J'étais presque toujours seule avec les enfants et, en compagnie de Sean, une seule journée me semblait une éternité.

J'avais l'impression de me noyer. Souvent, des semaines d'affilée parfois, je perdais le sentiment de la réalité. J'étais distraite, incapable de terminer une chose commencée.

Sean était devenu jaloux de Megan. Il envahissait sa chambre, déchirait ses dessins, jetait ses jouets par la fenêtre, entassait ses cubes et ses Tinker Toys dans son placard. Au reste, comment n'aurait-il pas été jaloux ? Elle savait faire des choses dont il était incapable et, jamais, on ne la grondait. On lui adressait des louanges ; il était toujours puni. J'avais beau comprendre ses raisons, j'en déplorais les conséquences.

Je guettais la pendule dans l'attente du retour de Ron. S'il avait sa soirée libre, nous faisons un tour en voiture, histoire de changer un peu d'air, ou bien, quand nous avons de l'argent, nous allions au restaurant.

Notre établissement favori était un restaurant vaste et bruyant. La nourriture était infecte, l'atmo-

sphère nulle, mais il possédait pour nous un avantage irrésistible : l'une des tables était placée dans un coin, sous un énorme climatiseur, et personne ne voulait s'y mettre à cause de l'épouvantable vacarme qu'il faisait. C'était « notre table », où les beuglements et les coups de pied de Sean étaient pratiquement inaudibles.

Nous attendions la belle saison, ainsi que des condamnés une commutation de peine. Dans le jardin, Ron avait construit une adorable maison miniature pour les enfants, avec un toit coulissant. Megan en raffolait, c'était sa maison, son avion, son bateau. Pendant qu'elle jouait à l'intérieur ou se baignait dans sa piscine en plastique, Sean lançait tout ce qu'il trouvait dans l'arbre planté au milieu du jardin. En général, il prenait ses propres jouets et, sauf s'ils étaient assez lourds pour causer de véritables dégâts en retombant sur la tête de l'un d'entre nous, je le laissais faire. Comme toujours, il était seul au monde et, si on n'intervenait pas, il jouait ainsi des heures entières.

Les choses se gâtèrent quand tous ses jouets eurent disparu, coincés quelque part dans les hautes sphères, et qu'il commença à prendre ceux de Megan, les lui arrachant des mains pour les lancer dans l'arbre. Quand il n'avait plus rien à jeter, il pleurait, les bras levés vers le ciel.

A l'époque, ce genre de dialogue était fréquent chez nous :

Lui : Est-ce que tu as pris ma clé à molette ?

Elle : Non, pourquoi ?

Lui : Parce que je suis certain de l'avoir posée sur l'étagère, dans la cave, et elle n'y est plus.

Elle : En tout cas, ce n'est pas moi qui l'ai prise.

Lui : Tu en es sûre ?

Je ne trouvais plus mon tournevis, mon tire-bouchon, mes pinces à four. Ron avait perdu un marteau, une pantoufle, des nœuds de cravates, un chausse-pieds. A l'automne, quand les feuilles tombèrent, on retrouva tout. Je me mis avec Ron sous l'arbre dénudé – enfin, pas vraiment dénudé – et je levai la tête. J'aperçus une cuillère de service, un gant à four, une chaussure, plusieurs serviettes, une règle, une ampoule électrique encore dans sa boîte, un fouet pour battre les œufs, un thermomètre, des éponges, un foulard... Épaule contre épaule, nous montrions du doigt des objets qui avaient disparu depuis des mois... Deux archéologues de l'espace aérien.

Avec le temps, nous découvrîmes que Sean avait mis au point une version de ce jeu pour l'intérieur. Nous lui avions acheté des jouets en nous disant, pleins d'espoir : puisqu'il ne se lasse jamais de faire telle chose, il s'amusera peut-être avec un jouet qui a presque la même fonction et qui n'est pas dangereux. Peine perdue. Presque tout ce qu'il y avait dans sa chambre était cassé, beaucoup de jouets avaient purement et simplement disparu. Au printemps suivant, en taillant les arbustes plantés sous la fenêtre de sa chambre, je les retrouvai. Il les avait jetés par la fenêtre pour les voir tomber.

Les Tinker Toys étaient un perpétuel problème. Nous avions pensé qu'il s'y intéresserait, ce qui fut le cas, en un sens. Quelquefois, quand Ron ou moi essayions de jouer avec lui, il nous aidait à construire des formes, pendant quelques minutes. Mais, presque aussitôt, il démolissait tout. Un jour, il en prit une boîte, ôta le couvercle et jeta le contenu dans son placard. Je l'obligeai à les ramasser et les lui confisquai.

Mais comme Meg en avait aussi un coffret, il les lui chipait. Il m'arrivait de le surprendre appuyé contre la porte de son placard, l'oreille aux aguets. Je m'étais rendue compte que presque toutes ses activités avaient pour lui une « signification », même si j'ignorais laquelle. Jamais il ne tentait de faire quelque chose en cachette et il réagissait toujours par la fureur, quand on l'en empêchait.

Cet enfant était le nôtre, il nous ressemblait à tous les deux. Pourtant, malgré plus de quatre ans de vie commune, il nous était totalement étranger. On ne savait jamais ce qu'il faisait ni ce qu'il pensait. Son mutisme était de plus en plus effrayant; s'il voulait une chose, il la montrait du doigt en grognant, et presque toujours avec beaucoup d'impatience. Je commençais à me demander si mon fils n'était pas un extra-terrestre.

J'éprouvais un immense plaisir à lancer des objets dans le grand arbre du jardin. Peu m'importait leur forme ou leur taille. Je prenais des jouets ou des ustensiles de cuisine (quand j'arrivais à en subtiliser) et je les envoyais dans les branches. Je voulais savoir jusqu'où ils monteraient et où ils s'accrocheraient. L'enchaînement consistant à lancer un objet le plus haut possible, voir à quel endroit il heurtait l'arbre, suivre des yeux son mouvement descendant, puis regarder le point où il se fixait, me ravissait. Il m'arrivait pourtant de détourner la tête après avoir effectué le lancer pour écouter le bruit que l'objet faisait quand il glissait en chuintant parmi les feuilles. Cet exercice me plaisait tant que je relançais le même objet dans l'arbre jusqu'à ce qu'il y reste, même si c'était très long. Je per-

dais alors le sens du temps; les heures passaient sans que je m'en aperçoive. Quand maman essayait de me stopper, j'entrais dans une colère folle et pensais : « Comment ose-t-elle m'empêcher de faire ce qui me plaît ! » J'en retirais un sentiment de sécurité ainsi qu'un immense bonheur. Je ne faisais de mal à personne; j'étais dans un monde à moi et j'étais indifférent à tout ce qui m'entourait.

Quand ma mère m'appelait, la terreur me prenait parce que je savais qu'elle allait me réprimander pour avoir fait une chose qui me plaisait. C'était mon univers et j'en étais le maître. J'étais le maître de l'objet : il montait dans l'arbre parce que je le voulais, et si ce que je lançais appartenait à quelqu'un d'autre, cela m'était complètement égal. Quand on me grondait ou me punissait, j'avais l'impression de subir une invasion. Je n'étais plus le maître, quelqu'un avait pris le pouvoir sur moi.

J'aimais beaucoup les Tinker Toys. Je prenais la boîte qui les contenait, ouvrais mon placard et les y jetais, puis je refermais la porte aussi vite que possible. Je croyais que l'intérieur du placard tournait comme le tambour d'une machine à laver, entraînant les Tinker Toys dans son mouvement. Malheureusement, je ne pouvais pas les voir puisque la rotation cessait dès que j'ouvrais la porte, exactement comme dans un lave-linge. Mais heureusement, je savais ce qui se passait à l'intérieur.

Un jour, j'avais supplié le pédiatre de me donner des conseils, de m'indiquer quelqu'un qui pourrait nous dire pourquoi Sean se comportait ainsi. Il finit par me procurer l'adresse de l'Institut de l'audition et

de la parole. Je pris un rendez-vous. Après avoir passé une petite demi-heure avec Sean, la spécialiste conclut :

– Cet enfant ne présente aucun défaut d'audition, nous ne pouvons rien faire pour lui. Pourtant, à votre place, je l'emmènerais chez un neurologue qui établirait un diagnostic.

Voyant mon expression, elle ajouta :

– Ce n'est peut-être pas du tout un problème neurologique, mais il faut bien commencer par quelque chose.

Elle me recommanda un médecin qui avait la réputation d'être l'un des meilleurs de la ville. Il fallut attendre trois longues semaines d'angoisse avant qu'il nous reçoive. Un neurologue ? Pourquoi nous avait-on conseillé d'en consulter un et qu'est-ce qui m'avait retenue de le demander ? Les honoraires de ce médecin étaient de cent dollars, somme colossale que nous ne possédions pas. Toutefois, s'il réussissait à trouver la cause du mal, ce ne serait pas de l'argent perdu. Il fallut emprunter.

En nous voyant arriver, Ron tenant Sean par une main et moi par l'autre, l'assistante du médecin eut l'air surpris.

– Ah, nous dit-elle, le docteur doit être à l'hôpital dans une demi-heure... un imprévu. Il ne pourra pas vous garder plus d'un quart d'heure, au maximum... J'espère que ça suffira.

Ron avait pris son après-midi et, depuis trois semaines, nous ne pensions qu'à ce rendez-vous. L'idée de le remettre (de quatre semaines, nous annonça-t-elle avec fierté) nous était insupportable. Pourquoi ne nous avait-elle pas téléphoné ? Elle n'avait pas eu le temps mais, ajouta-t-elle :

– Vous pourrez tout de même voir le docteur aujourd'hui, soyez bref, voilà tout.

Elle nous fit entrer et asseoir sur des chaises très droites, face au médecin installé derrière son bureau. C'était un homme aux cheveux gris dont le visage sévère – sinon cruel – était creusé de rides profondes. Échappant à Ron, Sean se précipita dans le cabinet de toilette adjacent. Le docteur fronça les sourcils et demanda :

– Qu'est-ce qu'il fabrique là-dedans ?

Ron alla le chercher. Il avait grimpé sur le siège des toilettes et essayait d'attraper le cordon du store de la fenêtre. Le cordon se balançait follement. Ron le ramena dans le bureau, malgré ses véhémentes protestations, et le garda prisonnier sur ses genoux.

Le médecin me posa des questions. Il semblait furieux contre moi et s'impatiait quand j'hésitais avant de répondre. Il m'interrogea sur ma grossesse et mon accouchement. Je n'avais aucune révélation à lui faire : ni médicaments, ni alcool, ni tabac, ni aucune maladie. J'avais été fatiguée pendant neuf mois, rien d'autre. Je n'avais même pas pris le moindre cachet d'aspirine.

– Avant toute chose, il faut lui faire un pneumoencéphalogramme, ensuite, nous verrons, annonça-t-il en se levant et en regardant sa montre. Mon assistante va s'en occuper.

– Attendez, dis-je, tandis qu'il s'apprêtait à sortir. Il n'est pas question de lui faire ça. J'ai entendu dire que cet examen déclenchait de terribles maux de tête et que, de toute manière, les résultats étaient souvent faux.

Depuis que nous avons pris ce rendez-vous, j'avais lu tout ce que j'avais pu trouver sur le sujet.

Il me regarda avec une irritation non déguisée.

– Vous êtes venus me demander mon avis et vous l'avez. Si vous ne suivez pas mes recommandations, je

ne peux rien vous garantir. Votre enfant est très anormal.

– Mais n'y a-t-il pas d'autre alternative qu'un pneumoencéphalogramme ?

– Si. Consultez un autre médecin. Je suis une personne très occupée.

Il nous raccompagna. La consultation avait duré exactement huit minutes et nous avait coûté cent dollars.

On retourna voir le conseiller d'orientation. Il existait forcément quelqu'un susceptible de nous aider, de nous fournir des explications, des raisons, de nous dire comment atteindre notre enfant sans perdre plus de temps. Notre ami nous recommanda un autre praticien, le Dr Logan, un pédopsychiatre, qui devrait être capable de nous dire ce qui n'allait pas et nous indiquer ce qu'on pouvait faire. Il était cher, mais ça valait la peine. Il était installé à Akron, une ville à près de cent kilomètres de chez nous, où ni Ron ni moi n'étions jamais allés. Dans notre voisinage immédiat, il n'y avait personne qu'il pût nous recommander.

Cette fois, le rendez-vous fut fixé à un samedi matin. Le trajet en voiture se déroula en silence car nous étions tous deux remplis d'appréhension. L'immeuble où se trouvait le cabinet du médecin datait des années cinquante, un bâtiment lugubre en béton, agrémenté d'insipides panneaux d'aluminium jaune. Une secrétaire nous accueillit. Dans la petite salle d'attente, il y avait déjà deux autres enfants avec leurs mères. Je les observai attentivement. Qu'est-ce qu'ils avaient ? L'un d'eux semblait retardé et l'autre parfaitement « normal » et sage.

Quand ce fut notre tour, la secrétaire nous dit que le docteur allait nous recevoir seuls, Ron et moi, pen-

dant que Sean resterait avec elle en attendant qu'on l'appelle. Elle était là, assise à son bureau, impeccablement vêtue, la coiffure bien laquée. J'aurais voulu lui expliquer que Sean n'était pas le genre d'enfant à attendre patiemment qu'on vienne le chercher, mais je ne trouvais pas les mots. Ron était en train de dire à Sean que nous allions dans la pièce à côté, où il viendrait nous rejoindre dans quelques minutes, mais que pour le moment, il devait rester là, avec la dame. Sean se balançait sur sa chaise et battait des pieds, en regardant dans toutes les directions, sauf vers son père.

La secrétaire nous fit entrer et referma la porte. Le médecin se leva pour nous serrer la main. Il était plutôt trapu et plus jeune que je l'avais imaginé. Nous nous assîmes en face de lui et il croisa les bras sur la poitrine. Après nous avoir considérés un moment en silence, il commença à poser des questions, en s'adressant uniquement à moi. Il ne me quittait pas des yeux et ne prenait aucune note.

— Et maintenant, maman, dit-il, parlez-moi de votre fils.

Maman?... Par où commencer? Je tentai de lui expliquer à quoi ressemblait le comportement de Sean; je butais sur les mots. Je me surpris à lui fournir des excuses pour ce que je faisais. Dans la salle d'attente, Sean s'était mis à hurler. Il cognait sur la porte, cherchant à l'ouvrir, mais elle était fermée à clé. Voyant qu'il n'y arrivait pas, il commença à donner des coups de pied dedans. On entendait la secrétaire qui essayait de le contenir. Le médecin ne me quittait toujours pas des yeux.

Ron s'apprêtait à se lever. Le regard rivé sur moi, le Dr Logan montra la porte en disant :

— Laissez-le. Continuez, maman.

– Excusez-moi, répliquai-je en tentant de sourire. Mais je ne suis pas votre mère. Je m'appelle Judy.

Son expression se modifia imperceptiblement; il y eut un bref silence.

– Je vois que vous avez du mal à accepter votre maternité.

– Non, pas du tout. Mais je suis la mère de Sean et pas la vôtre.

Je souris pour atténuer la rudesse de mes paroles. Il demeurerait impassible.

Je mourais d'envie de me jeter sur lui, de le secouer, de faire naître une expression quelconque sur ses traits. Mais j'étais comme paralysée. Et s'il avait raison? S'il voyait des choses que je cherchais à me cacher à moi-même? Ron me prit la main et la serra, très fort. Il commença à raconter à quoi ressemblait la vie avec Sean. Son compte rendu était d'une grande clarté; il avait choisi les faits les mieux appropriés pour décrire la situation.

Le Dr Logan ne le regardait pas et il l'interrompit pour me poser de nouvelles questions. Sean faisait un vacarme assourdissant; j'avais du mal à rassembler mes idées. J'étais horriblement gênée et m'attendais presque à ce qu'on nous mette tous les trois à la porte, avec pertes et fracas. Je parlais sans trop penser à ce que je disais, tout en me rendant compte que j'édulcorais le comportement de Sean. J'étais moite de transpiration et j'avais le dos collé au dossier en bois de la chaise. J'étais certaine que, à la fin, le Dr Logan dirait : « Ce n'est pas de sa faute, mais de la vôtre! Vous n'êtes pas une bonne mère et vous avez esquiné ma chaise, par-dessus le marché! »

– Vous ne prenez pas de notes? dis-je, pour détourner son attention de ma personne.

– Je n'ai pas besoin de prendre des notes. Je me souviens de tout ce qui est important.

Je lançai un coup d'œil en direction de la porte, m'attendant à tout moment à la voir voler en éclats et Sean apparaître par un trou béant, une planche déchiquetée à la main.

L'interrogatoire cessa enfin et le médecin nous dit d'aller chercher Sean. Ron ouvrit la porte et Sean déboula dans le bureau, cramoisi et hurlant. Derrière lui, je vis la secrétaire tout ébouriffée, qui rajustait sa tenue. Elle tourna la tête et referma la porte.

– Sean, viens ici, dit le docteur en prenant fermement par la main notre fils qui se débattait en criant. Je vais l'examiner là, ajouta-t-il en l'entraînant dans une pièce contiguë dont il referma la porte. En pensant au laboratoire de Frankenstein, j'échangeai un regard avec Ron.

Un quart d'heure s'écoula dans le plus grand silence, puis le Dr Logan reparut en disant :

– Suivez-moi, s'il vous plaît.

Il nous fit entrer dans une pièce sombre où il y avait une table d'examen et un petit tableau noir sur un trépied. Sean semblait désorienté, il avait pleuré, ses cheveux étaient collés sur son crâne. Je l'entourai de mes bras. Il devait se demander ce qui lui arrivait.

– Ses réflexes sont bons, déclara brusquement le médecin. Je l'ai examiné et je n'ai rien trouvé d'anormal sur le plan physique. Mais il faut lui faire un électroencéphalogramme à l'hôpital des enfants. Je vais m'en occuper. Et maintenant, Sean, j'aimerais que tu fasses quelque chose. (Il lui tendit un morceau de craie.) Dessine-moi un X sur le tableau. (Sean ne bougeait pas. Logan le tourna vers le tableau.) Là, tu vois. Fais comme ça. (Il traça un grand X avec la craie.) Vas-y Sean, fais-en un autre.

Sean traça une diagonale hésitante.

– Continue... comme ça, dit le médecin en dessinant un second X.

Sean fit un autre trait, mais qui ne croisait pas le premier.

– Bien. Maintenant, fais ça.

Logan dessina un cercle; Sean traça une ligne courbe irrégulière. Le docteur essaya d'autres figures géométriques, mais Sean jeta sa craie et refusa de continuer.

– Je voudrais qu'on lui fasse un électroencéphalogramme avant de vous revoir. J'ai besoin d'avoir les résultats pour pouvoir émettre un diagnostic. On le lui fera la semaine prochaine et vous reviendrez dans quinze jours. Alors, on y verra plus clair.

Nous rentrâmes à la maison, perturbés et désorientés. Sean était d'un calme inhabituel. Logan ne nous était pas sympathique, mais quelle importance? S'il pouvait nous fournir une aide, nous ne pouvions la refuser. En outre, l'électroencéphalogramme ne présentait aucun danger; pas de maux de tête, même si les résultats n'étaient pas toujours probants.

La semaine suivante, à 9 heures, nous étions à l'hôpital des enfants. Nous avions expliqué du mieux possible à Sean ce qui l'attendait. Il se débattit quand on l'allongea sur la table, mais les infirmières étaient gentilles et compétentes. Quand on lui posa les électrodes sur la tête, il se détendit presque aussitôt. Je ne me sentais pas bien et ça devait se voir car une infirmière me tapota le bras en me disant :

– Ne vous inquiétez pas, il ne sentira rien et il va sûrement s'endormir.

Ça m'étonnerait, pensai-je. Elle ne le connaît pas! Pourtant, elle avait raison. Sean s'assoupit sur-le-champ et se réveilla à peine quand Ron le prit pour l'emporter dans la voiture. Soulagés, nous l'embrasâmes en lui disant qu'il avait été bien sage, qu'il avait l'air d'un cosmonaute. (Avait-il la moindre idée de ce qu'était un cosmonaute?)

Le samedi suivant, nous étions de retour chez le Dr Logan. Il nous reçut tous les trois ensemble.

– Comme je m’y attendais, rien n’est apparu à l’électroencéphalogramme, annonça-t-il. Les dégâts au cerveau doivent être minimes. Malheureusement, nous avons affaire à un cas d’autisme.

Autisme ? C’était la première fois que nous entendions ce mot.

– C’est un dysfonctionnement du cerveau, expliqua-t-il. Il a dû naître avec. On en ignore la cause et on ne sait même pas ce que c’est, en réalité... et il n’existe aucun traitement. Il a une incapacité à communiquer ; ça n’a rien à voir avec l’intelligence ; il est peut-être très brillant. L’ennui, avec l’autisme, c’est qu’en plus du dysfonctionnement de base s’ajoutent tous les problèmes psychologiques qui en résultent.

Notre malheur avait donc un nom. Il avait une explication médicale. Cet homme connaissait des enfants comme Sean, des familles qui vivaient la même vie que nous. La boule qui m’étreignait la gorge creva et un grand soulagement m’inonda. Tout bien considéré, ce n’était peut-être pas de ma faute !

– Mais que peut-on faire ? demanda Ron.

– Avant tout, lui donner des médicaments, de la Ritalin, pour atténuer son hyperactivité. Il faut le calmer afin d’arriver à établir une communication avec lui.

Il faudrait également aller tous les mois chez un psychologue installé lui aussi à Akron. Il dresserait un programme conçu spécialement pour Sean. Nous pouvions même prendre contact avec lui dès aujourd’hui, pour fixer le calendrier des séances.

– Puisque Sean doit entrer à l’école l’année pro-

chaine, il n'y a pas de temps à perdre. Dans son état actuel, il serait incapable d'aller en classe.

Il rédigea une ordonnance en nous expliquant ce qu'il fallait faire.

On alla tout de suite voir le Dr Rossi qui était installé dans une vieille maison victorienne cachée derrière une haie touffue. L'intérieur était délabré, le mobilier fatigué et mal entretenu. Rossi était un homme grand et barbu, avec un regard sombre et farouche. De nouveau, il fallut décrire le comportement de notre fils et les difficultés qu'il nous posait. Ensuite, Rossi parla à Sean, lui dit de dessiner et de marcher dans différentes directions, tout en l'observant attentivement.

J'avais très peur du Dr Rossi. Avant même de le voir, j'avais été intimidé par l'aspect extérieur de sa maison. Elle avait deux étages et me donnait un malaise. Elle était mystérieuse, singulière, et de grands buissons l'entouraient. Un sentiment très fort s'empara de moi : je ne veux pas entrer là, voilà ce que je m'étais dit à peine fus-je descendu de voiture. Cette drôle de maison m'était étrangère; elle ne faisait pas partie de mon univers. Tel était mon état d'esprit au moment où j'y pénétrai.

Ma terreur s'accrut quand je vis le Dr Rossi. C'était sa barbe embroussaillée qui me terrifiait le plus, et aussi le fait que c'était une barbe sombre. D'ailleurs, tout chez lui était sombre, sa voix, ses cheveux, sa peau et ses vêtements. Toutes ces choses me mettaient mal à l'aise, mais c'était sa barbe qui focalisait ma peur. Je me sentais menacé par les hommes barbus, aussi, le jour où mon père se laissa pousser la sienne, ce fut

affreux. Il me fallut longtemps pour l'accepter, mais je ne lui ai jamais rien dit.

J'étais donc de plus en plus effrayé et mal à l'aise. Cet homme allait m'examiner pour Dieu sait quelles raisons, puisque je me sentais bien; je n'étais pas malade! A la seule façon dont il me regardait, je pensai que non seulement il allait pouvoir exercer un pouvoir sur moi mais aussi me faire du mal physiquement. Les gens sombres comme lui m'inspiraient de la peur, pas les Noirs, mais ceux qui avaient le teint et les cheveux foncés.

Je ne voulais pas entrer dans son cabinet, d'une part parce que j'avais peur de lui mais aussi parce que le fait de m'y trouver voulait dire que j'avais un problème. Non seulement j'étais sans cesse puni, chez moi, pour des choses qui me procuraient du plaisir, mais voilà que maintenant un étranger me traitait comme s'il pensait, lui aussi, que j'étais « méchant ».

Il me dit de faire certaines choses. Il voulait que je dessine une maison, un carré avec un triangle en guise de toit. J'entendais ce qu'il me disait, mais je ne comprenais pas qu'il fallait réunir le triangle au carré. Je les dessinai séparément. Il me dit que je n'avais pas fait ce qu'il me demandait, aussi je m'énervai et je ne fis plus aucun effort. Je m'imaginai que j'étais dans un monde à moi, c'était le seul moyen d'échapper à une situation qui me déplaisait. Maintenant, c'était bien; je l'entendais, mais il ne pouvait plus m'atteindre.

La perception que Sean avait de lui-même ressemblait à un personnage découpé dans du carton : il ne réalisait pas que son corps avait un dos et des côtés. Il ne se lavait que le devant de la figure – quand encore

on réussissait à le lui faire faire —, le devant des cheveux, un seul côté des mains. Il ne savait pas s'habiller tout seul; il mettait sa chemise comme si c'était une camisole de force, en la plaquant sur lui. Il ne distinguait pas le devant et le dos de son pantalon et essayait souvent de l'enfiler par le bas. Quant aux boutons et aux lacets de souliers, n'en parlons pas. Jamais il ne cherchait à s'habiller tout seul si je ne l'y obligeais pas, de même qu'il n'avait jamais cherché à manger seul tant que je ne m'étais pas attelée à lui faire prendre sa cuillère pour la porter lui-même à sa bouche. L'idée de l'échec le terrorisait; si ça ne marchait pas du premier coup, il ne faisait pas de seconde tentative. Quand il prenait un crayon, sa main allait de droite à gauche et de bas en haut.

Rossi avait dit qu'il fallait entreprendre sur-le-champ un programme de rééducation. Il fallait inverser tous ses mouvements et modifier un grand nombre de ses perceptions, grâce à des séances quotidiennes d'une demi-heure sous ma direction exclusive, car si Ron s'en occupait aussi, Sean serait complètement désorienté.

Le matériel était simple et peu coûteux. Je ne perdis pas une minute. Enfin quelque chose que je pouvais faire pour aider Sean! Dès le lendemain, tout était prêt. Avec du papier de verre, je confectionnai des lettres et des figures que Sean pourrait suivre du bout des doigts pour apprendre à les dessiner. J'achetai plusieurs paquets de haricots, avec un seau pour que Sean les y déverse, des pinces à linge et une corbeille ronde pour qu'il les y épingle, une planche à trous avec des dés de golf, une épaisse feuille de plastique transparent et des crayons neufs. Je lui fis prendre aussi les médicaments prescrits. J'étais prête à commencer.

D'abord, les exercices de coordination. L'après-midi, pendant que Megan faisait la sieste, je montai avec Sean, dans sa chambre. Après l'avoir embrassé, je lui annonçai qu'on allait jouer à un jeu amusant et lui donnai un sac de haricots en lui montrant le seau.

– Tiens, verse les haricots dans le seau, comme ça, lui dis-je.

Il jeta le sac par terre et se laissa tomber de sa chaise. Je le relevai, l'embrassai encore une fois, lui répétau mes instructions. Même résultat. « Allez-y doucement », m'avait conseillé le Dr Rossi. Je fis une nouvelle tentative, puis passai à un autre exercice.

– Regarde, Sean, dis-je en désignant les pinces à linge que j'avais peintes avec des couleurs vives et en lui montrant comment on les ouvrait et les fermait. On va les accrocher sur le panier, poursuivis-je en en épinglant quelques-unes sur le bord. Tu vois? Comme ça.

Je lui donnai une pince et il la jeta. Je la ramassai et la lui rendis. Il la posa sur la table et la fis valser par terre. Je la ramassai encore en lui disant :

– Non, non, ne fais pas ça. Mets-la ici.

J'étais censée lui dire : « Mets deux pinces rouges ici, trois jaunes là et une bleue là. » Il aurait dû exécuter mes instructions. Mais le scénario ne se déroulait pas comme prévu et je pensais que je lui en demandais trop, trop vite.

Je m'assis à sa petite table et lui montrai la feuille transparente, ainsi que les crayons. Je le pris par le bras et le fis asseoir à côté de moi, sur une chaise. Je glissai sous la feuille le dessin d'une maison et lui dis de le décalquer, en lui plaçant la main sur le haut du dessin. Il traça un grand trait en travers de la feuille. Je lui pris la main et la guidai.

– Regarde, mon chéri. Fais comme ça... dessine la maison.

Dès que je lui eus lâché la main, il dégringola au bas de sa chaise et se jeta par terre.

J'entendais dans ma tête la voix du Dr Rossi : « Ne le bousculez pas. Laissez-lui suivre son propre rythme. » Je jugeai donc que c'était suffisant pour la première séance.

Mais le second jour fut pareil, ainsi que le troisième. Sean était hostile, agité, nullement coopératif ni intéressé. Ou alors, il était incapable de faire ce que je lui demandais, car cela dépassait ses possibilités. Je ne savais pas s'il fallait persévérer ou renoncer. J'avais l'impression qu'il était plus énervé que jamais. Je téléphonai au Dr Rossi.

– Continuez; n'abandonnez pas. Soyez patiente et il finira par s'y mettre.

Tous les après-midi, je m'attelais avec Sean aux exercices de rééducation. C'était un supplice. Je savais qu'il était capable d'exécuter certaines tâches, mais il ne voulait même pas essayer. Je profitais de l'heure de la sieste de Meg pour travailler avec lui, mais quand elle ne pouvait pas dormir, elle venait nous voir. Elle l'observait un moment, puis voulait l'aider.

– Regarder, Sean. Moi aussi, je vais jouer... comme ça!

Et elle versait un sac de haricots dans le seau. Elle était très gentille avec lui, telle une grande sœur avec son petit frère.

– Il n'a pas encore compris, disait-elle, tandis qu'il se cachait la figure dans les mains pour ne pas la voir.

La Ritalin avait eu un effet sur le comportement de Sean; pendant quatre jours, il s'était calmé, mais le cinquième, il avait retrouvé toute sa vitalité. A la fin de la semaine, j'appelai le Dr Logan.

– Augmentez la dose, dit-il. Il arrive qu'une quantité qui endormirait un adulte n'ait aucun effet sur les enfants.

Vaguement tracassée, je fis ce qu'il me disait. Pendant près d'une semaine, Sean fut plus tranquille, puis il récupéra toute son énergie.

J'employais tous les moyens pour qu'il arrive à verser les haricots, à épingler les pinces à linge, à enfoncer les dés de golf dans la planche à trous. Fallait-il le forcer? Si je ne le faisais pas, sa « mauvaise » conduite n'allait-elle pas empirer? J'insistais donc.

– Allons, Sean, applique-toi maintenant!

J'élevais la voix. Je parlais les dents serrées. Je m'énervais. Si ces exercices pouvaient vraiment l'aider, améliorer sa coordination, corriger sa notion de la perspective, il devait les faire. Sinon, il ne pourrait jamais aller à l'école l'année prochaine. Mais il fallait que ce soit un amusement, un jeu, pas une corvée.

Le lendemain, on repartait à zéro. Calmement.

– Chéri, on va tracer la lettre A avec nos doigts.

Sean avait les yeux rivés sur son placard.

– Allons, dessine ce A.

Rien à faire. Il gloussait et se tortillait dans tous les sens. Je l'empoignais et l'obligeais à rester assis tranquille.

– Sean, applique-toi un peu!

Aucune réaction. Je me mettais à crier, puis à pleurer.

J'avais parlé à mes parents de notre visite à Akron, du diagnostic du médecin et des exercices que nous faisions. Ils m'avaient écoutée sans rien dire, en prenant un air compatissant, puis ils m'avaient posé cette seule question :

– Pourquoi agis-tu ainsi? (c'est-à-dire pourquoi

inventes-tu tous ces problèmes ? Pourquoi n'arrives-tu pas à le comprendre, à l'aimer ? Pourquoi punis-tu ton enfant de ton incapacité à être une bonne mère ?).

Sean avait bientôt cinq ans. A part quelques mots, il ne parlait toujours pas, il n'en faisait qu'à sa tête et n'obéissait pas du tout. Il voulait seulement qu'on le laisse tranquille, afin de pouvoir se livrer à ses activités bizarres. Dans un an, il devrait, en principe, entrer à l'école, où il lui faudrait écouter le maître et rester assis derrière un pupitre, dans une salle pleine d'enfants. Grand Dieu !

A la maison, maman essayait de me faire faire les exercices que lui avait indiqués le Dr Rossi. Je les avais en horreur ; ils m'ennuyaient et ils étaient le contraire de ce qui me plaisait. Ce que je voulais, c'était être libre, me livrer aux jeux répétitifs que je m'étais inventés. Du moment que c'était moi qui décidais, je ne pouvais pas commettre d'erreurs. S'il fallait que je fasse ce que me demandait ma mère, il y avait un risque d'échec, je pouvais me tromper et je savais ce qui arriverait dans ce cas. Alors, je m'énervais et je me mettais en colère.

Je sentais bien que ma mère était contrariée quand je refusais de lui obéir, mais j'étais tellement centré sur moi-même que je ne comprenais pas pourquoi elle était fâchée. Ses réactions me désorientaient complètement.

– C'est impossible ! Il ne travaille pas et je n'arrive à rien ! m'écriai-je, au bord des larmes. J'ai beau

faire, j'ai beau être patiente, il ne veut même pas essayer. Alors, la colère me prend et je commence à crier... Tout ça lui fait plus de mal que de bien!

– Il ne faut pas vous mettre en colère contre lui, dit le Dr Rossi d'un ton ferme. Vous devez être plus patiente et persévérer. C'est très difficile pour lui, ne l'oubliez pas.

C'était notre première visite mensuelle à Akron. J'avais derrière moi quatre semaines d'échecs et de déceptions.

– Mais que puis-je faire de plus? Il s'obstine dans un comportement que nous ne pouvons accepter, un comportement destructeur et obsessionnel. Tout ce qu'il fait est bizarre, et si je feins l'indifférence, c'est de pire en pire. Pour le stopper, il faut que je hurle et que je le punisse, et alors je ne peux plus supporter la façon dont, moi, je me comporte!

– Il faut cesser de réagir négativement à ce qu'il fait et commencer à mettre sa bonne conduite en valeur. Complimentez-le chaque fois qu'il fait quelque chose de positif, quoi que ce soit, même des petits riens. Il a une image de lui-même épouvantable et vous devez vous efforcer de lui donner bonne opinion de lui-même.

Comment ne pas être d'accord avec tant de bon sens? Mais de quelle bonne conduite parlait-il, au juste? Il n'avait donc pas écouté ce que je lui disais? Sean ne se conduisait jamais bien! Pas même de façon neutre. Nous n'étions ni idiots ni méchants. Ne lui aurions-nous pas tressé des couronnes de laurier s'il y avait eu le moindre sujet de compliments? J'étais ulcérée que cet homme puisse être à ce point aveugle à la réalité. Puis, je compris qu'il me donnait de bons conseils, qu'il disait la seule chose qu'il pouvait dire. Il devait croire que j'exagerais, que

j'étais tellement irritée par Sean que je lui avais dépeint un tableau plus sombre qu'il ne l'était. Sans doute, la plupart des parents réagissent-ils ainsi, pensai-je, tout en me demandant si ce n'était pas précisément ce que je faisais moi aussi.

Rossi travailla un moment avec Sean en lui donnant des directives que je lui avais moi-même données sans succès. Il avait une voix sèche et le fixait de ses yeux perçants. Sean semblait dérouté; il n'avait pas l'habitude qu'un inconnu à la barbe noire lui parle ainsi. Rossi lui dit d'exécuter certains mouvements :

– Fais un pas en avant, lève le bras.

Au début, il obéit, puis il en eut assez et se jeta à genoux par terre.

– Vous voyez qu'il en est capable, me dit Rossi. Vous devez être patiente, tout en restant ferme, et continuer à le faire travailler.

Je rentrai à la maison, pleine de détermination. Jugeant que les séances d'une demi-heure étaient trop longues, je résolus de les ramener à quinze minutes. Je fis preuve de patience. Je m'étais inventé un jeu, je me disais que je tournais dans un film où je tenais le rôle d'une mère merveilleuse, douée d'une patience infinie. C'est un travail, me répétais-je. Les sentiments ne doivent pas entrer en jeu.

A la fin de la semaine, un progrès se dessina.

– Sean, verse les haricots dans la boîte.

Il s'exécuta. Je regardai fixement le récipient avec le sac de haricots dedans. Puis je regardai Sean.

– Ça y est! m'écriai-je en le serrant contre moi, les yeux remplis de larmes.

Il prit un autre sac et le jeta également dans le seau. Un troisième et le seau se renversa. Il rit, pas ses gloussements habituels, mais un véritable rire. Enivrée par ce succès, j'enchaînai :

– Recule de deux pas et lance-le. Il obéit ! Avance d'un pas et lance. Encore Bravo !

Je racontai l'exploit de Sean à Megan. Elle battit des mains de joie. Quand Ron rentra, il fut mis aussitôt au courant. Fou de bonheur, il souleva Sean dans ses bras et le fit tourner.

Le lendemain, on aurait cru qu'il ne s'était rien passé. Sean se comportait comme s'il n'avait jamais vu les sacs de haricots, qu'il ne comprenait pas ce que je lui disais quand je lui ordonnais de reculer de deux pas. Je passai en revue tous les exercices sans obtenir la moindre réaction.

Je n'y comprenais rien. Je savais désormais qu'il saisissait ce que je lui disais, qu'il pouvait exécuter mes directives. De plus, il y avait pris du plaisir. Nous l'avions tous complimenté et montré combien nous étions fiers de lui. Pourquoi ne recommençait-il pas ?

Il fallut reprendre le rôle de la mère modèle. Cette fois, ce fut plus dur. Plusieurs jours passèrent sans un seul succès et j'étais de nouveau désespérée.

– Regarde... comme ça, épingle la pince sur le panier.

Sean renversa le panier par terre. J'éclatai en sanglots. Accablée par mon malheur, j'enfouis ma figure dans mes mains en pensant que c'était sans espoir. Puis je m'aperçus que Sean était debout au milieu de la chambre et qu'il me regardait. Nous nous observions en silence. Il avait une expression que je ne lui connaissais pas : de la surprise, je crois, et de la curiosité. Il s'approcha de moi et posa sa main sur mon genou.

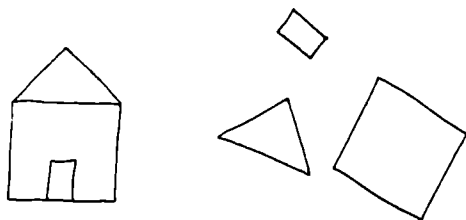
– Maman ?

Je le pris dans mes bras, il me toucha la joue et regarda les larmes sur ses doigts.

– Pleure? dit-il avec un air triste.

Il m'avait mis le bras sur l'épaule et me rendit fugitivement mon étreinte. Je le gardai un moment contre moi, puis il m'échappa et commença à allumer et éteindre la lumière, le visage impassible. Il y a pourtant bien un enfant, là-dedans, pensai-je. Il est prisonnier et il faut le libérer.

Une autre semaine passa. Enfin, un nouveau succès. Sean dessina une maison complète sur la feuille de plastique. Le but était de lui apprendre à considérer le dessin dans sa totalité et non dans ses éléments séparés. Par exemple, s'il avait sous les yeux le dessin d'une maison, il voyait ces trois figures indépendantes :



Après la maison, il dessina un bonhomme de neige, dont les trois parties se rejoignaient au lieu de flotter indépendamment dans l'espace. Quelques jours après, il épingla une rangée de pinces à linge sur la corbeille. On l'embrassa, on le félicita. Mais le lendemain, il disait non à tout. Il balayait tout ce qui se trouvait sur la table. Comment se faisait-il qu'un succès n'en entraînaît pas un autre? On aurait dit qu'il voulait annihiler chacun de ses pas en avant par un pas en arrière.

J'avais toujours pensé qu'il n'y avait rien de pire que de voir son enfant souffrir. Mais Sean était visiblement sécurisé et réconforté par ses obsessions et

ses bizarreries, alors que je m'évertuais à le faire sortir du refuge qu'il s'était donné tant de mal à édifier. Par conséquent, c'était moi qui le faisais souffrir. Il refusait les contacts humains. Mais après tout, la situation internationale montre bien que c'est l'homme qui est la créature la plus dangereuse, sur la terre. N'était-ce pas ce qu'il sentait, tout simplement ? Ne se trouvait-il pas sur une sorte de hauteur d'où il voyait que la fréquentation des humains ne pouvait déboucher que sur la spoliation et la trahison ?

C'est possible, après tout, pensais-je. Mais il n'y a pas d'autre alternative, et en laissant mon fils se soustraire aux périls et aux joies de la condition humaine, je le condamne à mort.

Tous les jours, ma mère me faisait faire des exercices. J'avais décidé de ne pas me plier à ses injonctions, pour ne pas lui donner de raisons supplémentaires de me gronder ou de me critiquer. Je n'imaginais pas qu'elle aurait pu me comprendre et ne pas crier, au cas où je me tromperais.

Quelquefois je faisais ce qu'elle me disait. Quand j'y arrivais et que j'étais sûr de ne pas me tromper, je m'amusais bien. Malheureusement, il n'y avait aucune continuité entre une journée et la suivante. Si, le mardi, j'avais bien fait mon exercice, rien ne disait qu'il en irait de même le mercredi. Ce que j'avais fait avant ne m'aidait jamais pour ce que j'étais censé faire le jour dit et, maintenant encore, je ne comprends toujours pas pourquoi. Je n'étais pas capable d'établir des rapports. De même que j'étais incapable de prévoir les conséquences. Le succès de la veille ne signifiait rien

pour moi. Les choses dont ma mère se servait pour les exercices me semblaient nouvelles chaque fois, même si je les avais utilisées correctement le jour d'avant.

A cinq ans, Sean commença enfin à dire autre chose que les mots isolés qu'il utilisait auparavant. Il imitait Megan, répétait tout ce qu'elle disait, mais on avait beaucoup de mal à le comprendre. Apparemment, il prononçait les mots davantage pour leur son que pour leur sens, et quand on ne les saisissait pas tout de suite, il devenait furieux. De même, quand il réussissait à demander ce qu'il voulait, il fallait le lui donner instantanément; il était très tyrannique.

La plupart du temps, il exprimait des désirs négatifs. « Non, non, non! » hurlait-il. Il semblait plutôt vouloir manifester sa colère qu'attendre la satisfaction de sa requête. Il disait : « Non » à ses jouets, quand ils ne tombaient pas de la manière qu'il souhaitait, non à sa chemise si son bras se coinçait dans une manche pendant que je la lui enfilaïs.

Je voyais bien que Megan parlait, alors que j'en étais incapable, mais ça ne me gênait pas. Pourtant, dès que j'eus commencé à parler, il m'avait semblé que c'était un petit miracle. C'était une chose que je faisais tout seul, une éclatante prouesse. D'après moi, les autres auraient dû partager mon émerveillement, mais, parfois, ils ne comprenaient pas ce que je disais et j'étais furieux. C'était la preuve que ce miracle n'était pas évident pour eux. J'en conclusais donc qu'ils n'attachaient pas d'importance à ma réussite. Quand mes

parents ne me comprenaient pas, je leur laissais voir ma colère, mais avec mon grand-père ou ma grand-mère, je dissimulais mon irritation.

Je croyais que si je me mettais en colère contre mes grands-parents parce qu'ils ne me comprenaient pas, eux aussi se tourneraient contre moi. Mes parents me haïssaient, j'en étais sûr, sinon pourquoi m'auraient-ils grondé si souvent ? Je ne pouvais pas courir le risque de me faire détester par ma grand-mère, car elle ne m'aurait plus pris chez elle et mon seul moyen de fuir l'enfer me serait retiré.

Plus tard, à partir de huit ans environ, ma grand-mère me devint très chère. A cette époque, elle était la seule personne qui arrivait à me supporter. Grâce à elle, je pouvais échapper à ma mère.

Tous les mois, j'emmenais Sean à Akron, chez le Dr Rossi. Le chauffage de la Coccinelle ne marchait pas et, l'hiver, il fallait gratter la glace à l'intérieur du pare-brise ; des paillettes gelées me tombaient sur les genoux pendant que je conduisais et je devais en même temps essayer de modérer les gesticulations de mon fils.

Le Dr Rossi faisait travailler Sean et enregistrait les progrès de sa rééducation. A la fin de chaque séance, nous avions un entretien.

– J'ai besoin de conseils, de trouver un autre moyen de le prendre... Je suis à court d'idées, lui dis-je un jour. Il arrive à exécuter quelques exercices de temps à autre, mais en général, il ne veut même pas essayer. Pourquoi, à votre avis ?

Rossi secoua tristement la tête.

– Et pour tout le reste, c'est pareil ou pire. Il doit bien y avoir quelque chose que je peux faire !

Il haussa les épaules.

– Continuez dans la même voie... Vous voyez bien qu'il a fait des progrès.

Mais je voulais plus. Je voulais savoir comment c'était arrivé.

– J'ai eu une grossesse sans problème, je n'ai jamais été malade. Ah si, il y a juste un détail que j'avais oublié...

Je lui parlai alors d'un incident survenu quand j'étais enceinte de trois mois. Une des élèves de Ron nous avait invités à dîner chez ses parents. A notre arrivée, son petit frère était là, un gosse de trois ans. L'enfant, qui avait l'air abattu, avait grimpé sur mes genoux.

– Il est malade, m'avait expliqué sa mère en le couchant. Il a la rubéole.

La rubéole? Cette femme savait que j'étais enceinte et elle avait laissé son fils venir sur moi? Le lendemain, j'en avais parlé à mon médecin qui me conseilla de me faire vacciner contre la rubéole, afin d'éliminer tous les risques. Après l'injection, j'avais été souffrante pendant plusieurs jours, avec de la fièvre et de légères nausées. Le médecin m'avait certifié que le vaccin ne pouvait porter aucun tort au fœtus.

– Est-ce que vous pensez que c'est à cause de ça? demandai-je à Rossi.

– Qu'est-ce que ça peut faire, de toute façon? Quelle qu'en soit la raison, il faut que vous trouviez un moyen de vous en sortir, maintenant. Donner un nom à la cause du mal ne changerait rien.

Mais si! avais-je envie de hurler... J'aurais voulu qu'il me dise que c'était un vaccin qui avait détruit mon fils, que je n'étais nullement fautive.

J'avais un enfant que je n'osais emmener nulle

part, un enfant qui semblait absolument normal mais qui se conduisait d'une façon aberrante, qui faisait des choses qui m'humiliaient et qui laissaient croire que j'étais une déplorable mère. Dans le regard des autres, je lisais toujours cette muette question : « Pourquoi laissez-vous votre enfant se conduire ainsi ? »

Sean détestait aller chez Rossi. Un jour qu'il faisait très chaud, je l'avais emmené prendre une glace, avant la séance, afin de rendre l'épreuve moins pénible pour lui comme pour moi. Depuis quelque temps, il ne supportait pas de voir des verres d'eau posés sur la table, quand nous allions au restaurant ; il ne fallait surtout pas oublier de prévenir le serveur de ne pas en apporter, sinon nous avions droit à une crise de fureur si violente que nous étions obligés de partir.

Ce jour-là, j'étais préoccupée. La voiture ne marchait pas bien ; le moteur avait des ratés et j'étais accablée à l'idée de ce que coûterait la réparation, sans compter la crainte qu'elle ne puisse pas nous ramener à la maison. Nous étions installés tous les deux près d'une grande baie vitrée. J'étais en train de contempler le ciel plombé de l'hiver, quand Sean poussa un hurlement.

La serveuse venait de poser deux verres d'eau sur la table. Sean dégringola de sa chaise qu'il envoya voltiger et qui se fracassa contre la fenêtre, avant de retomber sur le sol avec un bruit sourd. Il se jeta par terre, à côté d'elle, en se tordant et criant, les mains plaquées sur les oreilles. Par miracle, la vitre ne s'était pas cassée.

— Mon Dieu ! dit la serveuse qui nous regardait tour à tour, Sean et moi.

Je le relevai brutalement et le secouai.

Je tremblais encore en arrivant chez le Dr Rossi, dix minutes plus tard.

– Pourquoi fait-il ça ? Qu'est-ce que ça veut dire ? lui demandai-je après avoir raconté l'incident. Pourquoi les verres d'eau le font-ils hurler ? Je n'ai aucune prise sur lui, un enfant de cinq ans, mais lui bouleverse toute notre existence. On ne peut pas aller au restaurant, je ne peux pas faire des achats dans un magasin ni rester assise dix secondes pour réfléchir un peu... Il faut toujours essayer de prévoir ce qu'il va faire afin d'éviter une scène. Qu'est-ce que je vais devenir ?

Rossi me considéra un moment en silence, puis se tourna vers Sean en lui demandant :

– Dis-moi, Sean, pourquoi as-tu fait ça ?

Je regardai Rossi, éberluée. Il attendait une réponse ! Ça alors, pensai-je, voilà du nouveau. A quoi bon poser des questions à Sean ? Jamais il n'avait donné la moindre explication pour quoi que ce fût. Apparemment, explication, cause, effet, étaient des notions dont il n'imaginait même pas l'existence. Et voilà que j'entendais un psychologue demander à un enfant autiste, au comportement obsessionnel, irrationnel et bizarre la raison de son attitude. Inutile d'espérer une réponse ! Sean se tortillait, il nous ignorait complètement. Rossi se leva et l'emmena dans son bureau pour commencer la séance.

J'avais une règle concernant les verres d'eau, quand nous allions au restaurant. L'eau était pour moi un breuvage insipide et sans intérêt. Par conséquent, on ne devait pas en servir dans un restaurant. C'était ma

règle. On devait servir des boissons que j'aimais, du Coca-Cola, par exemple. Quand on apportait de l'eau à table, j'entrais dans une colère terrible. C'était contraire à ma règle et j'avais alors l'impression d'avoir perdu tout pouvoir, d'être désarmé. J'étais certain que le serveur ou la serveuse le faisait exprès pour me contrarier et me prouver mon impuissance. Il fallait que je leur montre qu'il n'était pas question d'enfreindre ma règle.

En attendant la fin de la séance, je jetai un coup d'œil sur les journaux posés sur une table basse. Il y avait quelques magazines « féminins » remontant au déluge, mais rien qui ressemblât de près ou de loin à une revue professionnelle, pas la moindre plaquette sur les enfants difficiles, sur l'autisme. A la bibliothèque, j'avais déjà lu tout ce que j'avais pu trouver sur le sujet, ce « tout » se résumant du reste à un seul livre, *Child in the Glass Ball*, écrit par une mère qui parlait de son fils autiste. Le comportement de ce petit garçon ressemblait étonnamment à celui de Sean; comme lui, il gesticulait et tournoyait comme une toupie, il avait les mêmes obsessions et la même incapacité à réagir au monde extérieur. Mais cet enfant était encore plus lointain, plus enfermé et il avait fallu le placer dans une institution. Ce récit m'avait glacée d'épouvante.

Les seules autres informations que je possédais provenaient de quelques courts articles parus dans des revues psychiatriques et médicales. La plupart des spécialistes assimilaient l'autisme à de la schizophrénie infantile; on en ignorait la cause et il n'existait aucun traitement. J'avais lu aussi un article sur le

Dr Leo Kanner qui avait inventé le mot « autisme » en 1943 et qui le décrivait comme une psychose dont les symptômes sont le repli sur soi et l'obsession de la similarité, avec un comportement caractérisé par la répétition d'actes apparemment dépourvus de sens. Kanner pensait que l'autisme était provoqué par des « parents frigidaires », expression qui, en effet, me transperça telle une épée de glace. Ces parents, expliquait-il, sont instruits et intelligents, mais ont une froideur de sentiment; un enfant qui ne reçoit pas de sa mère chaleur et amour se replie sur lui-même et se ferme au monde extérieur. Cet article m'avait ulcérée, puis je m'étais sentie démunie et condamnée.

Quand la porte se rouvrit, je vis que Sean était furieux et bouleversé; il était agenouillé par terre, le plus loin possible du docteur.

– Eh bien, déclara celui-ci. Je ne sais toujours pas pourquoi il a fait ça avec les verres d'eau; il ne veut rien dire. Mais je lui ai donné une fessée.

– Quoi ? m'exclamai-je, croyant avoir mal entendu.

– Il faut qu'il sache qu'il ne peut pas continuer à se conduire comme ça!

– Vous lui avez donné une fessée ? (Rossi hocha la tête.) Mais c'est ce que je fais, moi ! Je ne veux pas qu'il soit battu... c'est pour ça que nous sommes ici, pour trouver une autre façon de le prendre!

Je pris alors Sean dans mes bras et le serrai contre moi. Il tremblait, mais ne me regarda même pas.

Je n'avais jamais pensé qu'il pourrait me battre. Je n'arrivais pas à y croire ! C'est donc que je suis

méchant, pensai-je alors. Papa et maman me frappent et voilà que cet homme bizarre s'y met aussi.

Je ne voyais pas ce que j'avais pu faire pour qu'il me tape. Après tout, je ne lui désobéissais pas exprès. J'étais dans ma coquille. Je me sentais complètement déconnecté par rapport à la pièce où nous étions, ainsi qu'aux instructions qu'il me donnait; je ne lui accordais aucune attention. Ma seule envie était de m'en aller le plus vite possible pour reprendre mes activités favorites. Pourtant, il m'avait puni pour quelque chose. A partir de ce jour, ce fut comme s'il n'existait plus. Il pouvait dire n'importe quoi, je refusais de comprendre.

– Je ne l'amènerai plus jamais là-bas!

– Entendu, dit Ron. Très bien. (Un silence.) Et pourtant, il a fait des progrès, un peu, du moins, depuis qu'il va chez Rossi.

– Je le sais.

– Et dans quatre mois, il doit entrer à l'école. Si on arrête la rééducation, j'ai peur que ça ne soit pas possible.

– Moi aussi.

– De plus, poursuivit Ron, s'il doit aller à l'école, il faut qu'il s'habitue à entendre des étrangers lui dire ce qu'il faut faire.

– A ton avis, est-ce qu'on doit continuer jusqu'à la rentrée des classes?

– Je crois qu'on n'a guère le choix.

Nous répétions inlassablement à Sean que le Dr Rossi avait commis une erreur en le frappant, qu'il ne recommencerait pas et que nous étions très fâchés contre lui à cause de ça.

– Plus que trois séances, lui expliquai-je. Et puis, ce sera fini.

J'avais téléphoné à Rossi pour lui dire de ne jamais plus le frapper ni le punir.

– D'accord, répondit-il très calmement. Je me suis mis en colère contre lui. Je suis désolé d'avoir perdu mon sang-froid.

Les visites à Akron continuèrent pendant quelques mois, jusqu'à ce que vienne le moment où Sean devait entrer à l'école. Ron et moi pensions tous les deux que même si le psychologue était timbré, il fallait terminer le programme, puisqu'on avait constaté un certain progrès.

Quelle qu'en soit la raison – les exercices ou la maturation –, des changements se produisirent au cours des derniers mois de la rééducation. Son orientation droite-gauche s'améliora, il commença à prendre du plaisir à dessiner, avec ou sans la feuille de plastique; le jeu des haricots était devenu un véritable amusement pour nous deux – c'était la première fois qu'on jouait ensemble à quoi que ce fût – et, souvent, il riait de simple contentement. J'espérais toujours que ces succès en entraîneraient d'autres, qu'il finirait par réagir aux compliments par un comportement auquel nous pourrions répondre favorablement, et que cela modifierait son attitude en général. Malheureusement, il n'en fut rien. De nous voir mettre sa « bonne » conduite en valeur ne l'incitait pas à continuer. Enfin, pensais-je, pour la première fois de sa vie, il a fait un peu de progrès, et ça suffit pour le moment.

Au printemps, nous étions allés revoir le Dr Logan. La Ritalin n'agissant plus sur l'hyperactivité de Sean, maintenant qu'il l'avait assimilée, il la remplaça par un autre médicament, le Mellaril, qui ne le calma que l'espace d'une semaine. Logan nous avait dit de continuer le traitement, car,

souvent, les effets se cumulaient. Déjà que nous n'aimions pas donner à Sean des médicaments en général, nous ne comprenions pas pourquoi il devait absorber une substance qui ne lui faisait rien. Finalement, Logan reconnut qu'il existait sûrement un remède mieux approprié, mais avant de le prescrire, il voulait revoir Sean.

Après l'avoir observé longuement, il lui posa des questions et lui demanda de dessiner. Sean ne s'occupait pas de lui et refusait d'obéir à ses instructions. Logan le renvoya dans la salle d'attente pour parler avec nous en tête à tête.

Je lui expliquai que nous ne parvenions toujours pas à modifier son comportement, qu'il était perdu dans un monde à lui, la plupart du temps, mais que je lui faisais faire les exercices de rééducation recommandés par le Dr Rossi et que ses réactions occasionnelles m'encourageaient un peu.

– Vous allez regretter que votre enfant ne soit pas plutôt aveugle, sourd ou débile mental, car l'autisme est encore pire, me dit-il après m'avoir considérée un moment en silence. Quand il y a des progrès quelconques, ils cessent généralement à la puberté. Comprenez-le bien... Vous serez sans doute obligés de le mettre dans une institution.

J'étais pétrifiée. J'avais les oreilles qui bourdonnaient. Je regardai Ron qui avait blêmi. Alors, un mot résonna dans ma tête. *Jamais. Jamais* nous ne mettrions notre enfant dans une institution, et nous n'allions *pas* le perdre. Il nous était arrivé d'entrevoir dans les yeux de Sean l'image d'un petit garçon torturé, enfermé dans ses obsessions, terrifié devant un univers dans lequel il ne s'intégrait pas. D'une façon ou d'une autre, nous l'en sortirions.

– Sûrement pas, dit Ron.

Logan nous considéra avec toute la supériorité que lui donnait son savoir.

– C'était juste pour que vous soyez préparés, déclara-t-il.

Il voulait qu'on essaye une nouvelle médication, du Phénergan.

– En réalité, c'est un stimulant, expliqua-t-il. Mais avec ces enfants, il produit exactement l'effet contraire; ça les calme, mais c'est moins fort que le reste. Surveillez-le de près et appelez-moi aussitôt, si vous avez le moindre problème. Les effets ne se manifesteront sans doute pas avant deux jours.

Le mardi, Sean commença à prendre du Phénergan. Le lendemain, il était encore plus débordant d'activité que d'habitude. Le jeudi après-midi, il passa à la vitesse supérieure. On aurait dit qu'il était pourchassé par un essaim d'abeilles; il parcourait la maison en criant et en agitant frénétiquement les bras. Il se jetait contre les murs et les encadrements de porte. J'essayais de le contenir, mais il m'échappait. Il avait une force prodigieuse.

Ron rentra de son travail. Ensemble, on réussit à mettre Sean au lit, puis on referma la porte. Il commença alors à grimper sur les étagères, à sauter par terre, à monter sur sa commode, puis à en descendre. Ron courut appeler le Dr Logan pendant que j'essayais d'attraper Sean au vol et de l'empêcher de se faire mal. Il ne voulait même pas que je le touche. Heureusement qu'on peut encore joindre le Dr Logan à son cabinet, pensai-je.

Ron revint en m'annonçant que le médecin était parti à la pêche au Canada, jusqu'à lundi. Impossible de le joindre, puisqu'il n'y avait pas de téléphone. Il n'avait pas indiqué de remplaçant.

Nous regardions Sean faire des ricochets à travers

sa chambre, en hurlant. Assommée, je m'appuyai contre le mur. Au moment où Sean passait devant lui, Ron réussit à l'attraper et à l'immobiliser. Il tenta de le calmer, mais Sean agissait furieusement les bras et les jambes.

– Essayons avec l'eau. Remplis la baignoire d'eau tiède. Ça le calmera peut-être.

Je me précipitai dans le couloir. Megan était sur le seuil de sa chambre, les yeux écarquillés.

– Qu'est-ce que vous lui avez fait ? s'écria-t-elle.

– Ce n'est pas nous, chérie, lui dis-je en la serrant contre moi. C'est le nouveau médicament qui ne lui convient pas.

– Ça lui fait du mal, sanglota-t-elle. Il ne faut plus lui en donner !

– On ne lui en donnera plus, je te le promets ! Viens m'aider à remplir la baignoire pour qu'on essaye de le calmer.

Tous les trois nous entreprîmes de porter Sean jusqu'à la salle de bains, mais il gesticulait tellement qu'il était impossible de le maintenir sans lui faire mal. Quand Ron l'eut lâché, il détalait et commença à courir dans toute la maison, si vite qu'on n'arrivait même pas à le suivre du regard. Il fuyait de pièce en pièce, bondissant et grimpant partout en hurlant. S'il continue comme ça, il ne tiendra jamais le coup, pensai-je.

Je me sentais tout drôle. Mon cœur s'était accéléré et je perdais tout contrôle. J'avais l'impression d'être poursuivi. Si je m'arrêtais, je deviendrais fou ; il fallait donc que je continue.

A un moment donné, je grimpai sur des étagères,

au-dessus de l'escalier, et regardai en bas. Le danger ne signifiait rien pour moi. D'être si haut me grisait; je faillis sauter, mais je me retins à la dernière seconde. J'éprouvais une profonde euphorie. J'avais en moi tant d'énergie refoulée que je me croyais sur une piste de course. Je voyais les pièces défiler à toute allure, de plus en plus vite. J'étais l'être le plus rapide du monde!

Sean ne s'arrêta de courir que vers 3 heures du matin, quand il s'écroula soudain sur le canapé et s'endormit comme une masse. Ron l'emporta dans sa chambre et nous restâmes près de son lit à le regarder. Il respirait normalement. Après nous être consultés du regard, nous sortîmes sur la pointe des pieds. Nous avions vieilli de dix ans.

Ce fut la fin de tout traitement. Ce fut aussi pour nous la fin du Dr Logan. Le lundi, je l'appelai pour lui raconter la nuit de cauchemar que nous avions passée pendant qu'il était à la pêche.

– Arrêtez ce médicament, déclara-t-il. Avec lui, ça ne marche pas.

Mes parents nous avaient offert un abonnement dans un club de natation proche, cadeau qui m'empêcha de devenir folle pendant ces longs mois d'été. Sean aimait l'eau, qui avait sur lui un effet relaxant, mais il n'en avait pas toujours été ainsi.

Deux ans auparavant, des amis nous avaient invités à profiter de leur piscine. Megan s'était allégrement jetée du plongeoir dans les bras de son père, alors qu'elle avait seulement un an, et elle avait nagé sous l'eau, comme une grenouille.

Mais Sean était terrifié. Au début, il refusait même de toucher la surface de l'eau avec ses mains. Ron s'était assis au bord de la piscine et l'avait pris sur ses genoux, puis il était entré dans l'eau avec lui, tout doucement, en le tenant bien. Les yeux agrandis d'épouvante, Sean poussait des hurlements perçants en essayant de regagner le bord. Mais quand son père l'eut ramené au sec, il retourna vers l'eau, comme s'il voulait faire une seconde tentative. Ron le reporta dans la piscine. Nouveaux hurlements. Patiemment, Ron le mit à l'eau et l'en sortit à plusieurs reprises, tout en lui assurant qu'il ne risquait rien. Sean finit par se laisser convaincre, mais il restait désespérément accroché au bord de la piscine.

La fois suivante, sa peur ne s'était pas atténuée ; on avait l'impression qu'il redoutait d'être englouti.

Ron recommença, lui expliqua, l'apaisa. Il lui montra que la profondeur de l'eau restait toujours la même.

La piscine me terrorisait. Même si j'avais pied, je me disais que je risquais d'être aspiré par les profondeurs, d'une minute à l'autre. Je n'avais aucun sens de la permanence des choses. Tout ce que je savais, c'était qu'il était possible que la piscine n'ait pas de fond et qu'elle cause ma mort. Il fallait donc que je me tienne; c'était le seul moyen. J'avais besoin de l'assurance totale qu'il ne m'arriverait rien. L'eau en elle-même m'apaisait, et j'aimais la sensation physique qu'elle me procurait. Mais voilà... Si je me lâchais, la piscine aurait-elle encore un fond?

Enfin, après d'innombrables essais, Sean cessa de hurler. Agrippé à Ron, il se laissa porter dans la piscine et accepta de s'éloigner du bord. Il tournait la tête en tous sens pour vérifier que rien n'avait changé, que l'eau était toujours là où elle était censée être.

Au bout de plusieurs semaines, il y alla tout seul. Il se laissait glisser dans la piscine et s'accrochait au bord des deux mains. C'était une grande victoire. Maintenant qu'il avait surmonté sa peur, il n'y avait plus moyen de le sortir de l'eau. Le reste de l'été, chaque fois que nous allions à la piscine, il restait dans le petit bain et sautillait dans l'eau, toujours accroché au bord. Il finit pourtant par se lâcher d'une main, mais jamais des deux; il y en avait toujours une pour lui servir d'ancrage.

Aujourd'hui, deux ans plus tard, il n'avait plus peur de l'eau, mais il s'était pris d'une aversion pour la bordure de ciment mouillé qui entourait la piscine. Si des éclaboussures avaient noirci le pourtour de la piscine, il refusait de marcher dessus. Il n'y posait les pieds que si le ciment était clair et sec, comme si les parties humides avaient été des trous où il aurait pu tomber. Il fallait alors le prendre dans les bras et le porter sur le ciment humide pour le lui faire toucher avec les mains. Toutefois, son appréhension ne diminuait pas, jusqu'au jour où, subitement, un mois plus tard, sa peur s'évanouit.

J'avais horreur du ciment mouillé de la piscine. Il avait un aspect sombre et menaçant, de même les gens au teint basané comme le Dr Rossi, et j'en avais peur. J'étais sûr que j'allais y être englouti, ainsi que par des sables mouvants. Quand j'étais petit, j'avais souvent des visions de quelque chose qui m'attrapait par les pieds et me tirait vers le bas, en m'aspirant. Mais quand mon père et ma mère me faisaient toucher le ciment humide avec la main, ça ne me gênait pas; c'étaient mes pieds qui étaient vulnérables, très, très vulnérables.

Comme Megan préférait le « grand » bain, Sean y allait aussi. Il se tenait au bord et sautillait en prenant bien soin de garder la tête hors de l'eau, pendant que sa sœur nageait. Au bout de quelques semaines, il commença à s'immerger; il descendait le long du mur, jusqu'à ce que ses pieds touchent le

fond, puis il remontait à la surface, comme un boulet, pour annoncer d'une voix tonitruante : « *Deux-dix!* » La profondeur de l'eau était inscrite à la peinture, sur les côtés, et il allait d'une marque à l'autre. Il disparaissait momentanément sous l'eau pour émerger bientôt et crier : « *Deux-trente!* » Même lorsqu'il eut commencé à se lâcher et à savoir nager sous l'eau (mais pas à la surface), il passait tout son temps à sonder la profondeur.

Je me souviens très nettement d'un trou minuscule dans le parquet d'une pièce de la maison. Il était placé dans un nœud du bois et, souvent, pour en explorer le contour, j'y introduisais le doigt et le tournais, dans un mouvement identique à celui du tambour de la machine à laver. J'enfonçais mon doigt le plus loin possible pour me rendre compte de l'épaisseur du trou sur lequel je collais mon œil. Je savais qu'il communiquait avec la cave, mais je voulais malgré tout voir comment c'était en bas. Dans l'espoir que je m'arrête, ma mère me disait : « Sean, tu sais bien que ce trou donne dans le sous-sol. » Mais ça ne me satisfaisait pas ; il fallait que je le voie par moi-même, encore et encore. J'avais besoin de vérifier la distance entre le trou et le sol de la cave, même si je savais pertinemment qu'il m'était impossible de toucher le sol, parce qu'il était trop loin. Mon doigt me servait de point de référence. Il m'était indispensable de constater sans cesse par moi-même que le trou était au moins aussi profond que la longueur de mon doigt.

C'était pareil pour la piscine. J'avais besoin de vérifier sa profondeur en permanence. Savoir qu'elle était de quatre mètres, au maximum, ne me servait à rien. Il

fallait que je le découvre par moi-même en descendant le long du mur. L'eau ne m'inspirait aucune confiance.

J'étais inquiète pour Megan, parce que étant toujours avec son frère, elle ne fréquentait pas d'autres enfants. Sean ne cessait de la taquiner ; il lui répétait un mot – n'importe lequel – dans l'oreille jusqu'à ce qu'elle se mette à crier. Elle lui donnait souvent des tapes pour qu'il s'en aille, mais au contraire, ça l'amusait. Au lieu de lui rendre ses coups, il se collait contre elle et chuchotait à son oreille, jusqu'à ce qu'elle arrive à se relever et à lui échapper.

Souvent, Meg imitait ce que faisait son frère. J'étais horrifiée en la voyant lancer des jouets dans l'escalier. Je savais que mes craintes n'étaient pas fondées, qu'elle se lasserait rapidement, mais le spectacle de cette ressemblance, si bref fût-il, me remplissait d'effroi.

Nous avions invité à plusieurs reprises des petites filles à la maison, mais Megan ne savait pas trop quoi faire d'elles. De toute évidence, étant accoutumée au comportement pittoresque de son frère, elle les trouvait ennuyeuses. La dernière en date de ces petites invitées était arrivée avec toute une collection de poupées.

– Oh, non ! avait murmuré Megan. Tu as vu ce qu'elle a apporté ?

– C'est très bien... Essaye de jouer un peu avec ses poupées et ensuite vous choisirez quelque chose qui te plaît.

– Mais, je déteste les poupées !

– Je sais. Emmène-là donc dans ta chambre et elle trouvera bien quelque chose qui l'intéresse.

Au bout d'une demi-heure, Megan se présenta au rapport.

– Rien à faire. Elle ne s'intéresse qu'à ses poupées.

– Ah.

– Tu crois qu'elle va se vexer si je vais jouer dehors?

– Oui. Je crois qu'elle se vexera.

Megan poussa un profond soupir, puis remonta les escaliers à pas lents.

La journée se termina en désastre. J'avais tenté de tenir Sean à l'écart, mais il avait son idée. Il s'était glissé dans la chambre de Meg, avait kidnappé une poupée et s'était mis à poursuivre sa sœur en hurlant :

– Tiens! Tiens!

Je lui avais pris la poupée pour la rendre à sa propriétaire, mais déjà, Sean avait investi la chambre, bousculant tout et gribouillant sur les papiers de Meg. Le saisissant à bras le corps, j'étais sortie avec lui de la chambre.

– Je vous laisse jouer toutes deux, avais-je dit à la petite fille qui semblait interloquée.

Elle n'avait que trois ans, mais elle se rendait compte que nous étions une famille de fous.

J'avais donc fondé de grands espoirs sur le club de natation. Megan allait pouvoir y rencontrer d'autres enfants, des petites filles pleines de vie, comme elle. Malheureusement, dès qu'elle commençait à jouer avec quelqu'un, Sean arrivait, l'appelait et la tirait par le bras. J'essayais alors de lui trouver une autre distraction. Comme il avait appris depuis peu à sauter dans la piscine, je l'encourageais à me montrer ce qu'il savait faire, mais au bout de quelques minutes il retournait auprès de sa sœur. Il voulait qu'elle s'occupe de lui et parvenait à ses fins. La piscine était

le seul endroit où il ne l'embêtait pas, où ils jouaient vraiment ensemble. L'empêcher de rester avec elle aurait été, à ses yeux, une punition supplémentaire, à laquelle je ne pouvais me résoudre. Je fondais en l'entendant rire et en le voyant tellement s'amuser de faire ce qu'il appelait des « trucs » dans l'eau. C'est à la piscine que Sean avait le comportement le plus « normal ».

Attendons l'automne, me disais-je. Megan ira à l'école maternelle et elle connaîtra d'autres enfants. Pour l'instant, Sean a besoin d'elle ; je ne peux pas les séparer.

Au cours de l'été, Sean commença véritablement à parler. Il parlait de façon mécanique, sans inflexion, mélangeant l'ordre des mots et confondant les pronoms.

– Lui *méchante*, disait-il en montrant sa sœur. Les donne vite elle fessée.

Si ses phrases étaient incorrectes, leur sens n'en était pas moins clair.

Il disait toujours « Sean » pour se référer à lui-même, jamais « je », et parlait de lui à la troisième personne.

– Il veut à boire tout de suite ! s'exclamait-il. (Il devait continuer à employer cette tournure impersonnelle pendant plus de deux ans.)

En le voyant lutter pour acquérir la maîtrise du langage, je m'émerveillais de la facilité avec laquelle les enfants apprennent d'instinct toutes les complexités d'un idiome. C'est une chose qui vient tout naturellement à la plupart d'entre eux, comme tout le reste, mais pour Sean, le langage était un embrouillamini qu'il lui fallait démêler, afin d'en tirer un schéma sensé. Il donnait l'impression d'inventer lui-

même le langage plutôt que d'apprendre à reproduire ce qu'il entendait depuis des années. Je me demandais s'il n'avait pas été comme sourd jusque-là et s'il avait vraiment ressenti le besoin de se faire comprendre.

La menace de l'école me hantait. Septembre approchait. En dehors de sa sœur, Sean n'avait pratiquement aucun contact avec d'autres enfants. Aucun de nos petits voisins ne l'avait jamais intéressé et, quand l'un d'eux faisait des manœuvres d'approche, il l'ignorait complètement. A côté de chez nous habitaient des jumeaux qui lui avaient fait des avances, mais en pure perte. Un jour, je les avais vus lui secouer le bras à travers le grillage qui séparait les deux jardins, si bien que Sean s'était coupé. Ils lui tiraient les cheveux et lui jetaient des choses dessus; j'avais été obligée d'intervenir. Sean restait sans réaction; il ne semblait pas s'apercevoir qu'ils étaient là et qu'ils lui faisaient du mal. Je lui avais expliqué que ces enfants voulaient seulement jouer avec lui, mais il était parti, la figure impassible.

L'été prit fin. Sean entra à l'école, quatre mois avant son sixième anniversaire. Nous lui avions expliqué ce qu'il allait trouver, ce qu'il allait faire. Je lui avais montré des livres sur la vie scolaire, parlé de la maîtresse (que je connaissais) en lui promettant qu'elle allait beaucoup lui plaire – ce qui fut du reste le cas. Elle ressemblait étonnamment à ma mère, dont elle avait d'ailleurs le comportement; c'était une femme très douce et douée d'une immense patience. Avant la rentrée, je lui avais amené Sean pour qu'il fasse sa connaissance et visite la salle de classe.

Quand le grand jour arriva, je conduisis Sean à l'école, en compagnie de Megan. Je le remis aux mains de Mrs. Kreidler et il partit sans même se retourner pour me regarder. Pensant qu'il allait se mettre à hurler, je restai un long moment devant la porte, puis je regagnai la voiture avec Meg. Que se passe-t-il de l'autre côté, pensais-je. Qu'est-ce qu'il peut bien faire? Je me rappelai alors que l'institutrice avait mon numéro de téléphone et que nous pouvions aussi bien rentrer à la maison.

– A ton avis, qu'est-ce qu'il fait? me demanda Meg? Tu crois qu'ils vont être gentils avec lui?

– Je l'espère, répondis-je sans trop savoir.

Un silence impressionnant régnait dans la maison. Cela me faisait tout drôle de m'y retrouver seule avec

Megan. Aucun bruit de cavalcade, aucun hurlement. En outre, contrairement à ce que j'aurais cru, le téléphone ne se mit pas à sonner dès mon retour. Je me représentais la classe remplie d'enfants, et Sean parmi eux. Je ne parvenais même pas à imaginer comme il pouvait se comporter dans un groupe ni s'il se rendait compte de l'endroit où il se trouvait.

Je jouai avec Megan, puis vint l'heure d'aller le chercher. Il sortit de la classe, serrant dans sa main des feuilles de papier. Il ne nous dit pas un mot. Je lui parlai, l'embrassai, lui posai des questions et lui demandai de me montrer ses papiers. Il me les donna, comme s'il n'était en rien concerné, répondit à mes questions par oui ou non. Je n'avais aucune idée de ce qu'il pensait de tout cela. Enfin, il avait surmonté cette première épreuve. Trois longues heures sans nous.

Dans un sens, l'école m'apaisait. J'en avais immédiatement saisi le fonctionnement, ce qui m'aidait à croire que je possédais un certain pouvoir. Étant donné que je savais déjà lire l'heure, je pouvais prévoir avec exactitude ce qui allait se passer, et quand, ce qui avait sur moi un effet rassurant. La journée était fractionnée en plusieurs parties; j'étais donc sûr de ce qui m'attendait et je savais d'avance quelle attitude adopter. Là, je réussissais un peu à sortir de moi-même, à voir comment les gens se comportaient entre eux et ce qu'ils faisaient en tant que groupe.

Depuis quelque temps, j'observais les enfants du voisinage et je m'étais rendu compte que j'étais différent d'eux. A l'école, je me donnais beaucoup de mal pour être « normal » et me conduire comme tout le monde,

afin de ne pas me faire remarquer. Je ne voulais pas être différent, car je savais que c'était mal.

Sean était donc devenu un écolier. Il allait en classe, comme les autres enfants. Comment était-ce possible ? Ron et moi, nous n'en revenions pas.

Avant la rentrée, nous avions prévenu son institutrice qu'il avait certains problèmes, mais sans prononcer le mot « autisme ». A la fin de la première semaine, j'étais retournée la voir et je m'étais rendue compte qu'elle ne connaissait même pas ce terme.

— Il reste dans son univers, m'avait-elle dit. Il ne participe à rien et ne tient pas une seconde en place, mais il s'y fera. Je pense que ça ira.

Je m'étais sentie immensément soulagée.

Nous n'avions pas d'autre choix que de mettre Sean à l'école publique. Dans la ville où nous habitions, les classes d'enseignement spécial, aménagées au sein des écoles publiques, étaient la seule possibilité offerte aux enfants « à problèmes ». A l'époque, le système éducatif ne comportait pas encore la catégorie des « enfants ayant des difficultés d'apprentissage », et il n'existait pas d'enseignants spécialisés. Les seuls établissements qui prenaient ces enfants en charge étaient privés, mais ils étaient trop éloignés et si coûteux qu'il ne fallait pas y songer. Nous espérions, contre toute attente, pouvoir laisser notre fils à l'école publique.

A la maison, pourtant, le comportement de Sean empirait. J'étais épouvantée. Quand il rentrait de l'école, il ouvrait la porte d'un grand coup de pied et parcourait toutes les pièces à fond de train, en déployant une activité frénétique. Il explosait litté-

ralement. Il allumait et éteignait les lumières, lançait des jouets dans l'escalier, faisait tourner tout ce qui pouvait l'être. Totalement sourd à mes réprimandes, il se débattait dès que je tentais de le contenir et se mettait dans une colère folle si je le punissais. J'essayais de le convaincre de jouer dehors, mais il voulait rentrer à tout prix et hurlait si je l'en empêchais.

Mes tentatives pour le faire participer à un jeu quelconque ou à une occupation tranquille étaient vaines. Pas question de lui lire une histoire. S'il prenait un livre, c'était pour le feuilleter à toute allure, sans même jeter un coup d'œil sur les pages. Les cartes à jouer subissaient le même sort. Toutefois, ces activités étant les moins dévastatrices, je le laissais souvent s'y livrer pendant une demi-heure sans l'interrompre, malgré un effet hypnotique qui se traduisait par une fixité du regard et des gloussements irritants.

Conciliant de nature, Ron s'efforçait de rester calme avec Sean, de servir de médiateur entre nous deux et d'accepter du mieux possible ses façons de se comporter. Très souvent, son attitude était payante et il réussissait à l'arrêter, juste avant que ma fureur n'éclate. Mais il lui arrivait aussi de perdre patience et, alors, c'était terrible.

Sean avait une toupie en fer qu'il adorait, et qui était à moi quand j'étais petite. A la longue, le caoutchouc de protection s'était usé, laissant à nu le bout métallique. Quand Sean la faisait tourner dans la cuisine, la pointe perçait de minuscules trous dans le linoléum. Ron lui avait dit plusieurs fois de ne pas jouer avec dans la maison, de s'en servir dehors, parce que cela abîmait les sols. Il lui avait montré les trous, mais Sean n'en avait tenu aucun compte. La

toupie continuait à tourner, des trous à se creuser. Un jour, Ron la lui confisqua et Sean se mit à hurler en se bouchant les oreilles. Ron l'immobilisa et l'obligeant à le regarder, il lui dit d'un ton ferme :

— Maintenant, écoute-moi. Va jouer avec ça *dehors*. Pas dans la cuisine.

Ron reprit sa lecture et Sean retourna dans la cuisine. Quelques secondes plus tard, on entendit des « toc, toc, toc », sur le linoléum. Ron se leva d'un bond pour se précipiter dans la cuisine. Il arrêta la toupie et commença à la piétiner avec fureur, jusqu'à ce qu'elle soit aplatie comme une crêpe. Sean était médusé. Après un moment de stupéfaction horrifiée, j'éclatai de rire et Ron se joignit bientôt à moi. Sean nous regardait tour à tour, imperturbable... encore une lubie des parents.

Vers l'âge de six ans, Sean se prit d'une passion soudaine pour les compteurs de vitesse. Quand il était en voiture, il se mettait debout à l'arrière pour regarder l'aiguille monter et descendre. Peu lui importait où nous allions et devant quoi nous passions, il restait les yeux fixés sur le compteur. Quand il s'aperçut que toutes les autos en possédaient un, cette manie devint dangereuse. Quand nous sortions, il se sauvait pour courir vers une voiture en stationnement et examiner le compteur à travers la vitre.

Un jour, en fin d'après-midi, nous étions partis tous les trois en promenade; je tenais Sean par la main et Megan pédalait devant, sur son tricycle. Soudain, Sean se rua sur la chaussée. Il y eut un brusque coup de frein et une auto s'arrêta en faisant une embardée. S'accrochant au rétroviseur extérieur,

Sean se hissa sur l'aile de la voiture pour voir l'aiguille du compteur. La conductrice était blanche comme un linge. Je fis descendre Sean et lui présentai mes excuses. Elle me regarda en secouant la tête, visiblement scandalisée par ma décontraction.

Encore toute tremblante, je ramenai Sean à la maison et le consignai dans sa chambre.

– Ne recommence jamais, jamais... Tu aurais pu te faire tuer!

Voyant qu'il ne me prêtait aucune attention, je me mis à le secouer en hurlant :

– *Sean, tu m'écoutes!*

Mais il était sans réaction.

Je ne pouvais pas le laisser sortir une seconde sans surveillance. Et même quand j'étais avec lui, que je le tenais par la main, voilà qu'il détalait comme une flèche.

Quelques jours plus tard, pendant que j'étais à la cuisine et les enfants dans le living, j'entendis un épouvantable grincement de frein, puis Meg qui hurlait : « Maman! » Je courus à la porte d'entrée qui était grande ouverte.

Je vis arriver un homme d'un certain âge, vêtu d'un costume et coiffé d'une casquette en tweed, qui portait Sean dans les bras.

– Il est à vous? me demanda-t-il.

– Oui.

– J'ai failli l'écraser... Il s'est jeté juste devant moi! dit-il, blême de frayeur et de colère.

Après avoir bredouillé quelques excuses, je fis rentrer Sean. Pour la première fois, il avait tiré le verrou de la porte et il était sorti sans que je m'en aperçoive. Je lui donnai une fessée. J'avais eu si peur, j'étais tellement furieuse, que je ne me contrôlais plus et pourtant je savais que cette correction ne servirait à

rien, qu'elle ne l'empêcherait pas de recommencer. Dans son esprit, la souffrance que je lui infligeais n'avait pas de relation avec ce qu'il venait de faire. Il n'éprouvait aucun remords, mais seulement de la colère que je me sois interposée. Quand l'envie le prendrait, il recommencerait. Tout simplement.

J'adorais regarder à l'intérieur des voitures, pour examiner le compteur de vitesse; c'était surtout l'aiguille rouge qui m'intéressait. Quand je réussissais à la voir en entier, j'en éprouvais une joie profonde. C'était du haut que j'avais la meilleure perspective et que l'aiguille m'apparaissait dans sa totalité.

C'est un tableau que nous avions à la maison, quand j'étais petit, qui avait déclenché cette passion. Je ne me souviens pas très bien de la peinture elle-même, mais elle me fascinait, parce que le personnage qui y était représenté était nu. On distinguait nettement ses parties génitales, ce qui me troublait et me rendait en même temps perplexe. Est-ce qu'un jour je serai comme lui ? me demandais-je. J'allais souvent dans la pièce où était ce tableau, pour l'examiner. Peu à peu, cette fascination se reporta sur les aiguilles des compteurs. Plus elles étaient exposées au regard, plus elles me semblaient nues. Mon excitation était à son comble quand la voiture de Mrs. Parker stationnait dans la rue, car l'aiguille n'était pas cachée par les chiffres du cadran, comme c'est le cas le plus souvent, et j'arrivais à voir le minuscule rond d'où elle prenait naissance.

Un jour, j'étais sorti dans la rue. Je me rendais compte qu'une voiture arrivait, mais je n'avais pas conscience du danger. Mon obsession était si forte que je me sentais invincible. Il faut que je voie le compteur !

L'automobiliste freina, descendit, me souleva de terre et me ramena à la maison. Je ne voyais pas ce que j'avais fait de mal. Pourquoi était-il si fâché contre moi, alors que je voulais seulement regarder à l'intérieur de sa voiture ? Il m'avait fait une peur terrible.

Puis ce fut ma mère qui se mit en colère et je me dis que j'allais être puni, une fois de plus, uniquement parce que j'aimais regarder les compteurs. Tout ce qui me plaisait était mal, c'était évident. Je ne comprenais pourtant pas ce que le fait de regarder à l'intérieur d'une voiture avait de si épouvantable.

Après m'avoir donné une fessée, ma mère me sermonna et me dit que c'était très dangereux d'aller dans la rue, parce que je risquais d'être renversé par une voiture. Je n'y avais jamais pensé, mais pendant qu'elle me parlait, je réalisai, l'espace d'une seconde, que c'était effectivement dangereux, puis ce fut fini. Je me souviens qu'elle m'avait mis en garde, mais à l'époque, je n'avais pas établi de rapport entre ses paroles et ce que j'avais fait ou allais faire.

A cet âge, je manquais d'imagination. Je ne parvenais pas à me représenter les choses. Il m'a fallu bien du temps avant d'y arriver. Je n'avais pas peur des voitures qui roulaient, parce que je n'imaginai pas qu'elles pouvaient me renverser ; pour moi une voiture en mouvement était pareille à une voiture à l'arrêt, un simple objet sans aucun pouvoir.

Après la période des compteurs de vitesse, Sean fut pris d'une nouvelle passion pour les voies sans issue. Si l'on passait devant l'une d'elles sans s'y engager pour voir où elle menait, il était furieux. Au début, pour le contenter et satisfaire sa curiosité, on allait

jusqu'au bout de la rue, quand on avait le temps, mais c'était encore pire. Toutes les fois qu'on passait devant, il voulait à tout prix y entrer. On avait beau lui dire qu'il la connaissait déjà, cela ne changeait rien.

Il savait identifier les panneaux signalant les impasses et, chaque fois qu'il en voyait un, il voulait qu'on parte en exploration. On lui répétait que c'était impossible, qu'on allait autre part, qu'on n'avait pas le temps, et autres bonnes raisons. Mais il s'en moquait; il s'énervait de plus en plus, criait et pleurait à tel point que la voiture en résonnait et que j'avais l'impression de recevoir des coups de marteau sur la tête.

Après la période des compteurs, les déplacements motorisés devinrent un enfer. Jusque-là, Sean avait toujours été plus sage en voiture; en effet, non seulement le balancement du véhicule le calmait, mais c'était une façon, pour lui comme pour nous, d'échapper à la tension qui régnait à l'intérieur de la maison. Désormais, ce répit nous était refusé.

Les impasses m'intéressaient prodigieusement. En général, les choses qui me plaisaient étaient celles qui présentaient une certaine diversité tout en étant répétitives. Par conséquent, les voies sans issue étaient idéales, à mes yeux. Je connaissais les différents aspects qu'elles pouvaient revêtir; il arrivait que deux rues voisines soient l'une et l'autre des impasses tout en étant totalement dissemblables. Pourtant, elles avaient toutes deux une fin et, en cela, elles étaient pareilles.

Les impasses cadraient donc bien avec ma règle : quelques variations avec beaucoup de répétitions.

Quand on se promenait en voiture, j'étais fou de joie si j'apercevais un panneau qui en signalait une. J'écarquillais les yeux, dans l'espoir d'en voir le bout, ce qui m'arrivait parfois, mais pas très souvent. Si je n'y parvenais pas, j'étais pris d'un violent désir d'y pénétrer, car c'était le seul moyen de satisfaire ma curiosité. Je me posais alors une foule de questions, par exemple : Avant de se terminer, cette rue va-t-elle dans une forêt ? Finit-elle par un cercle ? Y a-t-il au bout un portail qui la ferme ? Ces questions me trottaient sans cesse dans la tête.

La plupart des rues continuaient à l'infini, et j'aimais les impasses parce que je m'y sentais en sécurité. Chaque fois qu'on approchait de l'une d'elles, un espoir fou m'envahissait. Et puis, qu'arrivait-il ? La voiture passait devant sans y entrer ! J'en voulais terriblement à mes parents ; j'étais furieux parce qu'ils m'empêchaient de voir le bout de la rue. Tout ce que je leur demandais, c'était de m'emmener dans cette impasse et ils disaient non ! J'étais privé d'un plaisir auquel je tenais vraiment et, de plus, je dépendais de quelqu'un pour me conduire là où je voulais, c'était quelqu'un d'autre qui commandait. Au moins, quand j'avais envie de lancer un jouet dans un arbre, je n'avais besoin de personne ! Mais la voiture n'était pas placée sous mon autorité et, une fois de plus, Sean Barron ne pouvait obtenir satisfaction ! De me sentir si impuissant, j'étais pris d'une rage folle.

La conclusion que j'en tirais était la suivante : Ils ne m'emmènent pas dans cette rue parce qu'ils estiment que du moment que j'ai envie de faire quelque chose, c'est mal. Je ne fus pas long à en conclure qu'il y avait vraiment quelque chose qui n'allait pas chez moi. Après tout, quel mal y avait-il à vouloir aller jusqu'au fond d'une impasse ? Je ne cherchais à faire de peine à per-

sonne, alors pourquoi m'en faisait-on ? Je finis donc par penser que j'étais mauvais et que je n'avais aucun pouvoir sur rien. On passait devant cinq ou six impasses d'affilée et je ne pouvais pas entrer dans une seule. La rue suivante n'en était pas une et c'était justement celle-là que choisissaient mes parents. C'était vraiment irritant !

Par conséquent, chaque fois qu'on repassait devant ces culs-de-sac, je me dévissais le cou pour essayer d'en voir le bout, puis, quand on arrivait dans une grande rue, je regardais droit devant moi, ou même de l'autre côté, comme si elle n'existait pas. De la sorte, je montrais mon pouvoir sur la rue, ainsi que sur tous les occupants de la voiture. Ils peuvent m'obliger à passer dans cette rue, pensais-je. Mais ils ne peuvent pas m'obliger à la voir ni à accepter sa réalité.

En plus de sa manie des impasses, Sean se prit d'une phobie des tournants à gauche. Quand Ron ou moi mettions le clignotant indiquant que nous allions bifurquer dans cette direction, il hurlait :

– Non ! Ne fais pas ça ! Non, ne fais pas ça !

Ses cris étaient assourdissants. Pourquoi cette réaction ? D'où pouvait venir cette terreur des tournants à gauche ?

Il refusait désormais de monter avec nous en voiture, s'il pensait qu'on risquait de tourner à gauche, au cours du trajet – ce qui était presque inévitable. Il fallait donc se bagarrer avant même de partir. La plupart du temps, on était obligé de le porter jusqu'à la voiture et l'y fourrer. Encore une agréable sortie en famille.

Nous essayions de lui expliquer par tous les

moyens possibles ce que nous faisons et pourquoi. Mais son obsession s'aggrava et persista jusqu'à ce qu'il eut dépassé sept ans, moment où elle fut remplacée par un nouveau cadre de règles de son invention.

Quand j'étais en voiture, j'avais horreur de tourner à gauche. En principe, la droite et la gauche ne m'inspiraient aucun sentiment particulier, c'était seulement en voiture que je réagissais ainsi. Dès qu'ils mettaient le clignotant, la rage me prenait. C'était simple : un tournant à gauche était « bête » et un tournant à droite « mieux ». Aujourd'hui, je ne sais plus pourquoi je m'étais mis cette idée en tête, mais à l'époque, c'était une évidence, une certitude que j'avais.

Pour moi, un tournant à gauche était synonyme de bêtise, et puisque mes parents me trouvaient bête, c'était comme s'ils portaient un jugement contre moi chaque fois qu'ils tournaient à gauche. En somme, ils disaient que j'étais bête. Si on tournait à droite, je ne ressentais aucune colère. Quand la voiture virait à gauche, je me penchais dans l'autre sens, pour contrecarrer l'inclinaison naturelle du véhicule et faire croire que, en réalité, on tournait à droite.

En voiture, je m'asseyais toujours sur la droite de la banquette arrière et Meg à gauche, parce que la droite était « mieux ». Parfois, pour annuler un tournant à gauche, je me tassais sur le siège pour ne pas voir de quel côté on allait.

J'étais donc contraint d'imaginer mentalement le trajet que nous allions suivre. Je me représentais l'itinéraire, virage après virage, afin de pouvoir calculer le nombre de tournants à gauche et à droite qu'il compor-

tait. Quand il y avait trop de tournants à gauche, je refusais de monter dans la voiture. Si mes parents me forçaient, j'étais furieux contre eux. J'étais en colère non seulement parce qu'on ne m'avait pas laissé le choix, mais aussi parce qu'une chose que je détestais allait se produire, non pas une, mais de multiples fois. Les déplacements en voiture m'étaient très pénibles et je commençais déjà à écumer, avant le départ. J'étais paniqué par tous ces tournants à gauche; j'étais grondé parce que je ne voulais pas venir et, en plus, on m'y obligeait.

Nous avions acheté une nouvelle maison, à trois kilomètres de l'ancienne, dans une petite agglomération qui s'appelait Boardman. Il n'était plus possible que les enfants aient leur chambre en haut et nous en bas. Ils étaient trop loin de nous pour que nous puissions défendre Megan contre les invasions de Sean qui entraît chez elle comme un ouragan et lui prenait tout ce qu'il voulait.

Cette « nouvelle » maison était vieille et elle avait grand besoin d'être restaurée. Le week-end, Ron s'occupait de la menuiserie; quant à moi, je faisais les peintures, le soir, tandis qu'il travaillait à la télévision. Pendant que je me livrais à ces rudes travaux manuels, qui me soulageaient de la colère, la tension et la frustration de la journée, les enfants dormaient chez mes parents. Décoller les papiers peints, gratter la peinture écaillée, poncer les boiseries jusqu'à en avoir mal aux bras me donnaient l'impression d'être en vacances. J'y prenais un véritable plaisir qui était causé, en grande partie, par le fait que j'étais seule.

Nous appréhendions le déménagement. Comment Sean allait-il réagir, lui qui détestait le moindre changement? De plus, nous étions au milieu de l'année scolaire et il faudrait l'inscrire dans un nouvel établissement. En revanche, cette maison était plus grande que l'autre. Notre chambre serait placée entre celle de Sean et celle de Meg qui aurait ainsi

plus de chance d'être tranquille. L'école était toute proche et faisait partie du même ensemble où Ron enseignait. Seul inconvénient, le jardin était immense et non clôturé. Il deviendrait moins facile de surveiller Sean qui allait pouvoir se sauver plus aisément.

J'avais appris qu'on allait déménager. Au début, cette idée ne m'avait guère plu. On était passé en voiture devant la nouvelle maison et je m'étais rendu compte qu'elle était plus grande que l'autre. Elle avait quelque chose qui m'attirait, une sorte de mystère. J'ai toujours aimé le mystère. Où donnaient les pièces ? Qu'y avait-il à l'intérieur des placards ? Y avait-il des trous dans les parquets ? En définitive, ma bonne impression l'emporta sur ma haine du changement, et la perspective de déménager cessa de me tracasser. Et puis, je savais que j'allais retrouver tout ce que j'aimais : les interrupteurs, les convecteurs et la machine à laver. Quand la maison fut prête pour qu'on puisse s'y installer, j'en avais déjà fait le tour complet et je connaissais l'emplacement exact de tous les interrupteurs.

Sean était très attiré par la machine à laver et le sèche-linge de notre nouvelle maison. Dès qu'il le pouvait, il descendait au sous-sol pour regarder et écouter tourner les vêtements qui étaient à l'intérieur. Je le trouvais souvent, riant tout seul, appuyé contre l'une des machines.

Un jour, j'avais lavé tous nos lainages d'hiver, puis

je les avais mis dans le sèche-linge. En les sortant, j'avais découvert qu'ils étaient maculés d'énormes taches de couleurs vives. Sean avait jeté un paquet de crayons dans la machine et la chaleur les avait fait fondre. Les vêtements étaient irrécupérables. Il ne restait plus qu'à tout jeter.

Je partis à la recherche de Sean et l'emmenai au sous-sol pour lui montrer ce qu'il avait fait.

— Regarde, Sean, lui dis-je, tout en sachant qu'il ne comprenait pas la notion de cause et d'effet. Il va falloir que je jette tous nos pull-overs. C'est de ta faute. Tu as mis des crayons dans le sèche-linge et la chaleur les a fait fondre. Maintenant, je suis obligée de tout jeter, tu vois, ajoutai-je en fourrant le tout à la poubelle, devant lui.

Mon sermon semblait le laisser indifférent. Il paraissait agacé. Il allait pourtant à l'école, maintenant; il restait assis à son pupitre, comme les autres enfants. Si je ne parvenais pas à me faire écouter, se rendrait-il jamais compte qu'il y avait des conséquences à ses actes?

Ne se pourrait-il pas qu'il se réveille, une nuit, que mes paroles lui reviennent tout à coup et touchent un endroit réceptif de son cerveau?

Je ne pouvais accepter l'idée qu'il ne comprenait pas. Et si, un jour — mardi prochain, dans un mois, dans dix ans — il saisissait soudain la notion de cause et d'effet, alors que j'aurais renoncé à la lui expliquer? Dans ce cas, tout espoir serait perdu.

J'étais inquiète à cause de la façon dont il se nourrissait. Depuis sa naissance, pratiquement, il consommait le même type d'aliments. Son appétit pour les hydrates de carbone était de plus en plus vif et je n'arrivais pas à lui faire goûter des fruits ou des légumes. Il ne voulait même pas essayer. Il les pal-

paît avec ses mains, les reniflait et c'était terminé. Presque tous les mets lui inspiraient une véritable répulsion, surtout s'ils comportaient un mélange d'ingrédients.

Il refusait systématiquement tous les plats en ragoût. Le seul potage qu'il acceptait de manger était la crème de volaille, à condition, toutefois, qu'il n'y ait ni légumes ni aromates visibles.

J'avais un gros problème avec la nourriture. J'aimais les choses simples et qui n'avaient pas de goût. Mes aliments préférés étaient les céréales – nature, sans lait –, le pain, les crêpes, les macaronis, les spaghettis, les pommes de terre et le lait. J'y trouvais un réconfort et un apaisement, parce que j'en mangeais depuis toujours. Je ne voulais goûter à rien de nouveau.

J'étais très sensible à la texture des aliments et il fallait que je les touche d'abord avec les mains avant de les mettre à la bouche. Le pire, c'étaient les mélanges; ils m'inspiraient un dégoût profond et je savais que si j'avais essayé d'en manger j'aurais vomi aussitôt.

Une fois, alors que j'étais tout petit, j'avais tenté de manger une banane pour faire plaisir à ma grand-mère, mais je n'avais pas pu. Depuis ce jour, tous les fruits me répugnaient. Je n'acceptais de manger que des choses que je connaissais bien; tout le reste me faisait peur. Quand ma mère voulait me donner quelque chose de nouveau, je me mettais en colère; je savais exactement ce que je voulais!

Certaines choses qu'il fallait faire tous les jours me déplaisaient également beaucoup. Par exemple, le bain. Je ne me sentais pas confortable d'être assis tout raide dans la baignoire. Le contact de mes fesses avec le fond du bac m'était si insupportable que je ne pouvais pas

penser à autre chose. Si je tentais de m'asseoir normalement, j'éprouvais une impression très désagréable d'eau qui giclait. Je n'arrivais pas à m'en débarrasser. C'était la même sensation que j'éprouvais autrefois, quand je ne pouvais pas marcher pieds nus sur le tapis. Pour que ce soit moins pénible, je faisais porter presque tout le poids de mon corps sur un côté, afin qu'une partie seulement soit en contact avec la baignoire. Si l'on me disait de « m'asseoir comme il faut », c'était encore pire. Je n'avais pas le choix; j'étais obligé d'adopter une position qui ne m'était pas naturelle, et les bains étaient un véritable supplice. En outre, étant donné qu'on m'obligeait à m'asseoir de cette manière, je me disais que je devais avoir quelque chose de pas normal.

A la fin de son année de maternelle, Sean fut admis à entrer à la grande école. Nous n'en revînions pas. Nous étions fous de joie. Certes, l'institutrice avait noté sur son bulletin que sa faculté de concentration était faible, sa participation très médiocre, qu'il ne répondait pas correctement aux instructions, que ses « relations » avec ses camarades étaient inexistantes, mais qu'importe, il passait en primaire!

Nous avions examiné attentivement tous les travaux qu'il avait rapportés à la maison, au cours de l'année : il avait appris à tracer des lettres, il savait écrire son nom, il avait rempli convenablement la plupart des tests de rapidité de compréhension. Ses dessins étaient pour le moins étranges (des formes non identifiables, très « immatures » pour un enfant de six ans, nous avait dit la maîtresse), mais ils étaient là, sur papier et en couleur, collés sur le réfrigérateur.

Je passai l'été au club de natation, avec mes deux enfants. Le soir, Ron continuait à travailler à la télévision et puisqu'il avait ses journées libres, il partait tous les matins à Kent State, à plus de soixante-dix kilomètres, pour terminer sa maîtrise. Aussi, par beau temps – c'est-à-dire quand la température dépassait 32 degrés et que le ciel n'était pas zébré par des éclairs –, nous allions tous les trois à la piscine.

Cet été fut une réédition du précédent; Megan nageait sans peur dans le grand bain, Sean descendait sous l'eau, le long des murs de la piscine, puis émergeait comme un boulet en annonçant la profondeur. Je commençais à me rendre compte qu'on nous tenait à l'écart. Quand une petite fille venait jouer avec Meg, ses parents trouvaient toujours une bonne raison pour la rappeler, au bout d'un petit moment. Sean et Meg étaient constamment ensemble; on voyait bien que Sean était « bizarre », qu'il avait quelque chose d'anormal. Les membres du club étaient tous des Blancs, appartenant pour la plupart à des professions libérales, et leurs épouses auraient cru déchoir en travaillant. Tout le monde se comportait à peu près de la même façon, s'habillait avec discrétion et adhérait aux bonnes vieilles valeurs protestantes. Par conséquent, les membres du club adoptaient à notre égard la seule attitude qui leur semblait possible face à une personne au comportement étrange, c'est-à-dire qu'ils ignoraient Sean et toute sa famille avec.

Bien qu'elle n'eût que quatre ans, Megan devait entrer en maternelle à l'automne. Elle avait passé un test qui avait montré qu'elle était en effet en avance sur son groupe d'âge.

– Étant donné qu'elle a un QI élevé, m'avait dit le psychologue qui s'était occupé d'elle, je vais

recommander qu'elle entre à l'école cette année, car je crains que l'an prochain, elle ne s'y ennue. Malgré tout, elle est socialement immature pour son âge, et vous devrez la surveiller de près.

C'était ce que je faisais.

L'idée d'envoyer ma petite fille à l'école m'avait plongée dans une tristesse si profonde que je n'arrivais même pas à pleurer. Je ne pouvais pas la laisser partir; c'était trop tôt! J'avais l'impression de ne pas lui avoir consacré assez de temps. Ce temps précieux, je l'avais gaspillé en accordant à Sean toute mon attention, aussi négative qu'elle fût. Megan était une enfant facile, drôle, raisonnable, sensible et intéressée par tout. Quant à Sean, sa compagnie n'était guère amusante et, pour lui, rien n'était facile. Il se conduisait presque toujours « mal » et, la plupart du temps, je n'arrivais pas à le supporter.

J'avais envie de tout recommencer. Cette fois, je ne passerais pas mon temps à tenter de dresser un enfant, de changer ce qui ne pouvait l'être, mais je me rendais compte que je pensais à moi et non à elle. Le psychologue avait raison; l'an prochain, les activités de la maternelle lui sembleraient trop faciles et elle avait horreur de la facilité. Je ne pouvais pas lui faire ça.

C'était une enfant qui réussissait en tout. Le matin, elle se réveillait débordante d'énergie. Elle s'inventait des jeux, peignait, regardait ses livres. Elle aimait toutes les créatures vivantes. Elle avait deux perroquets, deux grenouilles, un chien, et Chip, une mante religieuse. Comme elle ne pouvait se résoudre à lui donner des mouches à manger, elle avait imaginé de lui présenter un peu d'aliment pour chien, sur un fil de fer. Je lui avais expliqué que ça ne marcherait jamais, qu'il fallait que Chip attrape elle-

même sa nourriture, quand elle passait à sa portée, mais elle ne voulait rien entendre. Eh bien, Chip s'était appuyée sur le fil que tenait Megan et avait mâchonné avec satisfaction un peu de la pâtée pour chien. Elle était folle de joie. La mante était une femelle et, un jour, on découvrit des œufs, puis au printemps suivant, alors que Chip était morte et enterrée depuis longtemps, les coquilles se brisèrent et une nuée de petits Chip s'égaillèrent dans les airs.

Sa chambre était envahie de pots où elle plantait des bulbes, et elle avait son petit jardin personnel derrière la maison. Elle pouvait jouer dehors pendant dix heures de suite sans avoir envie de rentrer. Elle était insensible à la fascination de la télévision qu'elle ne regardait jamais. L'année précédente, elle avait perdu tout intérêt pour la seule émission qu'elle appréciait, le programme Disney du dimanche soir. A la fin d'une de ces histoires d'animaux qui lui plaisaient tant, elle avait déclaré :

– L'ennui, avec ces trucs, c'est que c'est toujours la même chose : une famille adopte un petit animal sauvage, puis il grandit et s'attire des ennuis, alors il faut le donner à un zoo. C'est toujours pareil, avec des animaux différents.

Jamais plus, depuis, elle n'avait regardé cette émission.

A la fin de l'été, j'étais très angoissée. Comment Meg allait-elle s'adapter aux enfants « normaux ». M'habituerai-je à être seule ? Et pour Sean, que se passerait-il, maintenant qu'il allait devoir travailler sérieusement, avoir de vraies notes, apprendre à lire, à compter et, surtout, rester dans une salle de classe toute la journée ? C'était inimaginable.

En septembre, quand je les conduisis tous les deux à l'école pour la première fois, j'étais morte d'inquié-

tude. En chemin, Meg me dit qu'elle avait une envie folle d'apprendre à lire, mais qu'à son avis, une journée suffirait et qu'ensuite elle resterait toute sa vie à la maison, avec ses livres.

Sean se désintéressait complètement de la situation. Il était replié sur lui-même, indifférent, incapable (ou non désireux) d'essayer de s'habiller tout seul, de suivre les instructions les plus simples.

Il n'y arrivera jamais, pensai-je. Il est seul dans un monde à lui; il est complètement différent des autres enfants. C'est cruel d'espérer qu'il pourra s'adapter à un système auquel il ne comprend rien. Je faillis faire demi-tour pour le ramener à la maison, mais au dernier moment, je le laissai partir. Il entra dans sa nouvelle classe sans hésiter, et j'emmenai Meg à la maternelle.

De retour chez moi, j'errai dans la maison, prenant et reposant des objets sans les regarder. Je commençais une chose, puis j'oubliais ce que je faisais. J'étais sûre que le téléphone allait sonner et qu'une voix irritée me dirait : « Venez immédiatement reprendre votre fils. Comment avez-vous pu nous l'amener et vous imaginer que nous pourrions faire quelque chose de lui ? »

Mais personne ne téléphona. A midi, j'allai chercher Meg. Elle se précipita vers moi, toute joyeuse, essayant de tout me raconter à la fois. Je la ramenai à la maison et on passa l'après-midi ensemble. A un moment donné, elle me demanda :

— Dis, maman, comment crois-tu qu'il s'en sort ?

A 14 h 15, on alla le chercher toutes les deux. Il ne disait pas un mot, ne répondait pas à nos questions. Mais dès l'arrivée à la maison, ce fut un déchaînement; il commença à courir à travers les pièces et à tout renverser, en poussant des hurlements.

J'aimais beaucoup l'école. C'était, bien entendu, avant tout, parce que l'emploi du temps était exactement le même tous les jours. Essayer les crayons de couleur me plaisait tout particulièrement; me rendre compte sur le papier si le vert pin était plus sombre par rapport aux autres teintes foncées, ou plus clair à côté du vert printemps. Je pouvais passer des heures à comparer les nuances et je ne trouvais pas le temps long. J'aimais aussi la peinture; les couleurs sombres se rapprochaient du noir, par conséquent, les peintures foncées et les crayons foncés me paraissaient également mystérieux. Le bleu nuit avait l'air d'être noir, pourtant je me demandais s'il le serait vraiment si je l'essayais sur le papier. Je trouvais fascinant d'étudier des couleurs différentes qui paraissaient être noires mais qui, en réalité, ne l'étaient pas. Souvent, je dessinais des arcs-en-ciel uniquement composés de couleurs foncées. J'adorais comparer ce qu'elles donnaient sur le papier par rapport au crayon lui-même. Les teintes claires ne m'intéressaient pas, parce que je savais d'avance ce qu'elles allaient rendre. Mais avec le noir, c'était différent. C'était une couleur que je ne pouvais pas « voir ». Je voyais le crayon lui-même, bien entendu, mais pas la couleur. Qu'est-ce qui produisait le noir ? Existait-il un crayon encore plus foncé que le noir ? Je m'interrogeais ainsi pendant des heures et cette passion se communiquait à toutes les couleurs sombres.

Aujourd'hui encore, nous ne comprenons toujours pas comment Sean a pu continuer à aller à l'école.

Certes, nous avions un avantage indéniable, puisque Ron enseignait dans le même ensemble scolaire. Nous connaissions la plupart des enseignants, ainsi que le directeur. Il était évident que tout le monde faisait le maximum. Bien des années après, une de ses institutrices m'avait raconté que lorsqu'elle donnait des directives à l'ensemble de la classe, Sean se tapait la tête sur son pupitre tant qu'elle ne venait pas lui expliquer en particulier, lentement et patiemment, ce qu'il fallait faire.

Malgré tout, s'il s'était comporté à l'école de la même façon qu'à la maison, on ne l'aurait pas gardé. Sans doute, la présence de vingt-cinq autres enfants, l'autorité du maître, la réglementation et la régularité de l'emploi du temps parvenaient-elles à le discipliner.

Toutefois Sean n'était pas un élève facile. A la fin de la première année d'école primaire, il fut admis dans la classe supérieure et nous reçûmes un mot de sa maîtresse. Dans ce mot, élégamment calligraphié au début, elle nous expliquait tout d'abord que Sean lui avait donné beaucoup de mal, puis l'écriture se détériorait, à mesure qu'elle décrivait son comportement bizarre et souvent perturbateur, pour se terminer par des gribouillis que nous avons eu une peine énorme à déchiffrer. D'après ce que nous avons cru comprendre, elle nous annonçait qu'elle quittait l'enseignement pour prendre une retraite anticipée.

Le langage de Sean ne ressemblait pas à celui des enfants de six et sept ans. Il utilisait les prépositions sans discrimination et continuait à parler de lui-même à la troisième personne. Si je lui demandais : « Pourquoi as-tu fait ça ? » il me répondait : « Sean sait pas. » Il ne se servait jamais du langage pour exprimer des sentiments, des pensées ou des ques-

tions. Ce qu'il disait semblait avoir été appris par cœur. Il ne nous parlait de rien. Il répondait aux questions, mais le plus brièvement possible, souvent de manière inexacte et, généralement, par oui ou par non. Mais la plupart du temps, c'était lui qui en posait, et de quelle façon ! Ses questions portaient sur son idée fixe du moment : « Quelle heure est-il ? » (alors qu'il savait très bien lire l'heure). « Quelle est la profondeur de l'eau ? » « Jusqu'où va ce trou ? » « Quelle est la grosseur de ça ? » Mais nos réponses le satisfaisaient rarement, sinon jamais. Quand c'était possible, on essayait de lui faire une démonstration concrète, mais ça ne marchait pas non plus. On aurait dit qu'il attendait quelque chose d'autre, quelque chose de plus, mais nous ne savions pas quoi.

Mille fois, il reposait les mêmes questions. Peu lui importait où nous nous trouvions ni ce que nous faisions. Parfois, quand on lui disait : « Tu connais très bien la réponse », il partait d'un petit rire, et d'autres fois il explosait de fureur. Nous savions que ses questions provenaient d'une angoisse, d'une peur quelconque. Mais une peur de quoi ? Nous avions beau faire, il n'était jamais satisfait. Nous étions impuissants à le reconforter.

Quand il était en maternelle, nous lui avions acheté un puzzle en bois représentant les États-Unis, avec une pièce par État, sauf pour la Nouvelle-Angleterre qui était constituée de plusieurs morceaux. Il était arrivé à le recomposer en quelques secondes, à l'envers et à l'endroit. Il connaissait par cœur les noms de tous les États, avec leur capitale. Pendant plus de trois ans, il nous bombardait de questions telles que : « A quelle distance est le Vermont ? » « A quelle distance se trouve l'Iowa ? »

« Quelle est la capitale du Maine ? » Il fallait lui répondre et, si on refusait, il se mettait en rage. Au début, nous lui répondions généralement, mais c'était encore pire, car ses questions se multipliaient et il s'énervait encore davantage. Nous avions l'impression d'être sur un manège tournant de plus en plus vite jusqu'à en devenir un supplice. Il connaissait les réponses à toutes les questions qu'il posait, alors où diable voulait-il en venir ? L'idée me vint que c'était simplement le son, le fait d'échanger des mots déterminés, qui lui plaisait. J'essayai donc de lui apprendre des comptines, des poésies faciles et répétitives, mais il ne s'y intéressait pas du tout.

Quand quelqu'un venait nous voir, toute la litanie des questions défilait.

– Tu connais combien d'États ? commençait-il.

– Oh, une vingtaine, je crois.

– Tu connais le Wyoming ?

– Non, pas celui-là, répondait naïvement le visiteur.

– Et l'Arizona ? Et l'Oregon ? Et l'Utah ?

A mesure que le rythme des questions s'accélérait, les gens commençaient à se sentir mal à l'aise. Je tentais de le faire dévier sur un autre sujet, mais en vain. Finalement, il fallait l'emmener de force et il se mettait alors à hurler de rage.

Quand il était là, aucune conversation n'était possible. Un jour, un ami très patient le laissa passer en revue les cinquante États, avec ses questions commençant par : « Tu connais... », en pensant qu'une fois qu'il les aurait tous cités, il serait content. Mais quand il eut terminé, il recommença depuis le début. C'était sans fin.

Il était clair qu'il éprouvait le besoin de diriger la conversation. Ne comprenant apparemment pas ce

que disaient les gens, il tentait de les obliger à prendre part à son rituel personnel. On y retrouvait invariablement les listes, l'ordre, la répétition.

De façon imprévisible, certains mots, certains comportements, le mettaient en fureur. « *Non!* hurlait-il. C'est défendu de s'asseoir *ici!* » Ou encore : « *Non!* Elle a dit le mot *froid!* » Et il se jetait par terre en sanglotant. J'étais extrêmement gênée, car il se conduisait ainsi n'importe où, avec n'importe qui et je ne parvenais pas à fournir une explication raisonnable à ceux qui avaient assisté à la scène. En général, je faisais comme si c'était normal... « Il est un peu bête, mais vous connaissez les enfants. »

Parfois, c'était ce que les gens disaient qui déclenchait sa fureur, d'autres fois c'était leur façon de s'habiller, de marcher ou de se tenir. Souvent, il décrétait que personne ne devait sourire ou porter du bleu. Je ne savais ni quelle conclusion tirer de ces lubies ni quoi faire pour y remédier.

D'aussi loin que je me souviens, j'ai éprouvé le besoin de compartimenter les choses importantes. C'est pourquoi je ne pouvais m'empêcher de demander aux gens quels États ils connaissaient et ceux où ils n'étaient jamais allés. Je prenais du plaisir à regarder la forme des USA et à étudier les contours de tous les États. J'aimais aussi savoir où chacun d'eux était situé par rapport aux autres. Mes préférés étaient ceux de l'extrême Sud, parce que je pensais qu'il n'y neigeait jamais et qu'il y faisait plus beau que dans l'Ohio. C'étaient les États que je dessinais.

Si j'avais cette manie de poser des questions sur les États, c'était parce que j'avais conscience de mon inca-

pacité à parler comme les gens « normaux » et à les comprendre. Ils s'exprimaient tous sans effort, leurs paroles coulaient facilement, comme d'une source, aussi je me sentais inférieur, exclu, moins important qu'eux. Il fallait que je compense mon infériorité, et quel meilleur moyen que de montrer que je connaissais le nom des cinquante États, leur position sur la carte et la configuration de chacun d'entre eux ? J'avais besoin de prouver à tout le monde que j'étais intelligent, et c'était ce que je pensais faire en leur posant des questions. Jamais je ne demandais : « Dans quels États es-tu allé ? » mais « Es-tu allé dans le Montana ? » afin de montrer que je connaissais tous les États.

Ces questions me permettaient aussi de m'évader. Par exemple, si je parlais du Montana, je m'imaginai que j'y étais. Je n'en avais peut-être pas une idée très exacte, mais je savais que c'était loin de l'Ohio, et par conséquent, loin de moi. Ainsi, j'échappais, provisoirement du moins, à la souffrance de ma situation présente.

Je haïssais l'Ohio. Je n'aimais ni ses dimensions ni sa position sur la carte. Voyant que je me passionnais pour les États, mes parents m'avaient acheté un globe terrestre, mais j'avais aussitôt gratté l'Ohio avec mes ongles, et les États voisins s'étaient écaillés, par la même occasion. Je ne m'intéressais pas aux pays étrangers. Ma mère s'était fâchée parce que j'avais abîmé mon globe et j'étais incapable de lui dire pourquoi.

Je ne demandais jamais aux gens s'ils étaient allés en Pennsylvanie. Tout simplement parce que c'est un État limitrophe de l'Ohio et qu'il était donc tout proche. Pourtant, il m'arrivait de demander à quelqu'un s'il connaissait le Michigan, l'Indiana, la Virginie de l'ouest ou le Kentucky, qui touchent également l'Ohio, mais qui sont plus éloignés de Youngstown, où j'habitais.

Ce qui me plaisait aussi quand on parlait des États, c'était la façon dont se déroulait la conversation. Je m'efforçais de la faire durer le plus longtemps possible et je ne m'en lassais jamais. Si on ne m'arrêtait pas, je passais en revue les cinquante États. J'avais ainsi la certitude de diriger la discussion. Si je n'étais pas capable de parler comme tout le monde, j'avais du moins le pouvoir de régler ce qui se disait et j'avais le choix entre cinquante États. Je désirais qu'on s'intéresse à moi pour autre chose que mes bêtises!

En y repensant, je me rends compte que les conversations que j'imposais aux autres étaient hâchées, désarticulées et qu'elles ne débouchaient sur rien. Mais à l'époque, elles me donnaient l'impression de me rapprocher un peu des êtres humains normaux, et c'est ce qui comptait pour moi. On me prenait en considération et quand j'arrivais à conduire le dialogue là où je le voulais, je me sentais tout-puissant, momentanément du moins.

Sa liste de règles s'allongeait. Nous devions nous asseoir sur des chaises déterminées. Il exigeait une réponse quand il déclarait que des événements invérifiables s'étaient produits à un moment précis. En rentrant de l'école, il fallait absolument qu'il arrive devant la porte de la maison à 14 h 20 précises. Bien entendu, nous ne cédions pas à ses exigences, mais nos refus le mettaient en fureur.

Il était obsédé par les cars scolaires. Il connaissait les numéros de tous ceux qui passaient devant chez nous. Ils devaient impérativement arriver dans l'ordre. Dès qu'il rentrait de l'école, il se précipitait à la fenêtre pour les voir défiler, en annonçant chaque

fois leur numéro. Il était surexcité et gloussait tout seul. Mais si les bus ne se présentaient pas dans l'ordre prévu, c'était le drame; il pleurait, criait, hurlait : « Mais si, c'était le 3, pas le 14! » De toute évidence, il avait besoin d'exercer un contrôle sur son environnement et il était torturé de ne pas y parvenir. Comment un petit garçon pouvait-il souffrir autant ? En voyant son visage décomposé par la douleur, j'avais envie de le prendre dans mes bras pour le consoler, mais il se dégageait avec rage.

Il avait inventé un jeu dans lequel les cartes étaient les cars scolaires. Il leur donnait un numéro, les déplaçait dans un ordre strict et les déchirait en mille morceaux si elles n' « avançaient pas correctement ». Cette obsession des numéros de bus dura des années, de l'école primaire jusqu'au collège.

La similitude de tous ces cars m'enchantait; ils étaient tous de la même couleur et portaient les mêmes inscriptions, mais ils présentaient cependant de légères différences. Par exemple, le numéro ou la forme du « nez » (certains l'avaient pointu et d'autres aplati). Je guettais le passage de tous les cars appartenant à l'école, afin de pouvoir les comparer. J'aimais les voir tous alignés, quand ils étaient en stationnement, et j'étais extrêmement contrarié quand le 24 était en retard et que je devais rentrer chez moi avant son arrivée. Il n'était pas censé faire ça! Il était censé être dans la file, avec les autres bus.

Un jour, à la maison, j'avais aligné mes billes, exactement comme les cars. J'avais choisi quatre couleurs pour représenter les quatre bus qui desservaient mon école. Les bleues étaient le 24. J'avais alors avancé mes

billes de la même façon que les bus étaient censés avancer, en laissant les bleues de côté. Ensuite, j'avais placé les bleues là où se trouvait le 24, toujours en retard, et je les avais regardées fixement. J'étais tellement en colère de voir ces billes seules dans leur coin, pareillement au 24, que je les avais jetées dans le convecteur.

J'avais inventé une variante à ce jeu, en employant des cartes à la place des billes. Si la carte représentant le 24 était « en retard », je la déchirais en mille morceaux.

Les jours de classe, il lui arrivait souvent de ne pas vouloir entrer dans la cuisine pour prendre le petit déjeuner. Il courait dans toute la maison, renversant des objets, hurlant, actionnant les interrupteurs. Puis il remontait dans sa chambre et en ressortait au bout de quelques minutes, avec un grand sourire affecté.

– Bonjour. Je viens juste de me lever.

Je le regardais avec un sourire hésitant. Qu'est-ce que voulait dire cette comédie ?

Ce fut Megan qui trouva l'explication. Sean *devait* être le premier à pénétrer dans la cuisine, tous les matins, sinon, sa journée était ratée. Si l'un d'entre nous y arrivait avant lui, son sens de l'ordre en était bafoué et, comme il le disait lui-même, « ça allait mal », pendant toute la journée. On tenta de lui expliquer qu'il n'y avait pas un ordre fixe pour le lever de chacun d'entre nous et que, certains jours, l'un de nous pouvait avoir besoin de partir plus tôt, qu'il n'était pas question qu'il nous impose ce genre de règle. Peu lui importait. Si Megan entraînait la première dans la cuisine, il se roulait par terre en hurlant : « *Non! Non! Nooon!* »

Il refusait alors de nous parler ou faisait comme si nous n'existions pas. Il n'y avait pas moyen de le raisonner ni de chasser sa mauvaise humeur, qui persistait souvent jusqu'au soir.

Dix minutes à peine après que je m'étais levé, la bagarre avec ma mère commençait; c'était la Troisième Guerre mondiale! J'avais pour règle que c'était moi qui devais descendre le premier tous les matins. De la sorte, je voyais où ils étaient assis, de la même façon que je surveillais les cars quand ils se garaient devant l'école. Si ma règle n'était pas respectée, j'étais d'une humeur massacrant. Je restais muet, je ne parlais à personne. Quand j'étais contrarié, j'avais envie de me refermer sur moi-même.

Alors, maman se fâchait contre moi et c'était cent fois pire. Comment aurais-je pu être aimable avec elle ou n'importe qui d'autre, alors qu'on venait d'enfreindre une de mes règles? Elle criait, m'accusait de n'être pas gentil, et moi je hurlais parce que j'étais vraiment très en colère, et c'était parti. Ce n'était pas à cause d'elle que je refusais de sourire ou de parler, alors de quel droit s'emportait-elle contre moi?

Ma colère grandissait; parfois, pour ne pas exploser totalement, je m'en allais carrément, montais dans ma chambre et revenais en faisant comme si je la voyais pour la première fois de la journée. Mais ça ne marchait pas très bien; j'étais ulcéré car maman gâchait tous mes efforts pour repartir du bon pied.

Chaque fois que nous nous querellions ainsi, je parlais à l'école très contrarié, à tel point que je n'arrivais à regarder personne en face. J'étais persuadé qu'aucun de mes camarades n'avait de problème avec sa famille.

Que penseraient-ils de moi s'ils savaient que je me disputais avec ma mère. Rien ne m'était plus pénible que de monter dans le car, le matin, et de me trouver en présence de trente autres enfants, alors que quelques instants plus tôt, maman et moi nous faisions la guerre.

Pour la punir, je la tourmentais sans cesse, mais nos mauvais rapports finissaient par me miner moi aussi. Chaque fois que j'étais désagréable avec elle, je prenais douloureusement conscience que je n'avais pas de contrôle sur ce que je faisais.

Nous n'avions pas renoncé à chercher quelqu'un qui fût susceptible de nous aider, un psychologue chez qui emmener Sean.

– Sur place, il n'y a personne, nous avait dit notre ami conseiller d'orientation. Je n'ai rien trouvé, même pour mon enfant.

– Tu sais bien ce qui va se passer, m'avait prévenue une autre personne. Ils sont freudiens; ils vont te dire que c'est de ta faute, tu souffriras encore plus et ils ne feront rien pour Sean. Crois-moi, nous sommes passés par là avec notre fils! Tu as lu Bettelheim; tu connais la théorie actuelle : *C'est la faute de la mère!*

Un mois plus tôt, en effet, j'avais lu le livre de Bruno Bettelheim sur l'autisme infantile, *la Forteresse vide*. Je l'avais terminé dans la journée. L'auteur insistait sur l'importance de l'allaitement et signalait qu'il y avait des cas où le nourrisson était étouffé par le sein de sa mère. Le soir, quand Ron était rentré à la maison, je lui en avais parlé et lu des passages que j'avais cochés. « Si les choses tournent mal du fait que ce comportement anticipé [du bébé] ne rencontre pas de réaction appropriée de la mère, la rela-

tion du nourrisson avec son environnement peut devenir anormale dès le tout début de sa vie ¹ », écrivait entre autre Bettelheim. Mais, même si la mère nourrit « correctement » son enfant, elle ne s'en tirera pas si facilement, car « les motifs inconscients de la mère [sont] vécus par l'enfant comme une menace contre son existence ² ». Et enfin, mon passage favori : « Tout au long de ce livre, je dis ma conviction que le facteur précipitant de l'autisme infantile est le souhait des parents que leur enfant n'ait jamais existé ³. »

– Comment ose-t-il dire une chose pareille, s'indigna Ron. Il a décrété que c'était la faute de la mère et pourtant, il parle de l'enfant au masculin, en disant « il » ou « lui », ces pronoms qui désignent l'ensemble du genre humain. Je trouve admirable cette façon de supposer que le subconscient de la femme est le véritable coupable, alors que, bien entendu, aucune femme ne peut se défendre contre une telle accusation ! Formidable... Ça va beaucoup nous aider ! Et ensuite, que conseille-t-il de faire concernant ces « mauvaises » mères ?

– Leur retirer leur enfant, tout simplement. Il dit qu'il faut enlever l'enfant à son foyer pour le soumettre à une psychothérapie intensive.

– Qui peut croire à une chose pareille ?

Presque tout le monde, ainsi que nous n'allions pas tarder à le constater.

1. Bruno Bettelheim, *la Forteresse vide – l'autisme infantile et la naissance du Soi*, trad. Roland Humery, Gallimard.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

En classe, Sean manifestait des dispositions notables dans certaines matières. Il était très bon en maths, tant que ça restait concret. Il avait de la mémoire, une bonne orthographe et un vocabulaire étendu. Quand il rencontrait un mot qu'il ne connaissait pas, il se fâchait. Il était difficile d'évaluer ses connaissances avec précision, mais il avait toujours la moyenne et parfois plus, sauf dans les exercices exigeant un raisonnement abstrait. Dans ce cas, il était complètement perdu.

De temps en temps, je regardais la télévision avec lui. Quand le film était fini, je lui posais quelques questions sur ce que nous venions de voir : « Pourquoi ont-ils donné le singe au zoo ? » « Pourquoi le petit garçon pleurait-il ? » Il ne savait pas. Je lui lisais des histoires et l'interrogeais au fur et à mesure de leur déroulement. Rien. Il était trop remuant pour s'intéresser longtemps à quelque chose, et quand il était devant la télévision, il n'avait pas l'air de vraiment regarder l'écran. Nous n'avions aucune idée de ce qu'il pouvait comprendre ni de la façon dont il interprétait les histoires.

C'étaient toujours des détails qui captaient son attention : un fil sur une veste, une page de livre cornée. Voilà ce qu'il remarquait, mais pourquoi ?

Les deux premières années d'école primaire, j'avais peur de la maîtresse; par conséquent, je m'affolais quand elle me donnait une tâche à exécuter. J'avais la terreur qu'elle me frappe, ce qui pourtant ne se produisait jamais. Je n'aurais plus su où me mettre.

J'aimais beaucoup les leçons de lecture parce qu'elles étaient méthodiques et structurées, mais dès que je ne savais pas quelque chose, je me mettais en colère. Je ne comprenais presque jamais rien aux histoires, je ne saisisais pas l'enchaînement des événements et j'en éprouvais une grande frustration. Il me semblait que tout le monde avait compris, sauf moi.

Dans l'ensemble, je me sentais très bien à l'école, en tout cas en classe. D'une part, le travail qu'on nous donnait assurait ma tranquillité et, de l'autre, je n'étais presque jamais en situation de rencontrer le regard de mes camarades – si j'étais assis au fond, je ne voyais que leurs dos et leurs têtes, et si j'étais devant, je les avais derrière moi.

Dans la cour, c'était différent. Je restais dans ma coquille, sauf si j'avais l'occasion d'embêter quelqu'un. La cour était un endroit dangereux parce qu'il y avait des enfants partout et rien ne les empêchait de me maltraiter. Je me rends compte aujourd'hui qu'ayant de moi-même une idée si négative j'étais persuadé que tout le monde me méprisait et cherchait à me faire du mal. Bien que personne, pendant toutes mes études primaires, ne m'ait jamais agressé, j'étais toujours terrorisé de me retrouver dans la cour de récréation, avec les autres, aussi je m'efforçais de ne pas croiser leur regard.

C'était l'état de guerre permanent. Quand je ne hurlais pas après lui, je lui parlais en serrant les dents ou l'envoyais dans sa chambre, pièce qui, par son état même, témoignait du climat belliqueux dans lequel nous vivions : murs balafrés, boiserie entaillées, mobilier égratigné et écaillé, jouets cassés.

Ron et moi avions, nous aussi, établi un rituel. Tous les soirs, quand Sean était enfin couché, je me sentais prise de remords et j'allais le regarder dormir ; il était paisible et beau. Pourquoi continuais-je à le battre, puisque je savais que cela ne servait à rien ? Pourquoi avais-je encore passé ma journée à tempêter contre lui ? Ne pouvais-je donc ignorer ses bêtises, tout simplement ? Qu'y avait-il en moi qui me poussait à refaire sans cesse les mêmes choses inutiles ? Mes vociférations ne le touchaient pas, par contre, en voyant la bataille se déchaîner autour d'elle, Megan était triste et épouvantée. Sean n'entendait sortir de ma bouche que des paroles négatives ou critiques. Comment avais-je pu me laisser enfermer dans ce processus destructeur ? J'étais raisonnable ; pas lui. *Moi*, je pouvais m'arrêter ; il en était incapable.

– Voilà, disais-je à Ron. A partir d'aujourd'hui, je ne m'énerverai plus. Je vais m'efforcer de trouver de quoi le complimenter.

Nous savions que Sean se tenait le raisonnement suivant : Je suis méchant et tout ce que je fais est mal. Megan est gentille. C'est à elle qu'on parle. Avec moi, on crie et on cogne.

Ron me prenait dans ses bras. Nous nous racontions notre journée, nous consolant mutuellement de nos échecs, de nos contrariétés. Je m'en voulais des méchancetés que j'avais dites à mon fils, des sentiments que j'éprouvais la plupart du temps à son égard. Je l'aimais, pourtant, je savais qu'il était la vic-

time d'effroyables pulsions, qu'il était désarmé face à des angoisses que j'imaginai à peine. Je n'avais pas le droit de continuer à le punir à cause de ça, à cause de quelque chose contre quoi il ne pouvait rien.

Cette fois, j'étais bien décidée. J'allais changer et tout serait différent. Cette personne méchante et violente, ce n'était pas moi; me conduire comme je le faisais était totalement contraire à ma nature.

Le matin, je me réveillais remplie de bonnes résolutions. Sean se levait. Il lançait une chaussure dans l'escalier; je n'y prenais pas garde. Il voyait Megan sortir de sa chambre, toute souriante, bien qu'encore ensommeillée.

– *Non!* s'écriait-il. Elle n'a pas le droit de sourire comme ça! Empêche-la!

Le sourire de Meg s'évanouissait.

– Laisse-la tranquille! hurlais-je à mon tour.

Au son de ma voix, Megan se sauvait et son regard s'assombrissait. Quelques minutes avaient suffi pour que toute mes bonnes résolutions se dissipent en fumée.

Quand Megan entra à l'école primaire, je repris mes études. Je voulais commencer à enseigner le plus vite possible et j'étais décidée à obtenir mon diplôme en moins de deux ans. Il fallait pour cela que je suive un cursus supplémentaire, représentant de vingt-deux à vingt-quatre heures de cours tous les quatre mois. Le maximum autorisé par l'Université était de dix-huit heures, j'étais obligée de tricher un peu et, grâce à un brin de persuasion et quelques fausses signatures, j'obtins le nombre d'heures nécessaire.

J'allais au cours tous les jours, de 9 heures à 14 heures, de façon à quitter la maison après le départ des enfants pour l'école et à rentrer avant leur retour. Le soir, entre les exercices stupides inhérents aux leçons de pédagogie et les ouvrages que je devais lire pour mon programme de sciences et de littérature, j'avais énormément de travail.

Ron obtint sa maîtrise dans le courant de l'année, après des années de cours du soir, et c'était lui qui s'occupait désormais des enfants. Souvent, quand ils étaient couchés, il me préparait le plan de mes cours et venait à mon secours quand il me trouvait en larmes, assise par terre, la tête vide, alors que j'avais à composer un résumé devant servir de base à une simulation de cours sur, par exemple, « Nos voisins du Canada », que je devais faire à mes camarades qui,

eux, jouaient le rôle d'étudiants de troisième année en sciences sociales.

Avec la géologie, Shakespeare, les mathématiques modernes et le roman anglais, je m'en sortais, mais j'étais désarmée face à l'absurdité des leçons de pédagogie.

Quand Sean eut neuf ans et Megan sept, je commençai à travailler. J'enseignais la lecture dans une école où les cours duraient quarante-cinq minutes, si bien que chaque maître voyait défiler environ cent quarante enfants par jour. Je m'efforçais de personnaliser mes leçons le plus possible, en utilisant des livres et des revues à la place des manuels; j'écrivais aussi des pièces que les enfants pouvaient jouer et enregistrer, et je leur lisais mes contes préférés. Ce travail extrêmement dur et accaparant m'épuisait, mais il était en même temps stimulant et gratifiant. Collectivement, jamais ces enfants ne me donnaient autant de mal que mon fils. Je n'étais pas en butte à des problèmes de comportement comparables aux siens, ni à un sentiment d'échec semblable à celui que j'éprouvais avec lui. J'avais quelques élèves lents, stupides, mous, agités ou retardés, un ou deux psychotiques, mais avec de la persévérance, je parvenais généralement à en tirer quelque chose. J'obtenais des réactions et constatais des changements, des progrès. A la maison, avec Sean, je ne voyais aucune amélioration. Certes, son comportement s'était un peu modifié, mais simplement pour prendre un autre aspect et, souvent, empirer.

Sean ne nous « parlait » toujours pas. Il employait un langage « mémorisé », répétitif, qui n'avait pas de sens pour nous et qui, en outre, nous irritait, car lorsque je croyais qu'il avait posé une vraie question,

je m'apercevais très vite qu'il m'avait « eue » et que sa question était liée à une suite de mots qu'il avait envie d'entendre.

– Que veut dire S 128 X?

– Je ne sais pas... Où as-tu vu ça?

– *Nooon!* Dis: « Plaque d'immatriculation du New Jersey! » hurlait-il.

A un moment donné, il se passionna pour les meurtres et les assassins, ce qui donnait lieu à ce genre de conversation :

– Où se trouve Ligonier?

– C'est une ville de Pennsylvanie, pas très loin d'ici.

– Où se trouve Harris Avenue à Ligonier?

– Je n'en ai aucune idée... Pourquoi?

Il se contentait de glousser sans répondre. Soudain, nous nous rappelions qu'un crime sensationnel avait été commis à cet endroit et, naturellement, Sean était au courant de tous les détails; il connaissait parfaitement les réponses à ses questions. On tentait alors de parler de l'affaire avec lui, dans l'espoir de comprendre ce qu'il ressentait, ce qui l'angoissait.

– Cet homme est en prison, maintenant, Sean... Est-ce que tu as peur de lui?

Mais il ne comprenait pas, ou alors il ne faisait pas la relation, à moins que... comment savoir? Avait-il peur d'être assassiné, de nous assassiner, ou des deux à la fois? Mystère.

J'étais fasciné par certaines affaires criminelles, par des assassins comme Lee Harvey Oswald ou Charles Manson, par exemple. Étant donné qu'on me grondait

tout le temps, je croyais être un horrible individu; j'en étais tellement convaincu que je pensais être aussi mauvais qu'eux. Je n'avais tué personne, mais j'avais l'impression de me conduire aussi mal; en un sens, c'était comme si j'avais pu voir avec leurs yeux. J'étais dans la même situation, puisqu'ils n'avaient pas été capables, eux non plus, de se contrôler. J'avais peur que mes actions m'échappent un jour complètement et de devenir moi aussi un assassin. Qu'est-ce qui me garantissait que cela ne m'arriverait pas? Je m'imaginais que je finirais en prison. J'étais épouvanté par ce que je ressentais. Malgré tout, j'éprouvais une jouissance à penser à des assassins, car je me disais qu'ils étaient encore plus mal lotis que moi; moi, au moins, je n'étais pas enfermé dans une cellule.

Il s'était mis à poser des questions commençant par « Et si... » « Et si je jetais ce crayon dans le sèche-linge? » « Et si je versais de l'eau sur la cuisinière? » « Et si je lançais le livre de Meg par la fenêtre? »

Bien que ni Ron ni moi ne fussions croyants, nous voulions donner à nos enfants la possibilité de faire leur choix eux-mêmes, le moment venu, et nous étions allés dans un certain nombre d'églises du quartier pour tenter d'en trouver une où on ne pratiquait pas la discrimination raciale et dont le pasteur aurait des idées comparables aux nôtres. Un dimanche, nous nous trouvions donc dans une vaste église presbytérienne. Le prêche s'éternisait; le pasteur racontait qu'il avait rencontré le véritable esprit chrétien à bord d'un porte-avion, en précisant que Dieu était du côté de « nos petits gars ». Nous étions assis au premier rang des tribunes. Soudain, Sean

s'était levé, s'était penché sur la balustrade et avait lancé à haute voix :

– Et si je sautais ?

– Tu te tuerais, avait chuchoté Ron en l'obligeant à se rasseoir.

– Alors, je saute !

Un matin, quelques semaines plus tard, alors que nous venions de nous réveiller, nous vîmes Sean debout au pied de notre lit, qui nous regardait. Il avait une expression étrange. Était-il malade ? (Il était presque impossible de le savoir tant qu'il n'avait pas de véritables symptômes.) Soudain, il demanda :

– Et si je versais de l'essence sur votre lit et que j'allume une allumette ?

Ses principaux centres d'intérêt étaient maintenant les plaques d'immatriculation, les antennes de télévision et leur orientation (chez mon père, il modifiait ce qui était inscrit sur le cadran, puis courait dehors pour voir l'antenne tourner), ainsi que les indicatifs des stations de radio et de TV. A la litanie des questions sur les États, avait succédé la rengaine des « Est-ce que tu peux capter WOL ? Et KDKA ? Et KQN ? » Il en connaissait des milliers et mémorisait les caractéristiques de leur localisation, qu'il notait d'une écriture nette sur des fiches qu'il conservait précieusement dans une boîte, sous son lit.

J'aimais beaucoup réunir des informations sur les indicatifs des stations de radio et de télévision – les lettres elles-mêmes et les villes d'où elles émettaient. Ces renseignements étaient faciles à trouver puisque les stations étaient répertoriées dans le National Geographic. Je me rendais compte que c'était le fait que peu de gens

savaient ces choses qui m'excitait tant et me donnait un sentiment de puissance; j'avais en effet en tête une longue liste d'indicatifs et, de temps en temps, l'un d'eux me revenait soudain comme un refrain. Ces lettres qui se répétaient me permettaient d'occulter les personnes qui m'entouraient, ainsi que les choses qui me déplaisaient. La sonorité forte et nette de ces lettres effaçait toutes mes inquiétudes. J'ai utilisé ce système pendant des années et j'en tirais toujours une impression de puissance. J'étais le seul de toute l'école à posséder ce savoir, et tant que les lettres résonnaient dans ma tête, je ne me sentais plus inférieur.

Tout naturellement, j'éprouvais aussi un grand plaisir à voir ces indicatifs sur l'écran de télévision. Quand j'allais chez mon grand-père, je m'amusais avec son antenne. C'était palpitant, car je connaissais toutes les stations qu'il pouvait capter, avec les lettres, la localisation, tout, et quand je déplaçais l'aiguille, l'antenne tournait et un nouveau réseau de chaînes se mettait en place. Ce que j'aimais, c'était seulement de voir les indicatifs des stations, pas les programmes. Grand-père n'était pas content et il se fâchait tout rouge. Mais je continuais tout de même, parce que je me disais que je ne cherchais pas à l'embêter. J'avais simplement envie de savoir à quoi ressemblait l'indicatif, puis j'inscrivais sur mes fiches les lettres telles qu'elles apparaissaient sur l'écran.

Un après-midi, alors qu'il avait neuf ans, Sean nous avait accompagnées, Megan et moi, à la bibliothèque municipale où nous prenions notre ration de livres hebdomadaire. Je les avais laissés tous les deux en bas, à la section des enfants, pendant que j'étais en

haut, aux livres d'adultes. Quand j'étais revenue, un quart d'heure plus tard, l'atmosphère de la pièce avait radicalement changé; l'ère glaciaire s'y était installée. Les quelques personnes qui restaient s'étaient réfugiées dans les coins, les bibliothécaires gardaient le nez dans leurs papiers afin d'éviter mon regard. Sean était assis tout seul au milieu de la salle; il émettait des petits sons étouffés, de ceux qu'on n'entendait jamais assez bien pour comprendre ce qu'il disait. J'avais rassemblé nos affaires et nous étions aussitôt partis.

– Qu'est-ce qu'il s'est passé? avais-je demandé discrètement à Megan.

– Sean a dit un gros mot.

Elle n'avait pas voulu m'en dire davantage.

Le lendemain, j'avais appris le fin mot de l'histoire par une amie qui travaillait à la bibliothèque. Sean avait fait le tour de la salle de lecture, en posant aux enfants, aux parents et aux employés la question suivante :

– Est-ce que vous-même ou un membre de votre famille dites le mot « con »?

Il avait toujours une sainte horreur qu'on le touche, mais il avait trouvé une manière d'utiliser l'affection comme une arme. Toute la journée, il n'en faisait qu'à sa tête, et moi, de mon côté, je criais et me disputais avec lui à tel point que sa vue même me devenait insupportable. Et puis, quelqu'un venait nous rendre visite et, en sa présence, Sean me regardait droit dans les yeux et me disait (dans une mauvaise imitation de Shirley Temple) :

– Maman, donne-moi un baiser!

J'étais bien obligée de m'exécuter. Une mère peut-elle refuser d'embrasser son enfant (devant témoins), et pourtant je mourrais d'envie de le secouer comme

un prunier. Son corps n'exprimait pas la moindre affection et quand il me mettait les bras autour du cou, son regard semblait me dire : « Tu vois, j'ai encore gagné. »

Pendant des années et des années, Ron et moi lui avons parlé constamment. Nous nous efforcions d'utiliser des mots nouveaux, de lui fournir des explications claires, des exemples pour lui faire comprendre ce qu'il n'arrivait pas à saisir. Nous nous servions du langage pour lutter contre un comportement irrationnel, destructeur et obsessionnel, et aussi pour combattre notre propre colère. Nous avions beau le reprendre mille et mille fois, il refaisait les mêmes choses et s'emportait contre nous si nous intervenions, comme si nous n'avions aucun droit à nous mêler de sa vie.

Un jour, nous avons engagé une nouvelle baby-sitter, une jeune fille adorable qui était une élève de Ron. Sans doute estimions-nous que son potentiel de compassion était supérieur à la moyenne et, de toute façon, nous n'avions trouvé personne d'autre.

En rentrant à la maison, un peu avant minuit, nous la trouvâmes en larmes.

— Regardez ce qu'il a fait ! s'écria-t-elle, en montrant sa Bible à Ron.

L'intérieur de la couverture, ainsi que les marges d'un grand nombre de pages étaient recouvertes d'obscénités écrites de la main de Sean. Tout en nous confondant en excuses, nous tentâmes de lui expliquer que Sean n'avait pas vraiment voulu lui manquer de respect ni être sacrilège, qu'il avait quelques problèmes...

Le lendemain matin, Ron sermonna Sean, lui dit que nous étions très fâchés, qu'il ne pouvait passer sa vie à tout détruire et à se moquer des autres. Sean ne

répondait pas. Ron perdit patience et sa colère, alimentée par une irritation contenue et par ses efforts pour se faire l'arbitre entre Sean et moi, explosa.

— Tu cherches à tout détruire, il n'y a que ça qui te plaise. Je vais te montrer que tu n'es pas le seul à savoir le faire!

Sur ces mots, il se rua vers la bibliothèque de Sean, la secoua et fit tomber tous les livres. Il sortit les tiroirs de la commode et en vida le contenu. Terrifié, sanglotant, Sean le suppliait de s'arrêter, et moi de même. J'essayais de remettre les affaires en place, avant même qu'elles soient tombées par terre, en l'implorant de réfléchir à ce qu'il faisait, mais en vain. Il empoigna les rideaux et les arracha des fenêtres, souleva le matelas et le jeta par terre. Quand il n'y eut plus rien à malmenier, il sortit de la chambre.

Je ne connaissais pas cette baby-sitter et j'avais décidé de faire quelque chose pour la voir se mettre en colère; c'était comme un jeu, juste pour m'amuser. Je me mis à l'embêter, de la même façon que j'embêtais ma sœur ou les abeilles, dans le jardin; c'était pareil. Chaque fois qu'elle sortait du living, je m'y glissais et écrivais sur sa Bible. J'écrivais le plus de choses possible et puis je remontais dans ma chambre en cachette.

Je n'établissais pas de relation entre la fureur de mon père et ce que j'avais fait. Je ne pensais pas qu'il se mettrait dans un tel état; je croyais qu'il allait seulement me gronder, comme d'habitude, et même je l'espérais. (J'aimais bien manipuler les gens et je trouvais drôle de les voir se comporter ainsi que je l'avais prévu, surtout maman.) Mais cette fois, ce ne fut pas du tout

pareil. La réaction de papa était complètement disproportionnée par rapport à ce que j'avais fait et j'étais terrorisé. J'aurais plutôt attendu ça de ma mère, mais pas de lui. Je me disais que lorsqu'il aurait tout saccagé dans ma chambre, il s'en prendrait à moi. Il ne le fit pas, mais je m'enfermai dans mon placard et y restai pour qu'il ne me trouve pas au cas où il reviendrait. Au bout d'un très long moment, j'en sortis et commençai à ranger ma chambre.

Il fallait que je change; il le fallait! Pourtant je savais qu'une fois ma frayeur dissipée, mon naturel reprendrait le dessus. J'allais être aspiré par les remous; je le savais et je me sentais condamné.

Parfois, nous avions l'impression de devenir fous tous les deux, Ron et moi. Il n'y avait rien à faire, jamais il ne comprendrait, il lui manquait quelque chose. Nous en étions arrivés au point de ne plus pouvoir supporter le son de nos propres voix, mais pourtant, nous nous obstinions. Sinon, il nous aurait fallu admettre que c'était fini, que nous avions renoncé. Il y avait des instants très brefs, si rares que nous redoutions chaque fois que ce soit le dernier, où l'on décelait une présence dans le regard de Sean. Notre enfant portait un masque, il était bel et bien prisonnier.

C'étaient toujours les mêmes interrogations qui revenaient. Était-il méchant? Avait-il du plaisir à se faire du mal et à nous en faire? Ou bien, avait-il été traité de façon si négative, depuis si longtemps, que les coups étaient désormais la seule marque d'attention qu'il désirait et qu'il était sûr de pouvoir obtenir?

La plupart du temps, il donnait l'impression d'être gouverné par ses pulsions, mais parfois il semblait savoir très bien ce qu'il faisait. Il attendait d'avoir capté mon regard, puis s'approchait de Megan, occupée à ses devoirs. Il commençait à chuchoter dans son oreille, en sifflant comme un serpent, la tirait par le bras et lui prenait la feuille de papier sur laquelle elle écrivait. D'autres fois, il se faufilait dans sa chambre et lui chipait son livre préféré.

Mais Megan n'était pas du tout rancunière. Quelques minutes après s'être révoltée contre les tourments qu'il lui infligeait, elle allait avec lui sous le grand pin du jardin pour y construire des châteaux avec de la terre et des bouts de bois. Parfois, ils dressaient des fiches « secrètes », des listes de jeux pour l'extérieur, avec des plans. Ils s'amusaient ensemble pendant un moment, puis Sean recommençait à la taquiner.

Nous nous demandions sans cesse ce qu'il fallait faire. Y avait-il encore quelque chose que nous n'avions pas essayé ? Aucune méthode n'ayant été plus efficace qu'une autre, nous n'avions rien sur quoi nous appuyer. Si nous avions été de meilleurs parents, pensions-nous souvent, peut-être aurions-nous fini par trouver une idée ? J'avais aussi bien recours à des procédés ayant fait leurs preuves qu'à des moyens complètement absurdes. Je tentais tout ce que je n'avais pas encore tenté. Estimant qu'il ne servait à rien de lui parler et que je l'atteindrais peut-être mieux par des gestes et par le silence, je ne lui avais pas dit un seul mot pendant toute une semaine. A la place, je lui souriais, faisais des gestes avec les mains en le touchant affectueusement à la moindre occasion. Je ne le reprenais pas, je ne me mettais pas en colère – ce qui ne voulait pas dire que je ne bouil-

lais pas intérieurement – et j'affectais d'ignorer son attitude. Cela ne changeait rien, si ce n'est qu'il avait un mouvement de recul quand je le touchais et qu'il se livrait encore davantage à des activités répétitives. Alors, je recommençai à lui parler et à crier. Cette méthode était-elle stupide ou bien l'avais-je abandonnée trop vite ?

Pendant un moment, j'avais imaginé de le réprimander à voix basse. Je m'interdisais d'élever le ton, afin de ne pas créer cette détestable atmosphère qui leur était si familière, à lui et à Meg. Je m'estimais patiente. Inlassablement, je lui expliquais ce qu'il ne fallait pas faire, afin qu'il comprenne que c'était ce qu'il faisait, et non ce qu'il était, qui devait changer. Depuis toujours, dans l'espoir qu'il finirait par s'en persuader, nous lui répétions que nous l'aimions et que c'était son comportement qui nous déplaisait. Mais la nuance lui échappait.

Je me rends compte aujourd'hui que, pendant presque toute mon enfance, je n'entendais pas ma mère. Ses efforts pour être patiente et gentille avec moi ne m'atteignaient pas; je ne faisais pas plus attention à ses paroles qu'au ronronnement d'une voiture passant dans la rue. Sa voix était comme un bruit de fond. Ce n'est que lorsqu'elle commençait à crier que je réagissais et sortais provisoirement de ma coquille.

Après la période des chuchotements, vint celle des listes. Sur une grande feuille blanche, j'inscrivais tout ce qui pouvait fournir prétexte à des compli-

ments. Il s'était brossé les dents, je le notais. Il avait fini son repas, *idem*. Mais comme il ne la regardait jamais, je la retirai au bout de quinze jours.

Je passais presque tout mon temps à crier. Comment s'étonner si les ouragans le fascinaient. Il aimait en parler, les dessiner et écrire des histoires à leur sujet. Je me rendais compte qu'il avait l'impression de vivre au milieu d'une tornade et d'être la victime de forces incontrôlables.

Nous avions l'impression qu'il nous dévorait. Nous étions des parents martyrs. Nous avions assez de bon sens, ou de chance, pour ne pas nous rejeter mutuellement la faute. J'avais désespérément besoin du soutien de Ron et il me le donnait. Je n'étais que trop consciente de mes propres défaillances et Ron des siennes.

Quand Sean eut atteint dix ans, je pensai avoir définitivement perdu la partie. J'étais à court d'idées, incapable d'envisager une solution que nous n'aurions pas encore essayée. J'en avais plus qu'assez; j'étais désespérée par mon manque de patience et ma méchanceté. Je continuais à avoir une attitude que je savais vaine et destructrice. J'étais convaincue que je détestais mon fils. « Chacun d'entre nous possède un certain patrimoine d'amour, de bonté, d'indulgence, me disais-je. Moi, j'ai épuisé le mien, il ne m'en reste plus. Il n'a jamais été renouvelé et s'est desséché. »

Sean avait commencé à demander :

– Et si je me tuais ?

Quand j'en arrivai au point d'avoir envie de lui répondre : « Vas-y, mais tue-moi d'abord », je songeai de nouveau à chercher quelqu'un pour m'aider.

Nous interrogeons toutes les personnes susceptibles de nous indiquer une marche à suivre. En six ans, depuis la première fois où nous avons consulté des spécialistes, les choses n'avaient guère changé. Là où nous habitons, il n'y avait toujours rien. On nous avait parlé d'un nouveau centre de diagnostic, à l'université de Cleveland, où l'on pourrait faire passer des tests à Sean, observer son comportement, puis nous recommander quelqu'un pour nous aider.

Nous nous rendîmes donc à Cleveland. Nous avions rendez-vous avec une psychologue spécialisée, nous expliqua-t-elle, dans « les tempéraments extrêmes », des sujets ayant une sensibilité si exacerbée qu'ils ne pouvaient pas s'adapter au monde normal. (Comme Edgar Allan Poe, peut-être ?)

Nous lui fîmes le résumé de ces dix années où nous avons essayé vainement d'apprendre à vivre avec Sean. Elle nous dit ensuite qu'elle voulait rester seule avec lui et dresser son profil psychologique, puis elle nous donnerait ses conclusions.

Cela dura une heure. Nous attendîmes en silence. A un moment donné, Sean sortit comme une bombe de son bureau en hurlant :

– J'en ai marre !

Puis, à contrecœur, il se laissa ramener.

Elle nous livra son diagnostic sur-le-champ.

– Il est fasciné par les animaux. Mais dans quelle mesure cela affecte-t-il son autisme, je n'en sais rien.

– Ah bon ? demanda Ron. Pourquoi pensez-vous ça ?

– Toute son attention est restée fixée sur une mouche qui bourdonnait dans la pièce. Il ne pouvait en détacher les yeux, et puis il a commencé à lui parler, en transférant sa propre personnalité sur la mouche. Il lui disait, par exemple : « Vilaine mouche, personne ne t'aime ! Tu es une très, très vilaine mouche ! » Et puis, il riait. J'ai dû lui répéter cent fois de faire des choses très simples, mais il a continué à regarder la mouche. Il manifeste également des signes d'un tempérament extrême ; il est très mal adapté à la réalité.

Un doute me traversa l'esprit. Si cette femme avait été une spécialiste en pyromanie, aurait-elle détecté chez Sean une âme d'incendiaire ? Pourquoi tout le monde nous donnait-il toujours un diagnostic en rapport avec son domaine particulier ?

– Pour autant que je le sache, intervins-je, c'est la première fois qu'il fait un transfert de personnalité sur un insecte. Sans doute était-il nerveux et angoissé, et c'est pourquoi il a réagi ainsi. Ce n'était pas du tout typique de lui.

Elle me lança un regard sceptique, puis nous indiqua la marche à suivre.

– Vous devriez aller à Beechbrook, c'est un internat où les enseignants et les psychologues ont une formation parfaite. L'établissement fait partie du système scolaire public de l'Ohio, par conséquent l'école de Sean assumera une part des frais et votre participation personnelle sera calculée d'après vos revenus... Vous devriez profiter que vous êtes ici pour aller y faire un tour.

La mouche était coincée dans la pièce, avec moi et cette dame bizarre. Elle était prisonnière et aurait voulu s'échapper, comme moi. Nous avions un point commun. La dame bizarre parlait et me posait des questions, mais je ne l'écoutais pas. Je n'avais pas envie d'être là, avec elle; qu'est-ce que j'avais encore fait ? Pourquoi me punissait-on ? Encore une personne inconnue qui m'interrogeait. Quelque chose me disait qu'on allait se débarrasser de moi. Parce que nous avions roulé longtemps, j'avais l'impression qu'ils s'apprêtaient à me laisser. J'étais très angoissé. Mon seul désir était de rentrer chez moi, je voulais tout recommencer, changer ma façon d'être, mais je ne savais pas comment m'y prendre.

Beechbrook n'était pas loin de l'université, aussi nous suivîmes les conseils de la psychologue. Trouver un établissement dans nos moyens nous semblait trop beau pour être vrai.

La campagne était recouverte de neige et, après avoir traversé quelques petites agglomérations isolées, on arriva enfin à un croisement où un panneau indiquait : BEECHBROOK – CENTRE POUR ENFANTS MENTALEMENT PERTURBÉS. Ces mots me firent l'effet d'une brûlure et mes yeux se remplirent de larmes. Il y avait un bois, puis une construction de style rustique qui semblait dater de la fin du XIX^e siècle. Le cadre était bucolique; huit hectares de terrain, avec une rivière serpentant au milieu, des bois, et plusieurs bâtisses de style Tudor.

On pénétra ensemble dans le bâtiment administratif pour voir la directrice. C'était une femme cordiale et avenante. Elle acceptait de prendre Sean, bien qu'il fût près de la limite d'âge (l'établissement accueillait des enfants de six à doux ans), car elle était certaine que même un séjour de deux ans lui serait profitable. Il resterait à Beechbrook pendant la semaine et rentrerait à la maison pour le week-end. Quand nous viendrions le chercher, nous participerions tous les quatre à des séances de thérapie familiale. Il y avait des cours tous les jours, par petits groupes de six ou sept enfants, et les élèves étaient notés selon le système scolaire habituel. Deux fois par semaine, Sean rencontrerait une psychothérapeute qui s'occuperait spécialement de lui. Les activités sportives n'étaient pas négligées; les enfants faisaient du canoë et des randonnées; ils jouaient également au bowling et allaient au cinéma. On leur confiait aussi de menus travaux domestiques.

Pendant que la directrice nous parlait, j'observais Sean. Il se tortillait et regardait autour de lui. Il n'avait pas l'air d'écouter.

On nous fit visiter les installations qui comprenaient une salle de loisirs, des locaux scolaires, une chapelle et trois bâtiments d'habitation. Sean serait logé dans l'un d'eux, où l'on nous emmena pour nous présenter le chef de pavillon, un jeune homme à l'air doux qui vivait avec les enfants placés sous sa garde. Ils étaient huit qui nous regardèrent tous passer, sauf un qui était allongé à plat ventre sur le plancher de la salle commune et qui battait lentement des pieds.

Le bâtiment était triste et défraîchi. Une atmosphère de désespoir imprégnait les pièces et on voyait partout des traces de violence : des trous énormes

dans les murs des chambres, des crevasses dans les portes, des craquelures et des rayures sur les glaces, des sièges éventrés. La fureur que renfermait ce lieu était perceptible; il fallait qu'elle déborde! Un certain nombre de ces gosses étaient là depuis des années, leur enfance ensevelie dans les ténèbres de l'isolement. Ils n'avaient pas choisi d'être tels qu'ils étaient, mais comme ils n'avaient pu s'adapter au monde, on les en avait rejetés.

La directrice nous ramena dans le bâtiment administratif et nous exposa les principes qui régissaient l'établissement. L'idée de base consistait à dresser un portrait complet de l'enfant et, pour ce faire, ses maîtres, son psychothérapeute, son chef de pavillon, le cuisinier, notre médecin de famille, bref tous ceux qui étaient en contact avec lui, d'une façon ou d'une autre, devraient mettre en commun leurs informations, leurs observations et leur expérience afin d'avoir de lui l'image la plus précise possible. Ensuite, ils pourraient proposer des moyens de l'aider et de nous aider.

Tous les six mois, Sean, Megan, Ron et moi rencontrerions le médecin chef, le psychiatre, ainsi que les personnes ayant affaire à Sean. Ensemble, nous ferions le point, en signalant ses difficultés et ses progrès. En outre, Beechbrook étant agréé par l'instruction publique, Sean réintégrerait sa classe quand il retournerait dans son école.

Le retour s'effectua en silence, par une nuit glaciale de janvier. Il n'y avait rien à dire; nous n'avions pas le choix.

Sean entra à Beechbrook la deuxième semaine de février. On essayait de faire comme s'il partait camper et qu'il allait vivre une aventure. Ron avait cousu sur ses vêtements des étiquettes à son nom et j'avais acheté toutes les affaires dont il avait besoin. Je lui avais parlé de sa nouvelle école et de ce qu'il y ferait. Je lui avais demandé ce qu'il ressentait à l'idée de partir. Il n'avait pas répondu.

– Nous avons tous besoin d'une petite séparation, mon chéri, lui dis-je. Nous sommes toujours en train de te gronder et de nous énerver contre toi. Là-bas, nous pourrions parler avec des gens, toi comme nous. Ils nous aideront à sortir de là et ensuite on se retrouvera tous les quatre... très bientôt.

Je lui parlai de la psychothérapeute qui allait s'occuper de lui et à qui il pourrait tout dire, ses griefs à notre égard, ses phobies et le reste. Avec cette personne, insistai-je, il n'avait rien à craindre. Puis je lui redis mille fois que nous l'aimions, qu'il reviendrait à la maison tous les week-ends et qu'il nous manquerait beaucoup. Il restait indifférent. Avait-il peur de ce qui l'attendait ? Je n'osais pas le lui demander, pour ne pas lui mettre cette idée dans la tête, s'il ne l'avait pas déjà.

Je me rendais compte que j'avais à demi consciemment espéré qu'il changerait d'attitude en apprenant que nous avions décidé d'adopter cette solution radi-

cale, qu'un déclic se produirait et qu'il se dirait : « Oh, mon Dieu, cette fois je suis allé trop loin; il serait temps que je m'arrête! » Malheureusement, il n'en fut rien.

Elle m'avait parlé d'un endroit où je devrais rester cinq jours de suite... Ça me semblait une éternité! Ce qu'elle me disait ne me rassurait pas du tout. J'étais mort de peur!

Bien qu'elle eût souvent beaucoup de mal à supporter son frère, à cause de ses incessantes taquineries et de son caractère destructeur, Megan s'entendait beaucoup mieux que nous avec Sean. Elle lui avait appris à jouer aux dames et au Monopoly, et réussissait à lui faire appliquer les règles, au moins un moment. Elle inventait des jeux où ses obsessions pour les listes et les cartes avaient leur place. Beaucoup de choses qu'il faisait ou disait, et qui me rendaient folle, l'amusaient au contraire. En dépit du ressentiment et de la jalousie que lui inspirait cette sœur pour qui tout était facile et qu'on ne grondait jamais, il y avait entre eux des liens indéniables, un langage secret qu'ils étaient seuls à comprendre. Elle savait sans doute qu'il ne faisait pas exprès d'être comme il était, et elle lui pardonnait.

Quand elle apprit que son frère allait partir à Beechbrook, elle explosa. Il fallut lui expliquer pourquoi, en précisant que ce serait un séjour temporaire, que nous estimions que cette solution serait bénéfique à tous et que nous ne savions pas quoi faire d'autre.

— Vous le mettez à la porte. Il va beaucoup souffrir et se sentir seul et malheureux, dit-elle, les yeux pleins de larmes de reproche.

Puis elle s'enfuit dans sa chambre, refusant d'écouter nos supplications, de comprendre et de nous pardonner.

Je me mis à observer Sean. Je songeai un moment à tout annuler, à le garder avec nous et à continuer comme par le passé. Après tout, jusqu'ici, nous avions tenu le coup. Mais il était impossible de revenir en arrière. Intellectuellement, j'étais stupéfaite que nous persistions dans notre projet; affectivement, je ne ressentais rien. Je me rappelai sa naissance, la venue de ce fils plein de promesses, à qui tout serait possible. Tous les souvenirs émouvants que j'avais de lui me revenaient. Mais j'avais l'impression d'assister à une projection de diapositives sur la vie d'une autre personne. Quelque chose est mort en moi, pensais-je.

Combien de temps une mère peut-elle continuer à aimer un enfant qui, jamais, ne lui rend son affection? Un enfant qui rejette ouvertement son amour chaque fois qu'elle lui en témoigne, année après année. Depuis dix ans, Sean ne cessait de dire : « Je ne t'aime pas; je n'ai pas besoin de toi... pousse-toi de mon chemin! »

Le jour de son départ, je me sentis incapable de l'accompagner. Nous lui avions acheté une valise neuve, une carpeite rouge vif pour égayer sa chambre, et son petit coffre jaune était rempli de jouets. Il partit en voiture, seul avec Ron. De toute manière, pensais-je, ce serait pire si nous y allions tous. Quel crève-cœur ce serait de le laisser là-bas et de repartir tous les trois. Il ne faut pas en faire un événement; il vaut mieux que je reste à la maison avec Meg, comme si de rien n'était.

– Tu vas bien t’amuser, là-bas, lui dit Meg en l’embrassant. Tu auras plein de copains pour jouer. Et puis on se revoit dans quatre jours.

Nous lui adressâmes de grands signes de la main jusqu’à ce que la voiture eût disparu. Meg resta auprès de moi, sans rien dire, puis, au bout de quelques minutes, elle monta dans sa chambre et ferma la porte. Je m’allongeai sur le canapé. Jamais je n’avais ressenti un tel vide.

Ces cent kilomètres en voiture m’avaient semblé interminables. J’étais très inquiet. Je savais que j’allais subir l’ultime châtement... On me chassait! Je me répétais : « Et voilà tout est fini pour moi, maintenant. » J’étais condamné.

Je me rendais compte que je me conduisais de façon déplorable. J’étais sans cesse grondé pour une raison ou pour une autre. Maintenant que j’avais dix ans, j’étais sûr que mes parents me détestaient, sinon ils ne m’auraient pas tant houspillé. Jusqu’à présent, j’avais toujours disposé d’un refuge, ma maison, ma chambre, mes jouets. Brusquement, toute sécurité allait m’être refusée. Non seulement on me disait que j’étais lamentable, mais aussi que je n’étais plus digne de faire partie de la famille.

Je ne voyais pas pour quel motif on m’infligeait cette punition. J’étais stupéfait, terrorisé et furieux. Qu’avais-je fait pour qu’ils en arrivent là?

Quand mon père fut reparti, il me fallut un moment pour prendre conscience de l’horreur de la situation dans laquelle je me trouvais. Mon Dieu! pensai-je. Me voici tout seul dans cet endroit affreux. Combien de temps vais-je y rester? Je m’étais immédiatement

aperçu qu'il y avait beaucoup d'enfants et que je n'en connaissais aucun. Je me rendais également compte qu'ils étaient « bizarres », qu'ils avaient tous quelque chose d'anormal et qu'ils n'étaient pas comme les autres. Il était donc évident que j'étais comme eux, sinon pourquoi m'aurait-on envoyé ici ?

On m'emmena dans la maison où je devais habiter. C'était un bâtiment délabré, d'un seul étage, qui s'appelait le pavillon de la Séparation; il avait facilement un siècle. On me montra ma chambre. En la voyant, le désespoir m'envahit; c'était une prison sans barreaux. Bien qu'il n'y eût pas de porte blindée, j'avais l'impression d'être dans une cellule. Je savais que j'étais prisonnier et que si j'essayais de m'enfuir on me rattraperait et que je serais puni.

Ce fut une journée interminable. Ron revint enfin, les yeux rouges et l'air défait. Après m'avoir serrée longtemps contre lui, sans rien dire, il déclara :

— Quand je l'ai quitté, ça semblait aller. A mon avis, il ne s'est aperçu de rien.

La nuit, je ne dormis presque pas. J'étais assaillie par des images de Sean, couché dans un lit inconnu, abandonné, entouré d'étrangers. Il avait sûrement froid; en effet, il avait la manie de rejeter ses couvertures et il fallait toujours aller le reborder. J'avais envie de pleurer, mais mes yeux étaient secs.

Les jours suivants, je me rendis compte à quel point notre existence familiale était centrée autour de Sean et quelle tyrannie il exerçait sur nous. Sans lui, qui étions-nous ? Sachant que nous avions déjà suffisamment d'ennuis avec Sean, Megan gardait ses problèmes pour elle, si bien que je croyais qu'elle

n'en avait pas. Peu à peu, nous commencions tous les trois à nous ouvrir et à nous rendre compte que nous avions vécu jusque-là dans un climat d'énorme tension qui nous semblait naturel.

Dans mon travail, c'était comme si j'étais redevenue une débutante. Je relisais mes plans de cours avec l'impression qu'ils avaient été faits par quelqu'un d'autre. Tous les matins, en m'habillant, je me disais : « Aujourd'hui, je ne vais pas pouvoir affronter tous ces gosses, leurs exigences et leurs problèmes ! » Pourtant, j'y arrivais et, avec leur entrain, leur bonne humeur et leur spontanéité, les enfants m'arrachaient à mon désespoir et m'obligeaient à me ressaisir.

À la maison, je passais d'une minute à l'autre de l'abattement total à l'euphorie de me sentir délivrée. Megan avait des moments alternés de gaieté et de mélancolie. Un soir, au dîner, elle me dit :

– Est-ce que tu crois qu'on lui donne des bonnes choses à manger ? Est-ce que c'est propre et tout le reste ?

Puis, quand je la mis au lit, elle ajouta :

– Je me demande ce qu'il fait en ce moment... tu crois qu'il pense à nous, lui aussi ?

Le samedi matin, on se rendit tous les trois à Beechbrook. En voyant Sean, j'eus l'impression de recevoir un coup de poing dans l'estomac. On aurait dit un orphelin ; sa chemise était boutonnée de travers, ses chaussures n'étaient pas lacées et il avait les cheveux en bataille. Je l'avais toujours aidé à s'habiller ; je lui arrangeais ses vêtements et lui attachais ses boutons. Je le pris dans mes bras et le serrai très fort contre moi. Il était parfaitement inerte.

– Sean, tu nous as tant manqué ! Ça va ?

– Oui.

Ron et Meg l'embrassèrent. Il était éteint, il avait les épaules tombantes. Il semblait plus petit. Complètement perdu.

Comble de malchance, il ne pouvait quitter Beechbrook que le samedi matin, alors que les autres parents, qui habitaient beaucoup plus près, venaient chercher leur enfant le vendredi soir. La psychothérapeute ne voulait pas rester jusqu'à 8 heures du soir, pour la séance, et comme il nous était impossible d'arriver plus tôt, à cause du trajet, nous avons consenti à ne reprendre Sean que le samedi.

Notre psychothérapeute était le Dr Borden, une petite femme bien en chair, qui frisait la cinquantaine. Cette première séance, qui dura une heure, consista surtout à rassembler des données préliminaires. Elle nous posa des questions et prit des notes tout en fumant cigarette sur cigarette. Enfin, elle nous libéra et on put ramener Sean à la maison.

Sean et Megan discutaient ensemble, à l'arrière de la voiture. Ils nous ignoraient.

- Ils sont gentils avec toi? chuchota Megan.
- Je sais pas.
- Qu'est-ce que tu as fait cette semaine?
- Je sais pas.
- Tu aimes bien ta maîtresse?
- Oui.

En arrivant à la maison, il se rua dans toutes les pièces pour faire son inspection, s'assurer que rien n'avait changé. J'avais beau m'être juré que tout allait être différent, le week-end ne fut pas facile. D'avoir sans doute été contraint de se discipliner pendant toute la semaine, Sean mettait les bouchées doubles. Je désirais lui montrer combien il nous avait manqué, être tolérante, affectueuse, mais je me surpris de nouveau à crier, et même à le frapper. Le len-

demain soir, quand vint l'heure de le raccompagner, nous nous sentions meurtris, coupables, mais immensément soulagés.

En arrivant à Beechbrook, il descendit de la voiture et se dirigea vers son pavillon sans se retourner. On voit bien qu'il est content de nous quitter, pensai-je. Il a la vie plus facile ici qu'à la maison. Il n'éprouve aucun sentiment pour nous, en dehors de la colère et de la frustration. C'est mieux ainsi.

A Beechbrook, le règlement était très strict – les heures du lever et du coucher, ainsi que les tâches quotidiennes qu'on nous donnait à exécuter. Étant donné que tout était structuré, je ne fus pas long à comprendre ce qu'on attendait de moi. Pourtant, je ne me sentais ni à l'aise ni en sécurité. J'avais tout le temps peur. La seule assurance que j'avais résidait dans l'absolue régularité des choses; le dîner avait lieu chaque soir à 6 heures précises et, le mercredi, il y avait toujours des gaufres, dessert que j'aimais par-dessus tout.

Les autres pensionnaires me rendaient l'existence difficile. Moi qui avais déjà peur des gens en général, j'étais terrifié par ces enfants; je ne les connaissais pas et il me fallait désormais vivre avec eux. Ils étaient tous très bizarres. Il y en avait un, Andrew, que je m'efforçais d'éviter à tout prix. Il avait deux ans de moins que moi et il était plus petit, mais pourtant, chaque fois qu'il me voyait, il m'embêtait et me donnait des coups de poing.

J'avais beau essayer de le cacher, j'étais tellement paniqué que les autres s'en étaient aperçus et m'avaient choisi comme victime. Presque tout le monde avait au moins un ami, mais moi je n'en avais aucun et je me

repliais encore davantage sur moi-même. Je n'osais rien dire à personne de ma vie à Beechbrook.

Certaines activités de plein air me plaisaient bien, par exemple les boules, la luge et les promenades, mais je détestais y aller avec les autres. J'avais l'impression d'être poursuivi dans l'obscurité et d'être obligé de courir pour sauver ma peau, cinq jours par semaine, avec seulement deux jours de paix et de tranquillité, à la fin. J'avais si peur que je me mettais sur le canapé de la salle commune en faisant semblant de regarder la télévision, uniquement pour ne pas être avec les autres. Voyant que même ces gosses bizarres ne m'acceptaient pas, je me disais que je devais être encore plus bizarre qu'eux.

J'avais trouvé un moyen de leur échapper. Il me fallait posséder un certain contrôle. Ne disposant plus de tout ce dont je me servais à la maison, les Tinker Toys, les cartes, les crayons, j'avais recours à des substituts, par exemple, la boîte de farine rangée dans le placard de la cuisine. Dès que je le pouvais, j'allais en chiper une poignée. Je l'avalais à toute vitesse, puis me léchais la main. J'adorais ce goût, parce qu'il était absolument neutre.

Et puis, il y avait la machine à laver, qui était également dans la cuisine. On faisait la lessive le soir, après le dîner, et il n'y avait jamais personne dans la pièce, quand le lave-linge marchait. J'y entrais discrètement juste avant le début de l'essorage. Comme ce cycle ne pouvait fonctionner que le couvercle fermé, je redisposais les affaires de façon à ce qu'elles soient massées du même côté, puis je regagnais en vitesse la salle commune avant qu'on ait pu s'apercevoir de mon absence. Ce petit jeu me procurait un immense plaisir et, quand j'arrivais à mes fins, je trouvais ça très drôle. La machine, déséquilibrée, cognait violemment, et on

entendait le bruit dans la pièce voisine. Il fallait alors qu'une employée se dépêche d'aller remettre de l'ordre dans le linge. Je m'amusais beaucoup à la voir se démenner! Quand je réussissais mon coup – c'est-à-dire la plupart du temps – je me sentais récompensé de ma peine. Je m'étais cependant fait prendre une fois ou deux, et les autres enfants m'avaient trouvé encore plus bizarre. Si je faisais ces choses, c'était parce qu'elles m'envoûtaient et que je voulais échapper à la réalité, et non pour ennuyer les gens.

Il y avait pourtant un enfant que je me plaisais à tourmenter. Il s'appelait Ernie, il avait huit ans et semblait inoffensif. Il était très maigre, il avait de graves troubles du langage et j'estimais qu'il ne pouvait pas me faire de mal; il paraissait vulnérable. J'aimais bien le taquiner, à cause de la façon dont il se comportait quand il était furieux ou contrarié, ce qui lui arrivait souvent. Il tapait des pieds et sautait en l'air, en poussant un gémissement qui se terminait par un cri puissant. Sa réaction me fascinait et m'amusait énormément. Quand il était seul, je m'approchais tout doucement de lui et lui tirais les cheveux. Le meilleur moment, c'était le matin, quand il venait de se lever. Je restais avec lui juste assez de temps pour assister au spectacle, puis je dégringolais l'escalier à toute vitesse et ralentissais avant d'entrer dans la cuisine, en prenant un air innocent. Je luttais pour ne pas rire, afin de ne pas attirer la suspicion sur moi.

Quand Ernie arrivait à son tour dans la cuisine, il était généralement encore tout bouleversé, mais jamais il ne cherchait à se venger. Chaque fois que je réussissais mon coup – c'est-à-dire quand je parvenais non seulement à déclencher cette réaction de la part d'Ernie, mais aussi à ne pas me faire prendre – j'étais tout heureux et mon désir de recommencer en était avi-

vée. L'envie d'embêter Ernie était comme une présence physique qui m'habitait; elle m'incitait à le tourmenter et m'empêchait de voir que je lui faisais du mal. Les rares fois où j'étais surpris en flagrant délit et où quelqu'un m'expliquait les conséquences que mes agaceries avaient sur Ernie, ce désir de le taquiner se refroidissait provisoirement, pour me reprendre bien vite.

Les semaines suivantes apportèrent peu de changement. Le quatrième dimanche, en ramenant Sean à Cleveland, j'étais allée avec lui dans sa chambre pour ranger ses vêtements propres. Il ne s'occupait pas de moi. Je l'avais embrassé, puis j'avais rejoint Ron et Megan, dans la voiture. Au moment où nous passions sur la route circulaire qui faisait le tour des bâtiments avant de revenir sur le devant, Sean sortit comme une flèche de son pavillon et descendit vers nous en courant.

– Stop! Emmenez-moi avec vous! Stop! hurlait-il.

Nous comprîmes aussitôt que si nous nous arrêtions il faudrait l'emmener, renoncer à Beechbrook ainsi qu'aux espoirs que nous y avions placés. Ron ne s'arrêta pas. La voiture continua. Nous étions tous les trois en larmes. Sean nous courut après jusqu'à la lisière du bois, puis nous regarda nous éloigner.

Cela changeait tout. Il tenait à nous; il éprouvait un sentiment à notre égard, ne serait-ce que la nostalgie de la maison. Il ne voulait pas qu'on le laisse à Beechbrook. Comment ne m'en étais-je pas rendu compte?... Ou bien, si, peut-être.

La semaine suivante, le sujet fut abordé au cours de la séance de psychothérapie.

– En veux-tu à tes parents de t'avoir mis ici? lui demanda Borden.

Il eut un sourire lointain et détourna le regard. Il tirait sur un fil du canapé derrière lequel il se tenait. L'entretien reprit. Soudain, il nous interrompit en criant :

– *Ça suffit! Ça suffit! Moi aussi, je veux partir le vendredi! Vous entendez? Ça suffit!!!*

Le Dr Borden accepta de mettre les séances le vendredi soir, à 7 heures. Sean avait exigé de quitter Beechbrook en même temps que ses camarades, et nous étions tous d'accord. Mais pour le moment, il n'avait pas demandé à rentrer à la maison pour de bon. Cela signifiait-il simplement qu'il n'avait pas la capacité d'exprimer son désir par des mots? Ou bien, sentait-il malgré tout que son séjour à Beechbrook pouvait lui être bénéfique? Est-ce que cela voulait dire qu'il nous avait pardonné?

Désormais, tous les vendredis, nous partions aussitôt après notre retour de l'école. Je travaillais toute la semaine, ainsi que Ron; nous étions accablés de fatigue et la perspective d'un week-end à corriger des devoirs et à préparer nos cours nous attendait. La voiture était vieille, capricieuse, et on redoutait toujours qu'elle ne fût pas capable de rouler dans la neige, pendant deux cents kilomètres. (Par deux fois, du reste, elle tomba en panne et il fallut téléphoner à un garagiste pour qu'il vienne nous secourir.) Quand on arrivait dans la bourgade proche de Beechbrook, on s'arrêtait pour manger un petit morceau en vitesse et reprendre des forces pour la séance de psychothérapie familiale.

Ces séances étaient un supplice. Ron et moi nous efforcions de rester patients et calmes, face à des questions dont l'intention et les implications étaient évidentes. Le Dr Borden essayait en effet de découvrir ce que nous avions fait à Sean et pourquoi. Elle

était sûre que nous étions la cause de tous ses problèmes, mais elle n'avait pas saisi exactement ce qui s'était passé. Je l'aimais bien; c'était une personne dévouée et je voyais qu'elle avait de l'affection pour Sean. Mais c'était une disciple de Freud, et les freudiens sont persuadés que les malheurs des enfants n'ont qu'une seule origine : *leur mère!* Si je m'énervais, si j'estimais que ses questions étaient une perte de temps, c'était, croyait-elle, parce que j'avais quelque chose à cacher.

Docilement, Ron et moi parlions de nos parents, de notre enfance. Je tâchais de m'intéresser à la discussion, mais j'avais envie de hurler et d'étrangler le Dr Borden.

– Nous avons besoin d'aide, l'implorais-je. Il nous faut des idées neuves, des méthodes positives, un programme quelconque... quelque chose que nous puissions *faire* pour aider Sean, et que nous n'avons pas encore essayé! Chaque week-end, nous sommes censés repartir à zéro et, chaque fois, nous retombons dans nos vieilles habitudes, nous refaisons les mêmes erreurs et son comportement négatif se renforce. Vous n'avez donc rien à nous proposer?

– On verra ça, le moment venu, mais pour l'instant, cette démarche est essentielle. Nous avons besoin d'en savoir davantage. Vous devez accepter qu'il est incapable de changer, ne cessait-elle de nous répéter. C'est vous qui devez changer, apprendre à éliminer les conflits.

– *Mais comment?*

– C'est ce que nous essayons de trouver. Et maintenant, dites-moi, Judy, qu'avez-vous ressenti à la naissance de votre frère?

Les enfants avaient ces séances en horreur. Au bout de quelques instants, Megan se mettait à sautiller et lançait :

– J'ai envie de faire pipi!

– Moi aussi! s'exclamait Sean en lui emboîtant le pas.

On les entendait rire dès qu'ils étaient dans le couloir. Si on n'allait pas les rechercher, ils ne revenaient plus. Ils s'étaient laissé traîner jusque-là, mais ils refusaient de s'asseoir sur leur chaise et restaient debout derrière à se tortiller, s'ennuyant autant que nous. Sidéré de voir quelqu'un qui fumait tant, Sean contemplait les volutes qui s'enroulaient au-dessus de la tête du Dr Borden. La pièce était petite, mal aérée, et la fumée nous incommodait beaucoup.

– Pourquoi tu fumes? demanda-t-il brusquement, un soir.

– C'est une très mauvaise habitude, je sais. Je ne devrais pas.

– Alors pourquoi tu le fais? intervint Meg.

– On a tous nos faiblesses.

Un silence pensif retomba. Soudain, Sean s'empara du paquet de cigarettes et l'examina. D'un adroit coup de poignet, il l'envoya dans la corbeille à papier. Il arracha ensuite des doigts du Dr Borden la cigarette qu'elle venait d'allumer et l'écrasa dans le cendrier. Il y eut une seconde de stupéfaction, puis Megan éclata de rire, imitée par son frère. Ron et moi aurions bien aimé dire quelque chose, mais nous avions envie, nous aussi, de pouffer. La séance, commencée depuis dix minutes à peine, était levée. Voyant que nous n'arrivions pas à nous contenir, le Dr Borden nous renvoya chez nous, tels des élèves indisciplinés.

J'essayais vainement de savoir ce que Sean ressentait à Beechbrook. Tenter de le lui faire dire équivalait à vouloir ouvrir une porte blindée et verrouillée à

double tour en cognant dessus. Je lui posais des questions; il me renvoyait des codes postaux et des indicatifs. Il avait pourtant en lui tant de peur et de colère. Mais comment lui arracher son secret?

Un soir, alors qu'il avait neuf ans, je m'étais assise près de son lit, après l'avoir couché, et je lui caressais les cheveux. Soudain il me fixa d'un air étrange et me dit :

– Quel genre de métier je pourrais faire?

Je sentis un courant électrique me parcourir et mes yeux se remplirent de larmes. Je le pris dans mes bras et enfouis mon visage dans son cou.

– Ce que tu voudras, mon chéri... tu es capable de faire tout ce que tu voudras.

Aujourd'hui, pour la centième fois, je me demandais si je n'avais pas rêvé. Mais oui, il avait bien prononcé ces mots, cette pensée lui était venue et cela montrait que des inquiétudes et des interrogations reliées au monde « réel » se cachaient derrière ses obsessions. Mais comment l'amener à avoir suffisamment confiance en moi pour qu'il me parle enfin, sans l'intermédiaire des chiffres, des États et des lettres?

C'était pendant les heures de classe que j'étais le moins tendu. Le caractère structuré de l'emploi du temps me reposait du chaos et de l'angoisse qui imprégnaient le reste de la journée. Six heures durant, mes camarades ne pouvaient pas me tourmenter, aussi je me sentais plutôt bien en cours. Au début, ça m'avait fait drôle de passer d'une classe de trente élèves à celle-ci où il n'y en avait que sept ou huit. J'étais furieux qu'on m'ait envoyé à Beechbrook. J'aimais

beaucoup ma maîtresse de l'école de Boardman; avec elle, je m'entendais bien, elle m'encourageait et me complimentait. J'étais donc ulcéré qu'on m'ait déraciné pour me mettre ici. Qu'est-ce que les autres allaient penser de mon absence? Je ne pourrais pas raconter que j'avais été malade si longtemps. J'en voulais terriblement à mes parents de n'avoir pas attendu l'été pour me changer d'école.

J'avais également une autre raison pour ne pas aimer Beechbrook. A Boardman, il y avait dans ma classe une fille à qui j'étais très attaché. J'étais vraiment amoureux d'elle. Elle s'appelait Karen et elle était assise à côté de moi. Je l'avais embrassée plusieurs fois. Un jour, j'avais fait tomber quelque chose par terre et, quand je m'étais baissé pour le ramasser, j'avais couvert sa chaussure de baisers. En me relevant, je m'étais aperçu qu'elle était sur le point d'éclater de rire. Dans la cour, je m'étais fait prendre une fois ou deux à essayer de l'embrasser. Elle avait deviné ma passion et je savais qu'elle n'était pas vraiment amoureuse de moi. Pourtant, je continuais à me demander si, avec le temps, elle ne finirait pas par le devenir. Et voilà que par la faute de mes parents, les deux êtres qui étaient censés m'aimer le plus, j'avais perdu Karen! Je leur en avais tenu longtemps rancune, mais ils ne l'avaient jamais su.

Il m'était impossible de voir Karen, même pendant le week-end, parce que j'ignorais où elle habitait. J'avais pourtant trouvé un moyen de l'avoir avec moi. Je pensais constamment à elle. Je lui parlais souvent avant d'aller me coucher, avant de m'endormir. C'étaient les seuls instants où je pouvais être seul avec elle. Malheureusement, elle ne me répondait pas.

Ainsi, au moment même où j'avais vraiment l'impression de progresser, à l'école de Boardman, on

m'en retirait pour m'envoyer dans cet atroce Beechbrook. Mes parents n'avaient pas le droit de me faire ça! Je n'avais jamais rien dit de ce que j'éprouvais à personne, sachant que ce serait inutile. Je pensais que mes parents étaient si décidés à se débarrasser de moi que rien ne les ferait changer d'avis, alors pourquoi se donner du mal? Je refoulais donc en moi ma colère et mon chagrin.

Il ne se passait pas un seul jour sans que je me demande ce que je faisais là. Pour quelle raison m'avait-on envoyé? La terreur et le désespoir m'habitaient. Il fallait que je trouve un moyen pour ne pas devenir fou.

Un truc qui m'amusait et me donnait beaucoup de plaisir, c'était de dessiner des tornades. Les murs de ma chambre étaient tristes et laids; il me suffisait d'y rester quelques minutes pour être envahi par le désespoir. La pièce en elle-même accentuait mon sentiment d'impuissance et, pour la décorer, j'avais accroché mes dessins.

Les tornades me fascinaient et me terrifiaient à la fois. Je commençais par dessiner un paysage serein, puis j'y ajoutais de gros nuages, avant d'y inclure l'entonnoir de la tornade proprement dit. La plupart de mes œuvres se ressemblaient étonnamment; c'étaient la taille et la forme de l'entonnoir qui leur donnaient leur particularité. Avec ces dessins, ma chambre était plus gaie et j'avais l'impression de faire quelque chose d'important et de productif pour remplir un temps qui, sinon, aurait été gaspillé. Je désirais que mes compositions inspirent l'effroi. Elles étaient le reflet de mon état d'esprit et me soulageaient de ma colère refoulée. Souvent, je dessinais mon pavillon directement placé sur la trajectoire d'un gigantesque cyclone! J'aurais aimé que quelqu'un entre dans ma chambre et me pose

des questions sur mes dessins, afin d'avoir l'occasion de déverser toute ma colère, mais jamais personne ne venait.

Sean était à Beechbrook depuis six mois et le moment prévu pour établir un premier bilan était arrivé. On nous fit entrer tous les quatre dans la grande salle de réunion. Des sièges étaient disposés en demi-cercle, sur trois côtés de la pièce, pour le personnel de l'établissement. Quatre autres chaises alignées en rang d'oignons nous étaient destinées, avec en face celle du psychiatre en chef. Chacun s'assit sur le siège qui lui était assigné.

Le psychiatre, le Dr Russell, était un petit bonhomme rondouillard, avec une figure poupine et des cheveux gris, que je me retins de ne pas trouver aussitôt antipathique.

Ce fut un vrai *one-man show*. Il menait son affaire avec morgue et assurance; aucun doute là-dessus! La plupart de ses questions s'adressaient à moi et il m'appelait « maman ». Ses genoux boudinés effleuraient les miens.

Je me reculai légèrement et dis :

– Je m'appelle Judy.

Les membres du personnel se regardèrent.

– Qu'avez-vous éprouvé quand vous avez su que vous étiez enceinte? demanda-t-il. Vous désiriez cet enfant?

Je sentis monter en moi une vague de colère.

– Oui. Je voulais Sean. Et je le veux toujours, dis-je en le fixant.

Il détourna les yeux et sourit vaguement en direction de mon oreille gauche.

– Oh, il arrive parfois qu'on croie vouloir une chose qu'on ne souhaite pas du tout. Parfois, voyez-vous, on a peur de la vérité.

Une sonnerie stridente me perça les tympans. L'alarme de sa montre, qui s'était déclenchée, nous avait fait tous deux sursauter.

– Oh, excusez-moi. J'ai oublié de l'arrêter, dit-il, en tripotant les boutons.

Il lança un regard furibond en direction de Megan et Sean qui s'étouffaient de rire. Puis il se retourna vers le personnel pour demander un rapport à la psychothérapeute et l'institutrice de Sean, ainsi qu'à son chef de pavillon. En apprenant que Sean avait travaillé à la cuisine – il avait aidé à faire de la pâte à crêpe, sorti la poubelle et lavé la vaisselle – parce qu'il s'entendait bien avec Mrs. Leonard, la cuisinière, le Dr Russell explosa :

– Je ne veux pas de ça ! Il ne doit rien faire à la cuisine ; ce sont des tâches féminisantes et il faut lui donner immédiatement une nouvelle affectation !

Je bouillais et vis que Megan avait les yeux écarquillés d'indignation. (Quelques jours plus tôt, alors qu'elle venait de terminer les dix *Betsy* de Carolyn Haywood, elle m'avait dit : « Tu comprends, dans ces livres, les filles ne font que des trucs sans intérêt, par exemple de la pâtisserie et du ménage, tandis que les garçons construisent des choses, s'amuse et vivent des aventures. Il y a trop d'histoires comme ça. »

Le Dr Russell discourait. Il racontait une parabole pour son auditoire tout entier, mais surtout pour moi. Il était la vedette. Il se trouvait dernièrement dans la salle d'attente d'un aéroport, près d'une mère qui essayait vainement de calmer son bébé qui pleurait.

– Elle faisait tout ce qu'il fallait, mais ça ne mar-

chait pas. Alors, je me suis approché d'elle, poursuivait-il en promenant les yeux sur l'assistance. Je lui ai pris son bébé et je l'ai serré contre moi. Il s'est tu instantanément, apaisé. Ce n'était pas un hasard, remarquait-il en dardant sur moi son regard. Ce bébé avait perçu les sentiments négatifs que sa mère entretenait à son égard, et ses pleurs étaient sa réponse.

J'entendis un demi-rire étranglé et je me rendis compte qu'il venait de moi. Je secouai la tête, sidérée. Ron se leva.

— Là, je vous arrête, dit-il. Je ne vous permettrai pas de faire ça à ma femme. Vous cherchez à rejeter la faute sur elle; ça ne peut pas continuer. Nous partons.

Une expression glacée dans ses yeux bleus, le Dr Russell mit un terme à la réunion avec une formule exprimant le plaisir qu'il avait eu à nous connaître et sa satisfaction devant les progrès que Sean avait fait à Beechbrook. Je tâchai de rassembler les lambeaux épars de mon identité et nous rentrâmes tous les quatre à la maison.

Au cours de la séance de psychothérapie suivante, les sujets de discussion ne manquèrent pas. Le Dr Borden nous laissa entendre qu'elle n'était pas d'accord avec les méthodes du psychiatre ni avec sa façon de penser. Il doit pourtant y avoir quelqu'un qui est d'accord avec lui, pensai-je. C'est lui qui dirige cet établissement, après tout. Bien que le Dr Borden fût une personne bonne et bien intentionnée, nous n'étions pas parvenus à nous débarrasser de l'impression que ces séances de thérapie familiale étaient une punition et que jamais elles ne nous apporteraient l'aide dont nous avions tant besoin.

L'été fut merveilleux. Nous avions Megan pour nous seuls et nous en profitions à chaque seconde. Il y avait la piscine, le tennis, le vélo et aussi le plaisir de parler ensemble. Nous savions qu'il était indispensable qu'elle soit un peu séparée de Sean. Elle avait besoin de liberté pour se livrer à des activités de son choix, sans être constamment interrompue par son frère ou par nos disputes. Une trêve dans le conflit qui durait depuis si longtemps nous était nécessaire à tous.

Un peu plus tôt, au cours du printemps, la maîtresse de Megan nous avait demandé de venir la voir. Elle était en effet très inquiète parce qu'il lui semblait que Meg avait des difficultés d'audition, et elle voulait avoir notre autorisation pour lui faire subir un test. Quelles difficultés d'audition ? lui avions-nous demandé.

Comme nous le savions, nous expliqua-t-elle. Megan lisait beaucoup. Souvent, quand la cloche sonnait, elle ne levait même pas la tête et, parfois, elle ne réagissait pas à l'appel de son nom. Elle poursuivait sa lecture. Il fallait que l'institutrice vienne lui toucher l'épaule pour obtenir son attention.

— Ce n'est pas une question d'audition, dis-je. C'est de concentration. Elle se concentre si fort qu'elle ne se rend plus compte de ce qui se passe autour d'elle. En réalité, elle entend parfaitement bien.

L'institutrice me regarda. Elle avait compris. L'année précédente, elle avait eu Sean dans sa classe, et sur le bulletin du dernier trimestre, elle avait écrit : « Il aura été le plus grand défi de toute ma carrière d'enseignante. »

Ainsi, nous connaissions enfin une existence familiale sans tension, sans crise de nerfs et sans cris.

Jamais nous n'avions fait autant de choses, le jardin était impeccable, j'avais gratté et refait les peintures de la maison, puis Ron et moi avions remis à neuf celle de ma belle-mère. Pourtant, nous étions désorientés, engourdis et éprouvions un terrible sentiment de culpabilité. Notre famille avait été amputée d'un membre et la douleur persistait.

La rentrée des classes arriva. Meg attaqua sa quatrième année d'école primaire et Sean entra en sixième; ses camarades étaient maintenant au collège, mais lui restait à Beechbrook. Les séances de psychothérapie du vendredi soir reprirent, plus pénibles que jamais.

En septembre, il y eut d'importants changements à Beechbrook. Pour commencer, quand les nouveaux arrivèrent, certains des pensionnaires les plus anciens s'en allèrent définitivement. Ensuite, je dus partager ma chambre avec quelqu'un d'autre. J'étais mort de peur à l'idée d'avoir un camarade de chambre. Finie l'intimité! Jusqu'ici j'avais au moins la possibilité de m'isoler dès que j'en avais envie et voilà que je ne pourrais même plus dessiner des tornades et les accrocher au mur, sans me demander si on n'allait pas les enlever.

René Watts, le garçon en question, avait huit ans quand il débarqua dans mon pavillon. Grand et musclé, il avait un aspect intimidant. Je crus pourtant brièvement que j'allais pouvoir sortir de moi-même et devenir son ami, mais il n'en fut rien.

Tout de suite, il fut chez lui. J'étais à Beechbrook depuis sept mois, mais je ne m'y étais toujours pas habitué, alors qu'il s'était senti immédiatement à l'aise.

Il était facile à vivre et apparemment sans problèmes. Il m'inspirait confiance et je commençais à me dégeler, à tel point que, pour la première fois, j'adressais la parole à un autre enfant. Le dialogue s'établissant, je baissai un peu plus ma garde. Bientôt, je me surpris à chahuter avec lui et je me disais : « Mon Dieu, voilà quelqu'un qui m'accepte ! » C'était trop beau pour être vrai.

Ainsi qu'une voiture dont les freins ont lâché et qui dévale une pente, cette amitié allait trop vite pour moi. La plupart du temps, je continuais à préférer être seul et la présence de René m'en empêchait. Il voulait que je participe à toutes ses activités, même si je n'en avais pas envie. Moi qui souhaitais par-dessus tout être invincible, cela m'était désormais impossible, à cause de lui. Impossible de l'éviter, puisqu'il partageait ma chambre. J'entamai alors un mouvement de retraite, de repli sur moi-même. J'avais l'impression que doit ressentir une tortue quand elle sort la tête de sa carapace et que quelqu'un la lui attrape. René devenait de plus en plus insistant. Il ne voulait pas me laisser tranquille et j'avais envie de hurler. J'étais pris dans une souricière; il n'y avait aucune issue. Voilà ce qui arrivait, dans cette sale baraque, quand on essayait de se faire des amis ! Je me refermai complètement. Mon seul désir était que René me fiche la paix. Je refusai tout contact avec lui. Sans doute cherchait-il toujours à être mon ami, je m'en rends compte maintenant, mais je ne lui ne laissais plus la possibilité. Bientôt, ses offres d'amitié se changèrent en menues persécutions. Bien qu'il n'eût que huit ans et que je fûs plus grand que lui, je n'osais pas me défendre. Je ne faisais rien pour l'empêcher de me tourmenter, ce qui était d'autant plus grave que nous étions dans la même chambre. Un week-end où j'étais à la maison, j'avais chuchoté à l'oreille de maman :

— Je ne veux plus jamais retourner là-bas.

Il y avait à Beechbrook une employée qui s'appelait Sue Laine, à qui je refusais obstinément de parler. Je faisais comme si elle n'existait pas. Tout simplement parce qu'elle avait vingt-quatre ans et que je tenais le chiffre vingt-quatre en aversion — c'était le numéro de l'autobus scolaire de Boardman qui était toujours en retard. Ça me rendait furieux ! Par conséquent, j'ignorais Sue Laine. Quand elle me disait bonjour, je ne lui répondais pas. Une fois, elle avait posé son manteau sur la chaise où je voulais m'asseoir, alors je l'avais jeté par terre. Elle s'était fâchée, mais ne comprenant pas pourquoi, j'avais été surpris et offusqué. Je pensais qu'elle allait me demander poliment de ne pas faire ça et je projetais de continuer à l'ignorer. Ce refus de lui parler et de la regarder dura toute l'année. Pourtant, juste avant l'été, elle réussit à m'emmener promener autour du pavillon et me demanda comment je m'en sortais en classe. Je lui répondis d'abord par monosyllabes, mais peu à peu, je commençai à m'ouvrir. Je sentais qu'elle avait pour moi une affection sincère. C'est alors qu'elle m'annonça qu'elle quittait Beechbrook pour aller travailler dans le Minnesota. Ce fut comme un vide, une blessure. Je venais de prendre un grand risque en essayant de communiquer, et voilà qu'elle me disait qu'elle partait. On m'avait trahi !

J'affectai alors de ne pas être le moins du monde touché par son départ. « Puisque je n'y puis rien, pensais-je, autant faire comme si ça m'était égal. » Une fois de plus, j'allais perdre quelqu'un qui semblait me porter de l'affection ; encore un coup de pied en pleine figure !

Sean était à Beechbrook depuis huit mois et la situation devenait intenable pour nous tous. Il était visiblement malheureux; un dimanche, alors qu'on le raccompagnait, il avait déclaré :

– Je déteste cet endroit. Je veux rentrer à la maison!

– Il faut qu'il rentre pour qu'il puisse nous pardonner de l'avoir envoyé là-bas, dit Meg. Est-ce qu'il pourrait revenir avant mon anniversaire?... C'est tout ce que je demande.

On aborda la question au cours de la séance suivante. Le Dr Borden jugeait que c'était bien trop tôt, qu'on ne pouvait pas interrompre un processus qui venait juste de commencer, que le mal serait irréparable.

– Il faut en prendre le risque, dit Ron. Nous avons besoin de l'avoir avec nous, à la maison, et lui aussi veut revenir.

– On est tous d'accord, ajouta Megan.

Sean rentra à la maison la première semaine de novembre. Megan lui donna des cartes, des dessins et de menus présents. Nous lui avions acheté des cadeaux et organisé une petite réunion en son honneur.

– Tu verras, tout ira très bien, maintenant, et jamais, jamais plus, tu ne seras obligé de partir, même pour un seul jour.

Le moment était venu de dresser un bilan. Ces neuf mois de séparation avaient-ils été bénéfiques pour Sean ou, au contraire, lui avaient-ils fait du mal? Aujourd'hui encore, je me pose la question. Ils nous avaient en tous cas laissé le temps de cicatriser nos blessures, de reprendre espoir. Nous savions désormais que les seules solutions possibles ne pouvaient venir que de nous, d'un combat quotidien

avec Sean et avec nous-mêmes. Encore, maintenant, je ne cesse de me demander si je l'ai ou non envoyé à Beechbrook pour le punir, pour l'obliger à comprendre que je ne tolérais pas qu'il outre passe certaines limites. Au moment où nous avons pris cette décision, l'hiver précédent, j'avais perdu toute objectivité; j'étais totalement sous l'emprise de la colère, de la frustration, de l'énervement et de la souffrance la plus profonde. Je me sentais dévalorisée; comment pouvais-je me figurer que j'étais une bonne mère pour Megan alors que j'étais pour Sean une mère lamentable? Je n'avais plus de ressources, plus d'idées, plus de force et je ne croyais plus dans l'avenir.

Sean entra en sixième, au collège de Boardman. Le trimestre était déjà entamé et je me faisais beaucoup de souci. C'était un établissement important, où l'on exigeait une plus grande maturité de comportement, et l'environnement était moins insulaire qu'à Beechbrook. Sean avait désormais un professeur différent pour chaque matière, les études étaient plus difficiles, la pression plus forte et le travail était noté.

Il ne parlait de rien, bien entendu. Quelle que fût la question que je lui posais – et je lui posais toutes celles qui me venaient à l'esprit –, je n'obtenais que des réponses monosyllabiques ou un « Je sais pas. » « Tes professeurs te plaisent ? Tes camarades sont sympathiques ? Quelle matière préfères-tu ? » Il prétendait aimer tout et tout le monde. Il fallut des années avant qu'il reconnaisse qu'une personne lui déplaisait.

Je n'avais qu'un désir : retourner dans l'école à laquelle j'appartenais. J'avais pour règle que je devais aller en classe neuf mois par an et j'étais très contrarié d'avoir déjà tant manqué. Très embarrassé à cause de ma longue absence, je disais à ceux qui me le demandaient que j'avais été malade.

Quand je revis Karen, la fille dont j'étais amoureux

l'année précédente, je n'éprouvai rien. Elle m'était devenue complètement indifférente. Elle avait un appareil dentaire et je n'avais plus envie ni de la regarder ni d'être avec elle.

Ma mère me posait plein de questions au sujet de l'école, mais il m'était impossible de lui répondre, même quand elle me parlait très gentiment. Quand je pensais à ma mère, je pensais aux punitions. Je me disais donc que, même si je parvenais à lui confier mes soucis, je serais puni d'une façon ou d'une autre. Je m'en sortais en lui faisant des réponses très brèves; je redoutais de dire ce qu'il ne fallait pas! Je ne savais pas quels mots déclenchaient une réaction favorable et lesquels en entraînaient une mauvaise. Des fois, je lui disais que j'aurais aimé avoir d'autres parents, que dans ce cas, j'aurais été plus heureux.

En classe, je me sentais en sécurité. Mais ailleurs, à la cantine, dans la cour de récréation et les couloirs, c'était un vrai cauchemar. Je ne savais pas comment me faire des camarades, et je passais mon temps à trembler. Je n'avais aucun moyen de savoir pourquoi les autres me traitaient ainsi ni ce que signifiait leur attitude à mon égard.

Comme je ne me comportais pas comme eux, ils ne cessaient de m'embêter. Je feignais de ne m'apercevoir de rien, pour qu'ils croient que je n'avais pas de problèmes. Aussi, quand ma mère me demandait ce qui s'était passé à l'école, je n'avais nulle envie de dire quoi que ce fût, ni à elle ni à personne d'autre. J'étais content que ma sœur soit encore à l'école primaire, parce qu'elle ne pouvait pas voir ce qui se passait, pour aller ensuite le raconter à tout le monde ou en parler avec moi. J'avais besoin de me nier à moi-même la situation dans laquelle je me trouvais.

A la maison, le comportement de Sean ne s'améliorait pas. Il avait toujours les mêmes vieilles idées fixes, avec des variantes, plus des nouvelles, toutes aussi incontrôlables. Sa passion pour les interrupteurs électriques touchait maintenant les maisons voisines. Il entrait dans un garage et allumait les lumières extérieures, éclairant l'allée, la véranda, les cours de devant et de derrière. Souvent, les propriétaires le prenaient sur le fait et me le ramenaient, furieux. Rien ne l'arrêtait.

Il était toujours fasciné par les indicatifs de radio et de télévision, les codes postaux, les machines à laver et les mots longs. Si quelqu'un employait un terme qu'il ne connaissait pas, il l'utilisait aussitôt, mais avec un autre sens. Si j'essayais de lui en expliquer la signification, il hurlait :

— Je sais, je sais!

Quand il était seul avec le chien, il le tourmentait sans cesse. Il passait des heures dans le jardin à pourchasser les abeilles, pour les écraser. Il avait beau se faire piquer, il ne se décourageait jamais.

A Noël, on lui acheta un vélo. C'était la première fois de sa vie qu'il avait exprimé un désir. Il avait hâte de l'essayer et, pourtant il avait une peur bleue de tomber. Ron était décidé à lui apprendre. Le premier jour de beau temps, ils partirent tous deux, avec la bicyclette, dans la cour de l'école, pour avoir de l'espace et de la tranquillité. Ron l'avait averti que ce serait long, que ça ne marcherait pas du premier coup, mais qu'il pouvait prendre tout son temps. Il l'assit sur la selle, lui montra le fonctionnement de l'engin et le laissa s'habituer à la position. Puis, ils commencèrent à avancer, Sean pédalant et Ron le

tenant par-derrière. Soudain, Sean déclara qu'il voulait descendre, en s'exclamant :

– Je ne saurai jamais!

Quand ils rentrèrent à la maison, deux heures plus tard, Sean savait monter à bicyclette. Ron boitillait; il avait les chevilles écorchées et le bras couvert de bleus. Dès la première chute, Sean s'était affolé... Il ne saurait jamais, il était trop bête. Ron avait insisté, sachant que s'il renonçait maintenant, ce serait fini et que cela s'ajouterait à ce qu'il pensait être la longue liste de ses échecs. Ron l'avait donc obligé à se rasseoir sur la selle et à replacer les pieds sur les pédales. Sean avait lâché le guidon, Ron lui remit les mains dessus. Puis, voyant qu'il avait ôté les pieds des pédales, il s'était emporté en lui donnant l'ordre de ne lâcher ni les pédales ni le guidon. Aux prises tant avec son père qu'avec son vélo, Sean était tombé une deuxième fois, mais Ron s'était obstiné.

Ils avaient fait d'innombrables essais. Chaque fois, Sean hurlait :

– Je vais bousiller ce vélo! Je veux descendre!

Ron avait du mal à maintenir la bicyclette en équilibre, avec Sean dessus; quand il poussait, les pédales lui entamaient les chevilles, mais tant pis. Et puis, le miracle s'était produit : Sean avait trouvé son équilibre. Il pédalait et tenait bien son guidon. Ron courait à côté de lui, sur le parking, et l'encourageait de la voix. Une demi-heure plus tard, Sean arriva à la maison, sur son vélo. Je le vis remonter l'allée, avec un sourire fier et ravi qui m'est resté gravé dans la mémoire. Megan et moi l'accueillîmes par des applaudissements.

– Dis donc, Sean, lui dit Megan en l'embrassant. Tu as appris plus vite que moi! Maintenant on va pouvoir aller partout!

Quand le temps permettait de rester dehors, Sean jouait au base-ball, avec Meg et quelques petits voisins. Mais très vite, il laissait tout le monde en plan pour rentrer à la maison. Comme les autres protestaient, il leur disait :

– J'ai soif; je vais juste boire un coup.

En réalité, il montait dans sa chambre et y restait, jusqu'à ce que, lasse d'attendre, Megan vienne l'appeler.

– J'arrive tout de suite! criait-il.

– Il ment. Fais-le descendre! protestait Megan.

Le ton que prenait Sean était révélateur : il savait que ses camarades avaient besoin de lui pour faire une vraie partie; c'est pourquoi il s'en allait et les observait de la fenêtre de l'escalier, pour jouir de leur déception.

– Sean, va jouer avec eux. Ils t'attendent.

– Je suis trop fatigué. J'irai quand je me serai un peu reposé.

Un prétexte, bien entendu. Il n'y retournait pas et c'était chaque fois pareil.

Ensuite il inaugura le « faux sourire ». Je me rendais compte que c'était un nouveau truc pour ébranler mon précaire équilibre. Il me regardait en souriant avec tant d'affectation que je ne savais quoi faire. On aurait dit une scène surréaliste, tirée d'un vieux film muet, où l'on aurait vu un tueur en herbe contemplant sa future victime.

Puis, il me tapotait l'épaule. Il s'approchait de moi, pendant que je corrigeais des copies, par exemple, et me donnait de petits coups sur l'épaule ou le bras. Bien. Je me tournais vers lui en souriant, et parfois même je l'embrassais. C'était peut-être la seule façon qu'il connaissait pour manifester sa tendresse, un début de réaction affective. Les tapes s'intensifiaient.

Puis apparaissait le faux sourire. Les tapes s'accéléraient, se faisaient plus violentes.

– Sean, pourquoi fais-tu ça ?

Tap, tap, tap !

– C'est pour être gentil.

– Bon. C'est bien. Ça suffit maintenant.

Tap, tap, tap.

– Sean, arrête, s'il te plaît.

– C'est juste pour être gentil.

– Non, tu n'es pas gentil. Tu me prends pour un chien ? Tu as quelque chose à me dire ?

Il se mettait à glousser. Je lui attrapais le poignet. J'étais en colère, et c'était justement ce qu'il voulait ; son regard s'allumait et il se retenait pour ne pas rire. Je me suis encore laissé prendre, me disais-je. C'est à moi de contrôler mes réactions. Je dois rester calme. Je suis une adulte, tout de même, et il n'est qu'un enfant !

Au bout de quelques minutes, les tapotements reprenaient. Je lui saisisais la main.

– Tu as envie d'aller te promener ?

Il secouait la tête et me tapotait de son autre main. Je la lui prenais aussi et les gardais toutes deux prisonnières.

– Assieds-toi et parle-moi de ton école. Qu'est-ce qu'on t'apprend au cours de sciences sociales ?

– Rien.

Un regard humide et brillant... De nouveaux tapotements. Dès que je lui lâchais les mains, il recommençait. Je les lui reprenais, mes ongles s'enfonçaient dans ses poignets. Il se dégageait et se jetait par terre.

– Tu m'as même pas fait mal ! criait-il, une expression de triomphe dans les yeux.

J'avais imaginé un certain nombre de procédés qui, pensais-je, devaient m'attirer l'attention de ma mère. Par exemple, je lui adressais un sourire si affecté que sa signification ne faisait aucun doute. Je cherchais à déclencher une réaction de sa part; le plus drôle, c'était quand elle me rendait mon sourire, avec la même exagération, alors que je savais qu'elle était furieuse.

Il était très rare que je sourie vraiment, surtout à elle. En dehors de mes activités répétitives, presque rien ne me procurait un véritable plaisir.

En même temps que je souriais à maman, je lui tapotais l'épaule. Elle ne m'inspirait aucune affection, mais je pensais qu'elle comprendrait que cela voulait dire que j'avais envie d'être heureux. J'étais en colère d'être en colère, sincèrement, et j'aurais bien voulu qu'on cesse de se disputer. Ces tapes étaient donc une façon d'alléger un peu la tension, mais l'ennui, c'était que je n'arrivais plus à m'arrêter, et maman s'emportait contre moi. Si je cherchais parfois à la titiller, c'était parce que j'avais échoué dans ma tentative pour être sincère. Je n'éprouvais pas de réelle affection, mais j'espérais qu'elle la croirait authentique, comme celle de Meg. J'avais peur de l'embrasser, parce que je ne savais pas comment elle allait réagir; j'étais incapable de déchiffrer les signes dont les gens se servaient pour communiquer. Quand je tapotais maman, elle se fâchait, mais ça ne durait pas et, du coup, j'avais envie de recommencer. Quand elle criait, je me sauvais, puis dès qu'elle était calmée, je revenais à la charge.

S'il détestait tant Beechbrook, pourquoi ne faisait-il aucun effort pour mieux se conduire ? Ne craignait-il donc pas d'y retourner ?

Je m'efforçais de le faire participer aux travaux domestiques. Il n'était même pas capable de s'habiller correctement et, tous les matins, il fallait que je rectifie sa tenue, que je l'aide avec les fermetures à glissière, les pressions et surtout les boutons. Je m'évertuais à l'obliger à pendre ses chemises sur un cintre, mais il les jetait dessus n'importe comment et, quand elles glissaient, il entraînait en fureur et invectivait le vêtement rebelle. Ses effets finissaient souvent en lambeaux, dans la poubelle. Je tenais à ce qu'il fasse son lit tous les matins et, à force de le lui répéter, il lui arrivait de s'exécuter, mais c'était pire après qu'avant.

Je lui avais demandé de m'aider à ratisser les feuilles mortes. Pour transformer la corvée en jeu, nous faisions de gros tas pour qu'il puisse plonger dedans, mais au bout de dix minutes, il jetait son râteau et rentrait à la maison, sous prétexte qu'il était fatigué.

En classe, j'avais toujours la moyenne et même parfois plus, mais pour le reste, ma vie à l'école était un enfer. A douze ans, je n'avais aucun contact avec mes camarades; j'ignorais tout d'eux. Ne connaissant aucune autre famille, je croyais être le seul à avoir des problèmes chez moi et pensais que tout le monde s'entendait bien avec ses parents. Je me sentais radicalement différent. Mort de honte, je restais dans ma coquille, incapable d'en sortir pour me faire des amis. La conscience de ma médiocrité m'accablait.

J'aurais tant voulu être quelqu'un d'autre. Pourquoi

ne pouvais-je pas être normal ? Je souhaitais plus que tout changer mon comportement et me débarrasser de mes problèmes. J'avais trouvé de m'adresser de sévères remontrances.

Un jour, maman m'avait demandé de ramasser les feuilles mortes. Je détestais l'aider, étant donné que nous étions toujours à couteaux tirés, aussi j'inventais chaque fois un prétexte pour me défilier. Ce jour-là, je lui avais déclaré, de mon ton monocorde habituel, que j'étais trop fatigué pour ratisser les feuilles. Elle avait insisté. Je lui avais alors dit que je ne me sentais pas bien. Elle s'était énervée et, du coup, mon envie de l'aider avait encore diminué.

– Très bien, avait-elle lancé. Je le ferai toute seule. Tu ne veux jamais me donner un coup de main !

Sa réaction m'avait profondément blessé. Après tout, je ne cherchais pas à lui faire de la peine ! J'étais monté dans ma chambre, et tout en la regardant par la fenêtre s'échiner sur les tas de feuilles, j'avais entamé un dialogue avec moi-même. J'étais tiraillé entre deux personnes, dont l'une s'indignait contre le « vrai » moi.

– Mais bon sang, Sean, pourquoi te mets-tu tout le monde à dos ?

– Mais je voulais seulement...

– Tu sais bien que tu fais enrager maman. Tu rends tout le monde furieux !

– C'est plus fort que moi... Je n'arrive pas à me contrôler.

– C'est des histoires, tout ça ! Tu es vraiment un pauvre type (c'est ce que maman m'avait dit, un jour qu'elle était très en colère). Tu ferais bien de te corriger.

– D'accord, il faut que je change... Mais comment ?

– Je n'en sais rien, mais tu aurais intérêt à t'y

mettre, sinon ils vont finir par te détester pour toujours.

– Je vais essayer.

Sur cette promesse, j'étais sorti de ma chambre, en me forçant à adopter un état d'esprit différent. J'avais rejoint maman et repris mon râteau comme si rien ne s'était passé. Elle m'avait même souri!

Ces entretiens avec moi-même étaient une échappée sur le monde extérieur. Je désirais sortir de cette cage sans fenêtres et ne plus être prisonnier de mes habitudes.

J'avais également trouvé une autre méthode pour me corriger. Quand on me punissait pour une faute quelconque, je me disais à moi-même : « Sean, tu sais très bien que tu ne dois pas faire ça! » Je percevais dans ma voix une note condescendante. Maman n'aimait pas m'entendre me parler ainsi, car elle ignorait sans doute pourquoi je le faisais. En réalité, c'était une simple échappatoire; cela me permettait de me désolidariser de mes actes et de me soustraire à mon embarras. C'était un moyen de me tirer d'affaire.

De même, pour me soulager et détourner la colère sur quelqu'un d'autre, j'importunais ma sœur qui finissait par aller se réfugier dans sa chambre, en larmes et en fureur. Quand j'avais réussi à me calmer, maman tentait de m'expliquer les conséquences que mes constantes taquineries avaient sur Megan et sur nous tous.

– Il faut que tu cesses d'embêter ta sœur, Sean, me disait-elle. Elle n'en peut plus!

– Je sais. Et moi j'ai horreur de l'embêter, répliquais-je.

– Alors, pourquoi le fais-tu ? me demandait maman, sidérée. C'est comme si tu disais que tu détestes manger du poulet et que tu en réclames tous les soirs au dîner.

A la vérité, je me trouvais sur un manège qui tournait sans fin et je ne savais pas comment en descendre.

Sean arrivait à l'adolescence et nous redoutions qu'il ne puisse jamais fonctionner comme un adulte. Pour la première fois, il commençait à prendre conscience du nombre de choses qu'il ne connaissait pas et était incapable de faire. Il avait honte de son ignorance et s'évertuait à la dissimuler. Il mentait, prétendait savoir ce qu'il faisait, disait des choses complètement absurdes, afin d'occulter une situation à laquelle il ne pouvait faire face. Jamais il ne demandait de l'aide et la refusait même si on lui en proposait.

Sa terreur de l'échec l'empêchait d'entreprendre quoi que ce fût de nouveau et de s'autoriser à commettre des erreurs qui lui auraient permis d'avancer. A douze ans, il m'avait dit :

— Je voudrais jouer du piano.

J'étais toute contente. On lui avait trouvé un professeur, mais il s'impatiait de ne pas progresser assez vite. Il avait envie de jouer et non d'apprendre à jouer.

— Je devrais bien jouer ! s'écriait-il. Il y en a qui jouent bien, alors pourquoi pas moi ?

Comme j'entendais mes parents faire du piano à quatre mains, j'avais décidé d'en jouer moi aussi.

J'étais sûr que ce serait facile et que j'allais réussir immédiatement.

On me fit donner des leçons, mais les exercices m'ennuyaient profondément. Je voulais seulement jouer et bien jouer tout de suite, afin de pouvoir impressionner les gens. L'idée d'avoir à travailler m'ennuyait.

Ma mère me répétait qu'il fallait beaucoup de temps pour arriver à maîtriser un instrument, que tout le monde se trompait au début et même après, mais ce qu'elle me disait n'avait aucun sens pour moi; je ne réussissais pas à comprendre, parce que je n'avais jamais vu quelqu'un en train d'apprendre. Ayant autour de moi des gens qui jouaient sans se tromper, je m'étais inventé cette règle : Moi aussi, je dois jouer à la perfection!

Quand je faisais des fautes, pendant les leçons, la colère me saisissait; ça m'était insupportable. Entre les cours, je ne m'exerçais jamais. Si on me disait qu'il fallait travailler pour progresser, j'en avais encore moins envie. Il fallait que je sois un grand pianiste, point final.

Au cours de l'été 1974, juste avant que Sean entre en cinquième, j'entendis parler d'un groupement qui venait de se créer à Youngstone, rassemblant des mères d'enfants ayant des difficultés d'apprentissage. C'était la première association de ce type, dans notre ville. La description du comportement de Sean cadrant à peu près avec le leur, j'étais impatiente de savoir si je pourrais y trouver de l'aide et je me rendis, avec une amie, à une réunion qui se tenait chez l'une des organisatrices.

A mon arrivée, j'avais examiné les personnes présentes. Il y avait là une douzaine de femmes. Le silence régnait et tous les visages étaient anxieux. La réunion commença avec une psychologue de la région qui parla pendant quelques minutes des troubles de comportement classiques chez les enfants ayant des difficultés d'apprentissage. Soudain, quelqu'un l'interrompit.

– Mon fils a cinq ans et il n'est toujours pas propre. On me dit qu'il est retardé, mais ne pensez-vous pas qu'on pourrait au moins lui apprendre ça ?

– Et la façon de se tenir à table ? enchaîna une autre mère. Robbie refuse de se servir d'une fourchette et les professeurs se plaignent parce qu'il lance de la nourriture à travers toute la cantine. Il est dans une classe d'enseignement spécial. Ne peut-on pas lui apprendre à manger proprement ?

En ce qui concernait ces femmes, l'exposé était terminé. Elles avaient envie de parler. Elles avaient besoin d'aide, d'encouragements, d'approbation et non de critiques. Leurs enfants présentaient des troubles allant du retard mental à la schizophrénie et à la paralysie cérébrale – tout sauf l'autisme –, aussi, pour moi, leurs ennuis semblaient presque anodins. Aucune d'entre elles n'avait un enfant au comportement voisin de celui de Sean.

A la fin de la réunion, j'allai demander à la psychologue si elle s'était déjà occupée d'enfants autistes.

– Oh, non, me dit-elle. D'ailleurs, cette association ne vous sera d'aucune aide. Mais je connais un médecin qui soigne ce genre d'enfants. Appelez-moi à mon bureau, poursuivit-elle en me remettant sa carte, et je vous donnerai son numéro de téléphone. Il s'appelle Logan ; le seul ennui, c'est qu'il habite Akron.

J'étais sans cesse en quête d'informations nouvelles. J'avais trouvé un merveilleux livre intitulé *Histoire d'Elly*, écrit par la mère d'un enfant autistique. Contrairement à Sean, cette petite fille était très calme et facile à « diriger », mais son comportement ne m'était que trop familier : actes répétitifs absurdes, fascination pour les lumières, les chaînes, l'eau qui coule. Ne sachant plus où s'adresser, la mère s'en était remise à son amour et à son instinct ; elle faisait travailler sa fille à la maison, usant de patience et d'imagination pour lui ouvrir la porte du monde. A un moment donné, ses parents l'avaient emmenée dans un institut renommé pour demander le diagnostic d'un psychiatre. Au lieu d'être accueillis par des personnes compréhensives de qui ils auraient reçu « un peu d'approbation, quelques compliments pour nous rassurer », ils s'étaient heurtés à des gens rigides et passifs, qui n'avaient pas eu la moindre réaction en les entendant parler de leur enfant. « Dans le meilleur des cas, on ne peut parler avec naturel à un auditeur muet [...]. Ici nous étions à l'épreuve, ajoutait-elle ¹ [...]. Nous nous dominions effectivement, nous n'avions pas le choix. Les psychologues à l'accueil réfrigérant suscitent les parents "frigorifiques" [...]. J'étais arrivée dans un état de violente émotivité, prête à trembler, à pleurer, à fondre de gratitude. Devant un accueil aussi froid, je remisai évidemment mes émotions aussitôt. Devant une attitude d'homme de métier, j'observai moi aussi un détachement tout professionnel ². » Je revis soudain le Dr Logan, son regard glacé, son refus de réa-

1. Clara Claiborn Park, *Histoire d'Elly*, trad. Claude Thomas, Calmann-Lévy.

2. *Ibid.*

gir et même de sourire quand nous nous engageons sur le douloureux terrain de nos difficultés avec Sean et que nous trébuchions à chaque pas, à cause de notre trouble et de notre angoisse. « C'est vrai, pensai-je, nous étions à l'épreuve. »

D'après d'autres ouvrages et d'autres articles, il était évident qu'il n'existait aucun consensus sur les causes et le traitement de l'autisme. J'avais au moins appris que nous avions de la chance. Sean aurait pu être beaucoup plus atteint ; beaucoup d'enfants autistiques ne parlaient pas, se cognaient la tête, se mordaient les mains et se montraient d'une extrême agressivité vis-à-vis de leur entourage. Un grand nombre d'entre eux étaient arriérés mentalement et, pour la plupart, il n'y avait d'autre solution que de les placer dans une institution.

Au moment même où nous avions renoncé à trouver de l'aide, nous crûmes entrevoir un espoir. On venait de faire d'importantes découvertes dans le domaine des vitamines et des allergies alimentaires. Grossièrement résumée, la dernière en date des théories nutritionnistes affirmait que le comportement des enfants, en particulier l'hyperactivité, était affecté par des réactions allergiques à la nourriture et aux boissons. Des médecins avaient rendu compte de miraculeux résultats obtenus chez des enfants au comportement hautement antisocial dont on avait cru à tort qu'ils présentaient des lésions du cerveau, et qui étaient simplement victimes d'un déséquilibre chimique provoqué par une allergie alimentaire. Un spécialiste recommandait vivement de soumettre les jeunes autistes à un régime sans gluten. Étant donné que Sean se nourrissait presque exclusivement de céréales depuis sa naissance, par conséquent de produits très riches en gluten, j'avais résolu de savoir si son comportement était lié à une allergie alimentaire.

On finit par dénicher une disciple de ce prestigieux spécialiste, devinez où ? A Akron, dans l'Ohio !

On lui amena Sean. Elle consultait chez elle, dans une vieille maison lugubre, qui ressemblait beaucoup à celle du Dr Rossi. Cette dame avait plus l'air d'une tireuse de cartes que d'une diététicienne. Elle avait

un regard sombre et rêveur, de longs cheveux noirs, et elle portait une superposition de robes imprimées, en tissu vaporeux. Elle était flanquée d'une sorte d'assistant d'aspect inquiétant et au type vaguement slave, qui s'adressait uniquement à elle en marmonnant.

Pendant que Sean attendait dans une autre pièce, nous répondîmes à ses questions. Il fallut donc évoquer une fois de plus notre calvaire familial, l'autisme de notre fils et notre impuissance à y faire face. Puis, comme elle avait également des questions à poser à Sean personnellement, elle nous demanda d'aller le chercher.

- Combien pèses-tu, Sean?
- Quarante kilos. (Il en pesait cinquante et un.)
- Ton âge?
- Dix ans. (Il en avait douze.)
- Tu mesures combien?
- Un mètre dix.

Mon regard alla de mon fils, avec son mètre quarante, à cette personne qui notait scrupuleusement ses réponses, d'un air impassible. Bon, pensai-je. Elle est très habile, elle enregistre l'image qu'il a de lui-même.

- Quels sont tes plats préférés?
- Oh, tout. Je mange beaucoup de fruits et de légumes. J'ai une alimentation très équilibrée.

Quoi! J'échangeai un sourire avec Ron. Jamais un fruit ou un légume n'avait effleuré les lèvres de Sean.

- Il y a des choses que tu n'aimes pas?
 - Non, je ne vois pas.
 - Quelles sont tes activités préférées?
 - J'aime tous les sports et je lis beaucoup.
- Et ainsi de suite. Stupéfaite, je me demandais com-

ment il était arrivé à reconstituer ce profil idéal d'un garçon de douze ans.

Quand elle en eut fini avec ses questions et prélevé une mèche dans la chevelure de Sean, elle se leva et nous serra la main en disant :

– Je vais vous fixer un rendez-vous dans deux semaines, le temps d'établir un régime alimentaire basé sur ça (elle agita le questionnaire) et sur une analyse capillaire.

Ron considéra la diététicienne avec un air éberlué, puis dit à Sean d'aller nous attendre dehors.

– Juste une minute... Est-ce que vous allez utiliser les indications qu'il vient de vous fournir ? demanda-t-il alors.

– Bien entendu, répondit-elle, étonnée. Pourquoi ?

– Parce qu'il vous a menti sur tous les points.

– Menti ?

– Il vous a dit ce que vous souhaitiez entendre. Vous ne vous êtes donc pas aperçue qu'il mesurait trente centimètres de plus que ce qu'il a prétendu ? Et puis, il a douze ans et pas dix. Quant à ce qu'il mange, ce sont uniquement des féculents et des hydrates de carbone ; il consomme d'énormes quantités d'aliments sans goût et jamais rien de frais.

Elle regarda Ron en fronçant les sourcils, puis se tourna vers moi.

– Mais pourquoi aurait-il fait une chose pareille ?

– Parce que c'est un enfant qui a de très graves problèmes, dit Ron. Parce qu'il ne supporte aucun changement, qu'il est terrorisé à l'idée de grandir. Parce que, comme nous vous l'avons dit, il est autiste !

– Eh bien, dans ce cas, il faut que vous me fournissiez des réponses exactes, sinon je ne pourrai pas

établir un programme alimentaire valable, répliquait-elle, complètement effarée.

Aussi étonnant que cela soit, nous nous exécutâmes.

Quinze jours plus tard, nous étions de nouveau chez elle. Après avoir dressé l'inventaire des déséquilibres nutritionnels de Sean, elle nous prescrivit des minéraux, des vitamines et des compléments alimentaires fort coûteux qui devaient résoudre tous nos problèmes. On alla trouver le conseiller d'orientation de l'école de Sean pour lui demander de veiller à ce qu'il prenne ses vingt-cinq gélules quotidiennes, au déjeuner. Le soir, à la maison, nous lui donnions les vingt-trois autres.

C'était pour lui un supplice d'avaler tout cela, mais il s'efforçait d'être coopératif. Je souffrais pour lui; certaines gélules étaient énormes, d'autres sentaient affreusement mauvais. Enfin, ce ne sont pas des médicaments, me disais-je; cette fois, pas de tranquillisants! Et si par chance il s'agit vraiment d'un déséquilibre alimentaire, on ne va pas tarder à constater une amélioration.

Au bout d'un mois, nous retournâmes chez la diététicienne. J'avais noté les moindres modifications du comportement de Sean, des modifications qui auguraient peut-être de grands succès futurs. Elle écouta mon petit exposé, avec l'air de se demander pourquoi je lui racontais tout cela.

— Bon, continuez ce traitement, dit-elle abruptement en me tendant une feuille de papier où figurait une liste de vitamines et de minéraux, avec un nom inscrit dans le haut, un nom qui n'était pas celui de Sean.

— Ce n'est pas sa fiche, remarquai-je.

Elle me regarda d'un air surpris.

– C'est la fiche de quelqu'un d'autre, pas celle de notre fils.

Elle me reprit la feuille et l'examina.

– Comment s'appelle-t-il, déjà ?

– Sean. Barron.

– Et qu'est-ce que vous lui avez donné ?

Tous mes espoirs s'évaporèrent soudain, me laissant assise sur ma chaise, atterrée et vaincue. Ce fut notre dernier voyage à Akron.

Nous prîmes alors une grande décision. Pour le meilleur et pour le pire, nous ne compterions désormais que sur nous-mêmes. Nous mènerions le combat à notre façon, et si nous commettions des erreurs, ce serait les nôtres. Nous ne pouvions supporter l'idée d'être à nouveau déçus par un spécialiste qui nous donnerait de faux espoirs. Pas une seule fois, on ne nous avait témoigné de la sympathie, de la compassion ou même un peu de chaleur ; toutes ces tentatives avaient été malheureuses. De plus, il était inutile de soumettre Sean à une expérience supplémentaire. « *Je ne suis pas malade !* » s'était-il un jour écrié, à la vue des vingt-trois capsules qu'il devait avaler.

Pendant les deux années suivantes, Sean rentrait souvent de l'école visiblement perturbé. Il avait fréquemment des égratignures aux mains et aux bras. Se les était-il faites lui-même ou était-ce un camarade ? Il prétendait n'avoir aucune écorchure, ne pas savoir de quoi nous parlions.

– Je t'en prie, mon chéri, dis-moi ce qu'il y a. Est-ce que quelqu'un t'a fait mal ? Je vois bien que tu es tourmenté... Est-ce que tu as des ennuis avec un professeur ou avec tes camarades ? Tu peux tout me dire... Papa et moi, nous t'aiderons. Personne ne se fâchera contre toi.

Mais il se taisait.

Il avait envie de poser des questions, non d'y répondre. C'étaient toujours les mêmes. « Et si j'ouvrais la ruche ? » « Que ferait Meg si je lui déchirais ses cahiers ? » « Où va le Mississippi ? »

Quand, pour lui faire plaisir, quelqu'un lui répondait, il riait, puis posait d'autres questions. J'étais persuadée qu'il riait parce qu'il avait réussi à en venir à ses fins et cela me rendait furieuse.

– Je déteste quand tu te mets en colère, prit-il l'habitude de me dire. Ne recommence pas !

Je le saisisais alors par les épaules pour l'obliger à me regarder.

– Sean, ne me pose plus jamais cette question. Sinon, je me fâcherai.

Il ne voulait rien entendre.

En cinquième, j'étais tombé amoureux. De quelqu'un de ma classe... En réalité c'était le professeur de sciences naturelles, miss Jenkins. Mes sentiments se renforcèrent très vite, surtout quand je sus qu'elle n'était pas mariée. Les sciences naturelles ne m'intéressaient guère et je n'étais pas passionné par les roches métamorphiques, mais j'avais hâte de voir arriver l'heure du cours.

J'avais l'impression qu'un lien particulier s'était tissé entre nous et qu'aucun autre élève de la classe ne lui inspirait un sentiment aussi fort; j'étais d'ailleurs le seul à connaître son prénom. Toutefois, je redoutais que quelqu'un ne s'aperçoive que j'avais un penchant pour elle. J'allais la voir tous les jours, avant de monter dans l'autobus, et j'étais pris d'une jalousie et d'une fureur intenses s'il y avait un autre enfant dans la pièce. Une fois, je l'avais attendue si longtemps que j'avais raté le car, et maman avait dû venir me chercher.

Et puis, il se produisit une chose terrible. Miss Jenkins nous annonça qu'elle allait prendre une semaine de congé pour se marier! Un flot de panique et de souffrance me submergea, et le chagrin m'envahit. Tout s'écroulait. Jamais, elle ne me rendrait mon amour; elle m'avait trahi.

Quand elle revint, après son mariage, je lui battis froid. Un après-midi, tandis qu'elle surveillait l'étude, je fus pris d'un tel cafard que je me refermai complètement et refusai de faire ce qu'elle me demandait. Pour la première fois de l'année, elle se fâcha contre moi. J'en fus tout bouleversé et en eus du chagrin pendant toute la journée.

Le lendemain, elle était partie, mais je n'en éprouvai pas le moindre regret.

Vers quatorze ans, pour la première fois de sa vie, Sean commença à prendre conscience de lui-même. C'était comme s'il se rendait compte de la présence d'un autre enfant, enfermé en lui, un enfant « sage ».

– Sean, tu as renversé le panier à linge. Ne laisse pas les affaires par terre... Ramasse-les et remets-les à leur place.

– Je ne l'ai pas fait exprès, disait-il avec un regard dédaigneux, comme si j'avais feint de ne pas le comprendre. Je suis quelqu'un de très bien. Je n'ai jamais eu l'intention d'ennuyer personne.

Il harcelait Megan en lui chuchotant vingt-cinq fois de suite à l'oreille une publicité télévisée, et elle était obligée de s'enfuir.

– Pourquoi est-ce que tu fais ça ? J'ai horreur que tu embêtes ta sœur !

– Moi aussi, j'en ai horreur !

– Alors, pourquoi ne pas t'arrêter, tout simplement ? Toi seul as le contrôle de tes actes.

Mais justement, il n'avait aucun contrôle.

Sean continuait, aussi souvent qu'il le pouvait, à aller chercher refuge chez sa mère. Elle avait donné sa démission de l'enseignement, depuis plusieurs années, en raison d'une maladie qui avait débuté par une infection, pour évoluer en ce que le médecin appelait une anémie hémolytique à auto-anticorps, c'est-à-dire un genre de leucémie. Elle qui avait toujours été très active et ne restait jamais assise plus de quelques minutes, elle était désormais presque inva-

lide. Même couchée elle était mal, et il lui restait très peu de force et d'énergie. Pourtant, elle conservait le moral. Elle ne se plaignait jamais et se moquait gentiment de ses infirmités.

Maintenant qu'elle avait davantage de temps, elle s'occupait beaucoup de Sean. Je le lui amenais plusieurs fois par semaine, après l'école, et ils passaient l'après-midi ensemble. Ils jouaient aux cartes et il l'aidait à faire des tâches ménagères qui étaient devenues trop pénibles pour elle. Cependant, même avec elle, ses obsessions reprenaient le dessus dès qu'elle ne le surveillait pas de près. Il changeait le cadran de l'antenne de télévision et courait dehors pour la voir bouger ; il lançait des billes sous les meubles et dans les convecteurs. Mon père retrouva des cartes à jouer dans la machine à laver, des jouets coincés dans la haie, de l'argenterie dans les gouttières.

Parfois, quand je revenais le chercher, je voyais bien qu'il avait mis les nerfs de ma mère à rude épreuve. Elle avait une expression de profonde tristesse qui me remplissait de désespoir.

— Il n'a pas voulu m'écouter, aujourd'hui, me disait-elle. J'ai été obligée de lui donner une tape sur le derrière, n'est-ce pas, Sean ?

Pour elle qui avait élevé deux enfants sans jamais les battre, cette « tape » était un événement majeur.

En février 1976, ma mère mourut. Outre mon chagrin personnel, je redoutais l'effet que cette disparition allait produire sur Sean. Je lui avait expliqué qu'elle était gravement malade et que son état empirait. Il s'était rendu compte qu'elle s'affaiblissait de jour en jour, mais il n'avait pu aller la voir, au cours des dernières semaines qu'elle avait passées à l'hôpital. Il ne me demandait jamais de ses nouvelles et répétait sans cesse :

– Elle va mieux maintenant, elle reprend des forces tous les jours.

Quand je lui annonçai que tout était fini, son expression se figea. Je le serrai longuement contre moi, mais il était raide comme un morceau de bois. Je cherchais des paroles pour le consoler, mais il n'y avait pas de consolation possible. Il ne pleura pas ; il me tourna le dos et partit. Je me sentais responsable, terriblement coupable. Je savais qu'il aurait cent fois préféré que ce fût moi qui soit morte.

Ma grand-mère, le seul être à qui j'étais attaché, mourut. Je crois que je savais qu'elle ne guérirait pas, mais je pensais qu'elle vivrait encore plusieurs années. Sinon, j'aurais été plus gentil avec elle.

A cause de sa maladie, il y avait beaucoup de choses qu'elle ne pouvait plus faire dans la maison, et j'aimais bien lui donner un coup de main. Malgré tout, quand j'avais nettoyé la cuisine ou balayé la véranda, je me sentais victime de ma propre générosité. Je l'avais aidée de mon plein gré, mais je me disais que c'était uniquement pour ça qu'elle était contente que je vienne chez elle. Mais comme, dans le fond, je savais que ce n'était pas vrai, j'étais en colère contre moi-même et le lui faisais payer.

Un jour, alors que nous étions tous les deux au sous-sol, en train de brûler de vieux journaux, une rage subite me prit et je hurlai :

– La seule chose qui t'intéresse, c'est que je travaille pour toi.

Blessée par mes paroles, elle s'assit sans rien dire. Je regrimpai l'escalier quatre à quatre, éteignit la lumière du sous-sol et claquai la porte, la laissant seule dans le noir.

Au bout de quelques minutes, je rouvris la porte et descendis. Elle était toujours assise au même endroit, le regard fixé devant elle. Elle avait les yeux pleins de larmes.

Le jour de son enterrement, je me sentis envahir par le découragement et l'épouvante. J'étais le seul à avoir tout perdu. Ma mère avait mon père, et réciproquement; Meg avait nos parents qui l'adoraient et tous les autres membres de la famille avaient quelqu'un qui les aimait, mais moi, je n'avais rien. Mon univers tout entier s'était effondré. Toutes mes chances de bonheur avaient été ensevelies sous la terre, avec ma grand-mère.

Je savais que je ne la reverrais jamais et je réalisai pour la première fois que je l'aimais, que je l'avais toujours aimée. Mais désormais, je ne pourrais plus le lui dire.

– Je voudrais avoir le sens de l'humour.

– Quoi ?

– Tu as bien entendu. Je voudrais avoir le sens de l'humour. Tout de suite.

– Mais pourquoi, Sean ?

– Parce que tout le monde sur terre l'a, sauf moi. Et je te jure que rien ne pourra m'empêcher de l'avoir !

Après avoir emprunté des recueils d'histoires drôles à la bibliothèque, il m'avait demandé :

– Pourquoi est-ce que c'est drôle ?

– Ce n'est pas facile à expliquer, dis-je, après avoir lu l'histoire qu'il m'indiquait.

– Mais j'ai *besoin* de savoir !

J'avais tenté de lui fournir des explications. Il me

regardait avec le plus grand sérieux, sans comprendre.

– Mais pourquoi est-ce que c'est drôle ?

Avec la foi du charbonnier, il alla raconter ces blagues aux gosses du voisinage qui ne se rendirent même pas compte qu'il s'agissait d'histoires comiques.

– Dis, maman, comment fait-on pour avoir le sens de l'humour ?

– Je ne sais pas, sincèrement. Ce n'est pas quelque chose qui s'acquiert comme ça... Mais tu es très bien comme tu es. Ne t'inquiète pas pour ça.

Justement, il s'inquiétait. Renonçant à comprendre les histoires qu'il trouvait dans les livres, il commença à regarder « Gilligan's Island », tous les jours, après la classe. C'était la seule émission télévisée qui l'eût jamais intéressé en dehors des jeux, qui l'attiraient à cause des effets lumineux et des bruits répétitifs. Mais pourquoi avait-il fallu qu'il jette son dévolu sur « Gilligan's Island » ? Il retenait par cœur des sketches entiers et les récitait à sa sœur.

– Pourquoi est-ce qu'elle ne rit pas ?

– Parce que là, ce n'est pas drôle, quand ce n'est pas dans l'émission.

– Mais si. Le public riait.

– Oui, mais ce sont des rires enregistrés... On passe une bande de gens en train de rire.

– Mais non. C'est une émission très, très drôle.

– Je suis contente qu'elle te plaise.

– Tu ne la trouves pas drôle ?

– Non. Mais tout le monde ne rit pas des mêmes choses... Chacun a une tournure d'esprit différente.

– Je ne suis pas d'accord. Je veux rire de ce que tu trouves drôle, toi.

Il restait pourtant fidèle à « Gilligan's Island ». Il

retenait des répliques « rigolotes » et les ressassait à Megan jusqu'à ce qu'elle hurle de rage. Quand je lui ordonnais de cesser, il rétorquait :

– Elle ne veut pas rire.

– Sean, on ne peut pas obliger quelqu'un à rire s'il ne voit pas ce qu'il y a de comique. Et plus tu le lui répètes, moins elle trouvera ça amusant.

Il lançait au petit bonheur des répliques qu'il avait entendues à la télévision et se mettait en colère si nous n'éclatons pas de rire; quand Megan ne réagissait pas, il la harcelait sans pitié. Je l'avais prévenu que, s'il continuait, il serait privé de son émission, mais il ne cessait de nous rebattre les oreilles avec ses litanies.

– Très bien, lui dis-je. Tu ne regarderas plus cette émission.

– Tu ne peux pas me faire ça, s'indigna-t-il. Non, non et non!

Je lui rappelai que je l'avais averti à plusieurs reprises, en ajoutant que la discussion était close.

Le lendemain, il rentra de l'école comme d'habitude et, à 4 heures, au moment où passait « Gilligan's Island », il s'assit devant le poste sans l'allumer. Une demi-heure durant, il contempla l'écran vide, poussant de temps à autre de petits gloussements, et s'esclaffant même carrément parfois. A 4 h 30, il se leva et dit :

– Eh bien, mon vieux, c'était vraiment marrant, aujourd'hui!

Mon cœur se glaça. Il n'y a aucun espoir, pensai-je.

Tous les jours, pendant environ un mois, il passa cette même demi-heure à regarder le néant. Puis (pensait-il avoir affirmé sa position, sa rage d'être soumis à mon autorité s'était-elle calmée, son esprit de bravade s'était-il refroidi?) ce fut fini.

En quatrième, je vécus un véritable drame. Je ne savais absolument pas comment me faire des amis ni m'entendre avec les autres enfants. Ils avaient inventé une manière plus raffinée de me persécuter; je trouvais souvent mon nom griffonné sur une page de livre, accompagné d'une obscénité quelconque; les injures avaient laissé la place à de véritables brimades. Le pire, c'était de ne jamais savoir à qui je pouvais faire confiance et quand. Je me rends compte maintenant que la façon dont je me conduisais aggravait encore ma situation, mais à l'époque, je ne le savais pas et j'étais incapable d'agir autrement.

J'aimais par-dessus tout répéter à l'infini des publicités et des passages d'émissions télévisées. Par ailleurs, la manie de jeter des choses par terre m'avait repris et, en classe, je faisais constamment tomber des stylos et des crayons, attirant sur moi les foudres du professeur et l'attention de toute la classe, ce que je détestais.

L'émission de télévision qui me plaisait le plus s'appelait « Gilligan's Island ». J'en récitais parfois toute une scène, mot pour mot. C'était très répétitif, facile à suivre et tout était prévisible.

J'avais décidé d'avoir de l'humour; je souffrais beaucoup parce qu'il me semblait que tout le monde en avait. Je croyais que plus je regarderais « Gilligan's Island » et plus j'en retiendrais de passages, plus mon sens de l'humour s'aiguiserait. Tous les jours, en rentrant à la maison, je me précipitais pour allumer la télévision. Je pouvais voir le même épisode pour la quatrième fois, mon plaisir était toujours aussi vif. Je sélectionnais une ou deux scènes que je trouvais les plus amusantes et je me les rejouais cent fois dans ma tête.

Je m'efforçais de saisir la moindre nuance, afin de la rendre au mieux. Quand les acteurs disaient ou faisaient quelque chose de drôle, on entendait toujours des rires. J'en avais conclu que si j'arrivais à les imiter parfaitement, j'obtiendrais le même résultat.

Le lendemain, je pensais avoir matière à amuser mes camarades. Je désirais faire leur conquête. Malheureusement, mes facéties semblaient surtout les agacer. Ils me rembarraient et ma colère grandissait, ainsi que mon embarras. Ma rage se porta également sur les acteurs de l'émission. « Zut alors, me disais-je, ils sont drôles, eux, alors pourquoi pas moi ? »

Ma rancune envers ma mère fut à son comble quand elle m'interdisit définitivement de regarder « Gilligan's Island ». J'en avais tiré la conclusion suivante : non seulement maman ne me trouve pas drôle, mais de plus elle me punit de vouloir essayer d'acquérir un véritable sens de l'humour ! Du coup, mon désir de l'avoir décupla, ainsi que ma fureur.

Elle tenta même de m'occuper à autre chose à l'heure où j'aurais dû regarder mon émission ! Interdiction de me déranger entre 4 heures et 4 h 30 !

Ne pouvant regarder mon émission, je restais devant le poste à contempler l'écran vide. Je gardais les yeux fixés dessus, bien que la télévision ne fût pas allumée. Je simulais le rire en poussant de petits gloussements intermittents. Pas question de lui laisser croire que c'était elle qui commandait. C'était en outre un très bon moyen d'extérioriser partiellement ma colère, sans avoir à attaquer la question de front.

Je suivais également d'autres émissions humoristiques, dans l'espoir d'y glaner de nouvelles idées pour devenir spirituel. D'ailleurs, mes camarades riaient quand je sortais une réplique tirée d'un de ces sketches, mais je sais maintenant que c'était ma bizarrerie et non mon humour qu'ils trouvaient comique.

Je me rendais compte pour la première fois que les choses qui m'amusaient n'étaient pas « normales ». La plupart du temps, ce qui me faisait rire ou me procurait du plaisir – par exemple, tourmenter les abeilles ou poser toujours les mêmes questions – n'était ni drôle ni agréable pour personne. Au contraire, tout le monde s'en irritait et concluait que j'étais un peu dérangé. Mon seul désir était d'être comme les autres gosses de mon âge. Extérieurement, j'avais l'air singulier, mais intérieurement, il n'en était rien. L'être enfermé en moi brûlait de s'échapper, de se libérer d'un comportement dont j'étais l'esclave et qu'il m'était impossible de réfréner.

A l'époque, je n'étais pas capable d'exprimer ce que je ressentais par des mots. L'idée ne m'était jamais venue de demander à ma mère pourquoi j'étais si bizarre, de lui dire que j'avais besoin d'aide. J'ignorais que les mots pouvaient servir à ça. Pour moi, le langage n'était qu'une extension de mes obsessions, un instrument au service de mon goût de la répétition.

A l'école, tout allait de mal en pis. L'après-midi, quand Sean rentrait, sa fureur refoulée était tangible. Il refusait de me confier ses ennuis, bien entendu, mais il marmonnait sans cesse et, de temps à autre, je captais quelques mots.

Megan, qui était maintenant dans le même établissement, nous racontait que, dans le car scolaire, ses camarades le persécutaient et, comme il ne se défendait pas, ils le tourmentaient de plus belle. Sean leur disait des choses bizarres qui leur faisaient penser qu'il avait l'esprit dérangé.

Il ne supportait pas que son car soit le deuxième à

arriver devant l'école, tous les après-midi. « Il aurait dû être le dernier ! » me disait-il. Quand je lui demandais pourquoi, il ne savait que répondre ; c'était la règle, tout simplement. Alors, il farfouillait dans son casier, afin d'être le dernier à monter dans le car. Le chauffeur était obligé de l'attendre et tout le monde était furieux.

— Ils savent très bien ce que tu fabriques et ils t'en veulent, parce que tu les fais attendre, lui disait Megan. Ils ont tous hâte de rentrer chez eux. Ton attitude n'a aucun sens et ils en concluent que tu es bizarre. Arrête de faire ça, je t'en supplie !

Il ne l'écoutait même pas.

En général, Megan n'adressait jamais de reproches à son frère, car, ainsi qu'elle le disait, c'était inutile. Mais voyant maintenant qu'il commençait à pouvoir un peu se contrôler, elle estimait qu'il était possible de le raisonner.

A l'école, j'étais très malheureux. On me tourmentait, on me harcelait, on se moquait de moi. Le fardeau qui pesait sur mes épaules devenait plus lourd d'année en année.

L'obligation de se conformer à certaines manières d'être étant si forte — et comme je ne parvenais pas à me couler dans le moule — j'avais imaginé des moyens de me protéger. L'un d'eux consistait à faire semblant d'être un autocar.

Ainsi que tous les cars stationnés devant l'école, j'avais un itinéraire précis. Les couloirs étaient les rues ; j'avais défini mon trajet et je le suivais scrupuleusement tous les jours. J'avais besoin de croire que je contrôlais la situation. J'étais plein de mépris pour

mon bus qui était invariablement l'un des premiers, aussi le circuit que j'accomplissais chaque jour dans les couloirs me faisait toujours arriver le dernier, partout où j'allais. Ce stratagème m'aidait à combattre la colère et le sentiment d'impuissance que j'éprouvais en voyant par la fenêtre mon bus apparaître devant l'école dix minutes avant l'heure de la sortie.

J'effectuais mon circuit deux fois par jour et faisais en sorte d'être bien le dernier à monter dans le car, après la classe. Ma règle numéro un était la suivante : quoi qu'il arrive, il faut que je sois le dernier à monter!

Le matin, je me dirigeais vers mon casier, qui constituait le point de départ de mon itinéraire; je gagnais ensuite différents points déterminés des couloirs, m'arrêtant quelques secondes à chacun d'eux, de même que le car stoppait pour prendre des enfants. Quand j'avais achevé mon itinéraire, il était presque 8 h 50, moment où sonnait la dernière cloche. Je m'arrangeais pour entrer dans ma classe quelques secondes avant, afin de ne pas être en retard, tout en étant le dernier. Je frémissais de joie de constater que seule ma table était inoccupée; cela me consolait de ne jamais voir vide la place de mon car sur le parking.

A l'heure du déjeuner, je recommençais. Je faisais en sorte d'arriver à la cantine après tout le monde. Quelquefois, les portes étaient déjà fermées, mais ça m'était égal. Ne pas manger était un prix bien modeste à payer pour pouvoir accomplir mon périple à travers les couloirs.

Le matin, je me sentais plus en sécurité, parce que les couloirs grouillaient d'élèves; à midi, en revanche, ils étaient quasiment déserts. Pourtant, même le risque de me faire prendre n'était pas pour moi un frein.

Un jour, cependant, un professeur me vit arriver en retard à la cantine.

— *Qu'est-ce que tu fabriques ? m'avait-il demandé. Tu dois venir déjeuner en même temps que tout le monde. Si je t'y reprends, je t'enverrai en étude.*

J'étais rouge de confusion. Tout le monde me regardait, prêt à se moquer de moi en chœur. Après cette humiliation, j'effectuai mon circuit uniquement le matin.

Ils avaient réussi à m'empêcher de faire mon parcours l'après-midi, mais ils n'avaient rien pu contre ma règle numéro un qui exigeait que, quoi qu'il arrivât, je devais toujours être le dernier à monter dans le bus, de sorte qu'ils étaient obligés de m'attendre pour pouvoir rentrer chez eux. J'avais ainsi l'impression de posséder un pouvoir sur toute mon école.

Megan était furieuse que je fasse attendre les autres, mais sa colère m'importait peu, car ma volonté que ma règle soit respectée primait tout.

Ron avait quitté l'enseignement et il était maintenant directeur des relations publiques pour les écoles de la ville, poste très absorbant qui mettait ses nerfs à rude épreuve. Il assurait la liaison entre le public et l'Office de l'éducation, assistait à toutes les réunions du conseil d'administration et était en contact avec la télévision, la radio et la presse. Il désirait transformer la mauvaise image des écoles publiques, en incitant les médias à mettre l'accent sur les nombreux cas de réussites, parmi les élèves, plutôt que sur les aspects négatifs, plus rares, mais qui flattaient le goût du sensationnel. Malheureusement, pour la presse, un gosse pris avec un couteau à l'intérieur des locaux scolaires était mille fois plus intéressant qu'un jeune qui avait remporté des lauriers universitaires.

Les soirées étaient toujours trop courtes. Nous aimions entendre Megan nous raconter sa journée en classe et ses aventures avec son cheval, Quicksilver. Avec mes cent cinquante élèves par jour, j'avais toujours des piles de copies à corriger et des cours à préparer pour le lendemain. Et tous les soirs – oui, tous les soirs – nous parlions avec Sean. Nous revenions inlassablement sur les mêmes sujets, nous efforçant de trouver des exemples neufs, des façons nouvelles de lui présenter cette immuable vérité : si tu fais ceci, il en résultera cela. Peu à peu, les mots se substituaient à la violence et quand son comportement

devenait trop perturbateur, nous montions avec lui dans sa chambre et lui parlions parfois pendant une heure ou même deux. C'était presque toujours Ron qui raisonnait Sean et qui essayait de lui faire comprendre quelles répercussions sa conduite avait sur nous tous. D'une grande patience, il refusait de céder à la colère, sachant qu'elle était vaine. Mais cette lutte quotidienne pour garder son calme finissait par l'éprouver.

– Ce qu'il vous fait subir, à toi et à Megan, m'est insupportable, me disait Ron, quand nous étions seuls. Dans un certain sens, c'est pire que jamais, et il a quatorze ans! Je n'arrive pas à me débarrasser de l'idée qu'il le fait exprès, qu'il cherche à nous gâcher la vie. C'est absurde, je sais, mais je lui trouve parfois un air tellement malin.

– C'est vrai. On dirait alors qu'il est parfaitement conscient de ce qu'il fait et qu'il en jouit. Mais ce n'est pas le cas.

– Je le sais, bien sûr. J'ai abandonné l'espoir que, à force de le secouer, les circuits mal connectés finiraient pas se remettre en place, dans sa tête. C'est insensé, je m'en rends bien compte, mais pendant des années, j'y ai cru.

– Moi aussi.

– Maintenant, il me semble que si l'on s'acharne à lui enfoncer dans la cervelle la notion de cause et d'effet, il finira par comprendre... Il faudra peut-être y revenir dix mille fois, mais le déclic se produira un jour et il saisira. On ne peut pas abandonner la partie.

Un soir, pourtant, la patience de Ron s'épuisa.

Je n'oublierai jamais le printemps de mes quatorze ans, car je connus alors les pires moments de ma vie. En effet, pendant huit jours entiers, mon père ne m'adressa plus la parole.

Je ne me souviens même plus de ce qui avait causé son mécontentement; sans doute était-ce une accumulation de choses. Mais quelle qu'en fût la raison, elle me paraissait mineure; en tout cas, je ne voyais pas ce que j'avais fait de pire que d'habitude. Je n'y comprenais rien.

La semaine avait été difficile. J'avais subi une pluie d'engueulades. J'avais été incapable de faire respecter mes sacro-saintes règles; le matin, Megan était descendue à la cuisine avant moi; tous les après-midi, mon bus était arrivé devant l'école parmi les premiers et ma sœur ainsi que mes parents n'avaient pas voulu s'asseoir sur la chaise que je leur avais assignée. Furieux à cause de mon car, j'étais rentré chez moi dans une humeur noire. Par conséquent, j'étais désagréable et maman s'énervait. A peine étais-je arrivé depuis dix minutes que la bagarre commençait. J'étais persuadé que toute ma famille, ainsi que la terre entière, était liguée contre moi.

A l'école, mes caramades n'avaient cessé de me tourmenter impitoyablement, toute la semaine; et voilà que, dès son retour, papa s'en était pris à moi, lui aussi. Sans doute, était-il à bout de nerfs, et, ce soir-là, j'avais dû dépasser la mesure. Je ne le craignais pas, car il me grondait rarement, alors que maman s'emportait pour un rien. Mais cette fois, il déclara :

— Tu me fais la tête depuis quatorze ans, maintenant c'est mon tour; je vais te faire la tête pendant les quatorze années à venir! Je ne te parle plus!

L'impression de sécurité que je ressentais auprès de lui se dissipa instantanément.

Les paroles de mon père me rongeaient. J'étais tellement bouleversé que je ne parvenais plus à raisonner ni à trouver ce que j'avais pu faire pour déclencher une telle réaction, afin de ne pas recommencer. J'avais pris ce qu'il me disait au pied de la lettre et je songeais qu'il allait falloir m'habituer à la situation, puisqu'il ne me reparlerait plus avant mes vingt-huit ans!

J'envisageai de me sauver et d'aller vivre dans la rue. Pourtant, j'avais encore un espoir; mes parents se fâchaient très souvent contre moi, mais leur fureur finissait toujours par retomber. Pourquoi en serait-il autrement cette fois-ci? Si je faisais quelque chose de bien, on passerait l'éponge. Je me trompais lourdement.

Le lendemain soir, papa ne m'adressa pas une seule fois la parole. Le matin, il partit à son travail avant que je me lève. Résigné à affronter quatorze années de silence, j'espérais pourtant de tout mon cœur qu'il allait passer une journée formidable, qu'il rentrerait de très bonne humeur et que tout serait oublié.

A mon retour de l'école, l'angoisse me reprit. Est-ce qu'il croit vraiment que je lui ai fait la tête pendant quatorze ans? avais-je pensé, toute la journée. Quand j'entendis le crissement des pneus dans l'allée, une intense émotion s'empara de moi. Je le vis arriver par la fenêtre de ma chambre. Je décidai d'attendre encore un peu, puis de descendre naturellement et de lui dire bonjour de mon air le plus aimable. Au bout d'un quart d'heure, je me sentis assez de courage pour y aller.

— Salut, papa.

— Sean, je ne te parle plus.

Je remontai l'escalier quatre à quatre et éclatai en sanglots. Mes pires craintes étaient confirmées. Non seulement il ne m'avait pas pardonné, mais il allait m'ignorer pendant quatorze ans. J'avais envie de mou-

rir; si je n'avais pas eu tant peur de souffrir, j'aurais pris un couteau bien effilé dans la cuisine pour me le plonger dans le cœur.

Les jours passaient et rien ne changeait. Papa rentrait à la maison, embrassait maman et Megan, mais pas moi. Je m'ingéniais à me rendre utile de toutes les manières possibles. Je tondis le gazon, j'essuyai la vaisselle, afin qu'il me pardonne. Après trois journées cauchemardesques, je décidai de m'enfuir. Mais où aller? Je n'avais ni amis ni argent. Je résolus donc de continuer à rendre des services dans la maison, dans l'espoir que le cœur de mon père allait se dégeler et qu'il se remettrait à me parler. Chaque fois que j'avais accompli une action méritoire, je pensais que sa dureté s'émousserait. Mais au bout de huit jours, la situation était toujours la même.

Un après-midi, alors que je taillais la haie, papa vint vers moi et me dit :

— Sean, je suis très malheureux de ne plus te parler. Je vois que tu as rendu beaucoup de services dans la maison. Ta mère m'a dit que tu l'avais aidée, elle aussi.

Enfin, c'était fini!

Je me sentis d'abord tout désespéré, puis tellement soulagé que je ne trouvai rien à dire. Il me prit dans ses bras et les larmes me montèrent aux yeux. Je lui demandai pardon et lui jurai de tout faire pour ne plus m'attirer de tels ennuis. Je me promis d'essayer de contrôler mes impulsions, tout en continuant à penser que j'en étais incapable.

Au cours de ces huit jours, j'avais parfois éprouvé une terreur si grande que j'en étais malade. J'avais tenté de ne plus m'exposer aux reproches, de cesser d'embêter le chien, de poser toujours les mêmes questions, de taquiner Megan. Je pensais que si papa m'en voulait au point de refuser de me parler, il était capable

de n'importe quelles représailles, au cas où je lui fournirais d'autres sujets de mécontentement. Le pire, c'était d'aller me coucher sans qu'il m'ait dit bonsoir. Il était plus grand, plus fort, plus rapide que moi, et tout cela, plus sa colère, m'emplissait de frayeur. Qu'est-ce qui l'empêcherait d'entrer dans ma chambre au beau milieu de la nuit et de m'assassiner, dans une crise de fureur ? Si je le provoquais de nouveau, peut-être en taquinant Megan une fois de trop, ne risquait-il pas de me tuer ?

Quand il m'avait de nouveau adressé la parole, je m'étais donc senti immensément soulagé. Mais j'avais également compris soudain qu'il fallait que je change d'attitude, aussi dur que cela fût. Ce qui me tracassait le plus, c'était de ne pas savoir si je réussirais à cesser de faire des choses qui déplaisaient à tout le monde et, si j'y parvenais, combien de temps cela durerait. Après tout, je n'étais pas maître de mon comportement.

Soutenue par Megan, j'avais supplié Ron de mettre un terme à la guerre avec Sean, mais il refusait obstinément de se laisser fléchir.

– J'en ai assez. Je suis à bout. J'ai tout essayé... Rien ne marche. Il doit pourtant bien exister un moyen de l'atteindre. J'ai l'impression d'être un père indigne, mais je ne sais plus quoi faire... Je voudrais vraiment pouvoir le *sauver*. Seule une solution aussi extrême a des chances de réussir ! Tout le reste a échoué !

J'avais beau désapprouver cette méthode, je me rendais compte que Sean était ébranlé, qu'il comprenait enfin que c'était à cause de ce qu'il avait fait que son père ne lui parlait plus. Il avait complètement

changé d'attitude, il rendait service et s'efforçait de maîtriser ses impulsions.

Quand ils se furent enfin réconciliés, il vint me dire :

– Maman, je crois que papa m'aime de nouveau.

Je le serrai contre moi et il me rendit mon étreinte.

A quinze ans, Sean entra au lycée. Un immense bâtiment avec de vastes couloirs, des installations sophistiquées et un effectif de mille six cents élèves. En pensant à cet océan de visages nouveaux qu'il allait devoir affronter, nous étions très inquiets, mais lui paraissait content.

Je me rappelle encore l'angoisse que j'avais ressentie en entrant moi-même au lycée, un établissement bien plus petit et bien plus familial que l'énorme bahut auquel Sean allait devoir s'adapter. C'était l'anglais qui l'effrayait le plus, car il faudrait rédiger des dissertations et cela lui semblait dépasser ses capacités. Il continua néanmoins à avoir plus de la moyenne.

Il avait beaucoup de difficultés avec la menuiserie. Nous ne prîmes conscience de la gravité de ses problèmes qu'à la fin des cours. En voyant qu'il devenait de plus en plus insupportable à la maison, nous nous étions doutés qu'il avait des ennuis en classe, mais nous ne savions pas lesquels. Comme d'habitude, il éludait nos questions, ne nous racontait rien et ne sollicitait jamais notre aide.

Un jour, il nous annonça qu'il irait au lycée le lendemain, qui était un samedi. On lui demanda pourquoi.

— C'est pour pouvoir finir l'objet qu'on nous a donné à construire, pour le cours de menuiserie.

- Quel est cet objet ?
- Une espèce de petit tiroir.

Par un voisin qui était dans la même classe que lui, on apprit qu'il était en retard sur tous ses camarades. Ron, qui était très doué pour le travail du bois, lui proposa de l'aider.

- Apporte ton tiroir à la maison et on le finira ensemble.

- Non.

- Dans ce cas, est-ce que je peux te donner quelques conseils ?

- Ça ira. Je me débrouillerai.

A la fin du trimestre, Megan rapporta son bulletin, mais pas Sean.

- Où est le tien ? lui demandai-je.

- On ne m'en a pas donné.

- Comment ça se fait ?

- Je ne sais pas. Dans ma classe, personne ne l'a eu.

Je téléphonai au lycée. Bien entendu, tout le monde avait eu son bulletin.

- Où est ton bulletin, Sean ?

- On ne me l'a pas donné.

- Mais si. Je le sais. Tu l'as perdu ? Tu as eu de mauvaises notes ? Si c'est ça, ne t'inquiète pas. Nous savons que tu travailles beaucoup et c'est la seule chose qui compte.

Silence.

- Sean, veux-tu me le montrer, s'il te plaît ?

- On ne me l'a pas donné.

Je venais d'entrer en troisième. Je m'étais tout d'abord senti paniqué, tout en éprouvant aussi une

impression de renouveau, et même de soulagement et de sécurité. C'était un lycée tout neuf, les élèves étaient très nombreux et j'avais donc moins de chance de tomber sur ceux qui me persécutaient dans mon ancienne école. Il me semblait que je commençais l'année avec une ardoise presque vierge. J'étais plein d'espoir.

Il y avait une classe de menuiserie. Si j'avais su ce qu'elle me réservait, je serais sans doute monté dans le premier car à destination de l'Alaska! Le professeur, Mr. Hall, était un homme assez âgé, très sévère, et je pense qu'il n'aurait pas hésité à faire sauter la cervelle de quiconque aurait osé le provoquer. Dès le premier jour, il commença à engueuler un élève qui ne l'écoutait pas... Le premier jour, tout de même! Qu'est-ce qui m'arriverait s'il me surprenait à me frotter les yeux pendant ses cours? Il m'intimidait terriblement.

Je n'avais encore jamais travaillé le bois et, à mesure qu'il expliquait comment utiliser les outils, toute mon assurance m'abandonnait peu à peu.

Vers le milieu du semestre, il nous donna un objet à fabriquer, une petite boîte carrée avec un tiroir. Il nous avertit qu'un travail inachevé nous vaudrait automatiquement un « F ». Cette annonce déclencha en moi une vague de panique.

Ainsi que je le prévoyais, je commençai à prendre du retard sur les autres, à mesure que les semaines s'écoulaient. L'atroce perspective d'avoir un F, pour la première fois de ma vie, me hantait. J'avais pourtant quelques camarades compatissants qui essayaient de me venir en aide.

Un samedi, je me rendis à l'atelier – Mr. Hall nous avait dit qu'il l'ouvrirait pour ceux qui avaient des difficultés et donc besoin de davantage de temps. Mais pour moi, le fait d'être obligé d'y aller ne signifiait qu'une chose, à savoir que j'étais en retard dans mon

travail et que j'étais complètement largué! Tout le monde semblait trouver que c'était facile, ce qui renforçait mon sentiment de frustration et d'échec. Certain qu'il penserait que je n'avais pas écouté ses cours, je n'osais pas demander au professeur de m'aider.

Je me rendais compte que je n'aurais jamais terminé mon travail pour la fin du semestre. Comment pourrais-je encore regarder quelqu'un en face, si j'ai un F, pensais-je. Megan a eu son tableau d'honneur, elle n'a que des A et des B, et voilà que je vais récolter un F!

La fin du semestre approchait. Un jour, Mr. Hall me prit à part et me dit qu'il ne serait pas trop sévère, même si je n'avais pas terminé cette fichue boîte.

— Sean, je t'accorde le mérite d'avoir essayé. Je vois que tu te donnes beaucoup de mal en venant le samedi matin.

— Et alors, quelle note me mettrez-vous?

— Je te mettrai un D.

En entendant cela, j'éprouvai des sentiments mêlés. J'étais un peu soulagé, mais terriblement déçu, à la fois. C'était un échec cuisant, puisque tout le monde avait terminé son travail. Accablé, je rentrai chez moi, avec ma boîte à moitié finie.

Je la montai dans ma chambre. Elle ne me semblait d'aucune utilité. Et puis, la note était révélatrice : ce travail a reçu un D, par conséquent, c'est un travail médiocre. A la longue, j'avais ressenti la présence de cette boîte comme un affront et j'avais fort envie de m'en débarrasser.

Un jour que ma mère me grondait pour la millionième fois, j'avais réagi très violemment. La dispute s'était si bien envenimée que j'étais allé chercher la boîte, puis je m'étais enfui dans le bois, derrière la maison. Ivre de colère, j'avais commencé à me cogner la tête avec. Je n'avais pas perdu connaissance, mais

j'étais étourdi. Alors, toujours furieux, j'avais sorti le tiroir pour le lancer de toute ma force contre un arbre. J'avais ensuite piétiné la boîte jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un petit tas de bois informe, puis j'avais jeté le tout dans les arbres.

Depuis le début de l'année, je me réfugiais souvent dans les bureaux du principal. J'avais compris que je ne me ferais pas d'amis parmi les autres élèves et là, au moins, personne ne me persécutait. Je me sentais bien plus à l'aise avec les adultes. Mon père ayant été professeur dans cet établissement, je connaissais presque tout le monde et je pensais pouvoir, moi aussi, devenir l'ami du personnel enseignant et administratif. Que mes camarades aillent se faire foutre ! pensais-je. Je n'ai pas besoin d'eux !

Mrs. Bennett, l'une des conseillères d'orientation, était particulièrement gentille avec moi et m'avait présenté à d'autres personnes de son service. Mrs. Bennett était charmante et j'étais tombé amoureux d'elle en un clin d'œil. Elle n'avait pas un physique extraordinaire et il y avait entre nous une énorme différence d'âge, mais elle s'intéressait à moi en tant qu'être humain. Comme cela s'était produit deux ans plus tôt avec mon professeur de sciences, j'étais obligé de cacher mes sentiments pour elle. Si quelqu'un avait découvert mon secret, je serais perdu !

A mesure que l'année s'avancait, j'allais la voir de plus en plus fréquemment. J'avais hâte qu'arrive l'heure du déjeuner parce que au lieu de me rendre à la cantine, je prenais la direction de son bureau en espérant trouver la porte ouverte. Souvent, je restais avec elle, pendant tout le temps du déjeuner. Peu m'importait de ne pas manger, du moment que je l'avais rien que pour moi.

J'avais décidé de lui révéler mon amour. Pour cela, je lui offrais des cartes à chaque occasion, par exemple pour Thansgiving, Noël ou la Saint-Patrick. Ces cartes étaient rédigées dans un vocabulaire sirupeux. Les quatre premières fois, elle me remercia de mon attention et ma passion s'enflamma.

J'étais si entiché d'elle qu'elle occupait toutes mes pensées. Je redoutais les week-ends et les vacances parce que j'étais séparé d'elle. La conclusion de cette belle histoire eut lieu au mois d'avril.

J'avais choisi avec soin une carte pour la lui offrir à Pâques. Le texte était hautement sentimental et j'y avais ajouté des mots de mon propre cru, afin qu'elle comprenne combien j'étais amoureux.

J'étais en étude quand la surveillante me remit un papier rose me convoquant immédiatement chez Mrs. Bennett. Rempli d'angoisse, je quittai la classe le plus discrètement possible.

Quand j'entrai dans le bureau de Mrs. Bennett, je vis que la psychologue scolaire était là aussi.

— Ferme la porte, Sean, me dit Mrs. Bennett.

J'obéis et m'assis en tremblant en face des deux femmes.

— Sean, je voudrais te parler de la carte que tu m'as donnée.

La pièce sembla se refermer sur moi. Je crus que le plancher s'ouvrirait sous mes pieds et que j'allais être englouti dans un trou sans fond.

— Je suis obligée de te dire que je ne suis pas ton flirt. Je suis ton amie.

— Sean, tu es amoureux de Mrs. Bennett, intervint la psychologue. Mais elle ne peut pas te rendre ton amour.

Mrs. Bennett m'expliqua alors qu'elle avait un mari qui éprouvait pour elle ce que je disais ressentir à son

égard, et qu'il serait anormal qu'elle m'aimât de la même manière qu'elle l'aimait, lui.

– On va me renvoyer, alors ? demandai-je, me sentant comme un inculpé qu'on vient de condamner pour un double homicide.

– Non, non. Tu ne seras pas renvoyé. Mais je ne peux pas être ce que tu voudrais, voilà tout. Il faut que tu te trouves une fille de ton âge.

Je savais qu'elle était facilement trois fois plus âgée que moi et qu'elle était mariée, mais cela ne voulait rien dire pour moi et je ne voyais pas pourquoi je ne devais pas être amoureux d'elle et elle de moi. Comme elle était méchante de m'avoir remis à ma place ! Désormais, je me retrouvais de nouveau sans personne pour me témoigner de l'amitié.

Sean et moi avions d'incessantes empoignades verbales. Je savais qu'il ne fallait pas que je me laisse prendre au piège, que cela ne nous apporterait que colère et frustration, pourtant, dès que j'ouvrais la bouche, je disais précisément ce qu'il ne fallait pas dire.

Il ne supportait pas que je lui donne des ordres, parce qu'il les prenait comme des reproches.

– Sean, mets ton assiette dans l'évier.

– C'est justement ce que j'allais faire.

– Non. Tu étais sur le point de t'en aller.

– Je voulais le faire avant, et m'en aller après.

– Pourtant tu étais déjà à la porte.

– C'était juste pour voir la température.

– Pourquoi ne peux-tu donc pas dire : « oui », tout simplement ?

– Parce que Sean a horreur d'être grondé. Sean est un imbécile.

– Je ne te gronde pas, je te demande seulement de mettre ton assiette dans l'évier, comme tout le monde. De toute manière, tous les parents grondent leurs enfants... C'est comme ça qu'ils apprennent. Ça ne veut pas dire que tu ne vaux rien.

Mais pour lui, c'était justement ce que cela voulait dire.

Il aimait employer des mots très longs pour épater les gens. Longtemps, il eut la manie des composés chimiques et en glissait souvent dans la conversation. Carbonyldiazide » et « fluoroéthanol » débarquaient au moment où on s'y attendait le moins.

Je commençais à me rendre compte que les gens se servaient du langage pour communiquer entre eux, mais je ne savais pas comment ils s'y prenaient. Je m'étais mis dans la tête que les mots compliqués étaient un signe d'intelligence. Aussi, pour avoir l'air brillant, j'avais décidé de me plonger dans le dictionnaire.

Un soir, après l'école, je commençai à apprendre par cœur la première définition. Chaque jour, j'en assimilais autant que je pouvais, en me concentrant au maximum. Au bout de huit semaines, j'étais arrivé à la fin du dictionnaire. J'en éprouvais un sentiment de puissance et j'avais hâte d'employer ces mots devant un auditoire. Bien plus tard, je m'aperçus que j'étais incapable de les placer dans un contexte sensé, mais à quinze ans, je croyais qu'on pouvait simplement substituer un mot long à un mot court. Tout le monde allait s'extasier en disant : « Mon Dieu, ce qu'il est intelligent ! »

Mon plan échoua ; et j'en fus blessé et dérouté. Au début, j'en voulus à la terre entière et j'en conclus aussi

que cela voulait dire que je n'avais toujours pas compris comment les gens faisaient pour parler entre eux. J'avais l'impression – et ce n'était pas la première fois – d'être un extraterrestre. Je n'étais pas davantage capable de communiquer avec les humains qu'une créature venue d'une autre planète.

– C'est simplement parce que les enfants ne parlent pas ainsi, Sean, lui dis-je, après l'avoir entendu discourir devant un petit voisin éberlué. Écoute-les donc. Ce ne sont pas des mots qu'ils emploient. Tu n'as rien à leur prouver, contente-toi d'être naturel. Ne cherche pas à les impressionner avec des mots ronflants, ils s'imaginent que tu veux les épater.

Un jour, nous avons rencontré un de mes amis, dans un parking.

– Grand Dieu, quel plaisant air vespéral nous avons ce soir. J'en suis tout euphorique. Je suis charmé de faire votre connaissance, déclara Sean.

Mon ami le regarda en souriant, puis se tourna vers moi et éclata de rire, pensant que c'était ce qu'il fallait faire. J'avais envie de lui dire que mon fils avait appris l'anglais en Chine, dans la province du Qinghai.

– Pourquoi a-t-il ri ? me demanda Sean, furieux, en remontant en voiture.

– A cause des mots que tu as employés. Il a cru que tu cherchais à faire de l'humour... Personne ne parle comme ça. Quand tu dis ce genre de choses, les gens ne comprennent pas où tu veux en venir. Vois-tu, Sean, on n'utilise pas ces mots dans la conversation.

– Papa et toi, vous dites parfois des mots longs.
– Pas s'il existe une façon plus simple de s'exprimer.

– Et alors, à quoi servent les mots longs ? A quoi sert tout ce qu'il y a dans ce putain de dictionnaire ?

Tout l'isolait des autres enfants, alors que son unique désir était d'être accepté. Il ne se souciait pas du tout de son apparence ; il ne se regardait jamais dans une glace, continuait à ne se laver que le devant des cheveux, ne se peignait jamais et mettait des vêtements tachés ou déchirés. Lui qui aurait tant aimé avoir des amis, qui souhaitait tant avoir l'air « normal », il rentrait de l'école la chemise boutonnée de travers, le col rentré à l'intérieur, le pantalon à moitié fermé et les cheveux en bataille, chaque fois qu'il avait eu un cours de gymnastique.

– Écoute, mon chéri. Si tu veux te faire des amis, soigne un peu ton apparence.

– Je suis très bien comme je suis.

– Non, pas toujours. Tu es beau, mais tu devrais te regarder dans la glace pour voir quelle image tu présentes aux autres. Tout le monde le fait.

– On devrait m'aimer puisque je suis quelqu'un de bien.

– Sans doute, mais il faut d'abord qu'ils te connaissent ; les enfants sont sensibles à l'apparence... et les adultes aussi.

– Mais ils n'ont pas le droit !

Exact.

Chaque fois que je m'apercevais dans une glace, j'étais envahi par la honte et la gêne. Je me trouvais tellement affreux que je ne supportais pas de me regarder.

Ce dont j'étais sûr, c'était que les autres élèves du lycée de Boardman s'entendaient tous bien avec leurs parents. Je le savais. Personne ne se faisait jamais gronder, sauf moi. Il en était ainsi dans ma famille et c'était forcément pareil chez les autres. Aussi, quand mon père et ma mère criaient après moi, j'imaginai mes camarades en train d'assister au spectacle et de se moquer de moi. Ils devaient penser que j'étais vraiment un être épouvantable pour me faire ainsi houspiller par mes propres parents ! J'avais l'impression qu'ils étaient vraiment là.

Par conséquent, de me voir dans une glace, même une seconde, je me sentais mort d'humiliation. Si j'étais forcé de regarder, je m'arrangeais pour porter les yeux au-dessus de ma tête ou sur le côté. J'étais incapable de faire face à ma propre image et à tant d'imperfection.

C'était pareil avec les vêtements. Tout le monde savait s'habiller sans aide, alors pourquoi pas moi ? Ce que je faisais n'était jamais correct, jamais assez bien. L'idée ne me venait pas d'assortir ce que je portais. Je ne voyais pas comment on pouvait savoir si une chemise était boutonnée de travers ; je n'avais pas compris que les pans devaient avoir la même longueur. Alors comment maman le savait-elle ? J'étais stupéfait quand elle me regardait et déclarait : « Ta chemise est mal boutonnée. » Comment faisait-elle ?

J'avais un mal fou à introduire les boutons dans les boutonnières et à lacer mes chaussures. Souvent, de fureur, j'arrachais mes boutons et cassais ces lacets indociles. Mes démêlés avec mes vêtements étaient une chose supplémentaire qui me différenciait des autres, et j'en avais conscience.

Ma mère me disait de me regarder dans la glace et d'essayer de m'habiller correctement. Ça me rendait

furieux et je me bouchais les oreilles. Elle pouvait toujours s'égosiller, je ne me regarderais jamais dans une glace!

Très souvent, quand je discutais avec Sean, je me disais : « Pourquoi ne pas te taire et le laisser faire ce qui lui plaît ? » Mais ses paroles étaient aussi obsessionnelles que ses actes et j'étais décidée à les tirer au clair. A force d'obstination, il finirait par me comprendre. En revanche, si vraiment il en était incapable, je le mettais à la torture.

A l'école, cela allait de mal en pis. Plusieurs professeurs m'avaient dit que Sean marchait dans les couloirs en regardant droit devant lui, sans parler à personne ; même si on l'appelait, il ne répondait pas. Il était l'éternelle tête de turc ; il était bizarre, retardé, en dehors de tout. Dans une classe, il y a toujours des enfants qui ont une âme de persécuteurs ; même s'ils n'étaient que deux ou trois, Sean avait l'impression qu'ils représentaient tous les autres.

Un matin, on découvrit que la maison, qu'on venait de repeindre, était criblée de jaunes d'œufs, et le jardin jonché d'ordures. Le principal du lycée soupçonnait que c'était l'œuvre de Joey, le plus acharné des tortionnaires de Sean. Soumis à un interrogatoire, Joey avoua. Le principal nous l'envoya pour qu'il nettoie ce qu'il avait sali (il fallut cependant repeindre toute la façade) et nous fasse des excuses.

C'était un beau garçon, avec une physionomie aimable. J'étais stupéfaite. On le fit entrer pour lui parler de Sean, lui dire ce que c'était que d'être Sean. Il nous écouta attentivement.

– Tout, pour lui est une lutte, vois-tu, lui expliquai-je. Toutes ces choses que nous faisons facilement, sans même y penser. Il est le souffre-douleur idéal; il ne se comporte pas comme les autres, c'est certain, et en plus, il a l'air différent. Il ne sait même pas comment se défendre. Son désir le plus cher est d'être comme vous tous, mais il sait qu'il est différent et je peux te dire qu'il souffre tellement de ce que vous lui faites subir, toi et tes camarades, qu'il a la hantise d'aller au lycée.

– Mais je... nous... on n'avait pas vraiment l'intention de lui faire du mal. On a l'impression que tout lui est égal, qu'il ne nous voit même pas. Il ne réagit jamais à ce qu'on dit ou à ce qu'on fait. Quand on l'embête, c'est seulement pour s'amuser.

– Je comprends ce que tu veux dire, déclara Ron. Tu as cru qu'il n'était pas comme vous. Mais regarde ses yeux quand tu l'insultes et imagine ce que tu ressentirais si une bande de gosses se moquait de toi, en te traitant d'arriéré mental et en te bombardant avec des trombones. Voilà exactement ce qu'il éprouve... Il est en dehors, et il souffre tellement qu'il est obligé de faire semblant qu'il ne se passe rien. C'est pourquoi il ne réagit pas.

Joey nous demanda s'il pouvait voir Sean avant de s'en aller et lui dit :

– Écoute, Sean... Je voulais juste te dire que je regrette beaucoup. J'ai été dégueulasse avec toi, mais c'est fini. Je... J'ai été un véritable imbécile.

Sean prit la main qu'on lui tendait et la serra.

Joey tint parole. Jamais plus ni lui ni ses amis ne se montrèrent cruels envers Sean.

A cette époque de ma vie, je me découvris une passion pour l'astronomie. Cette science me fascinait parce que c'était ce qui ressemblait le plus à une véritable évasion, un moyen de fuir les imbéciles de mon lycée. En outre, de même que pour les indicatifs de télévision qui continuaient à me passionner, j'estimais que c'était un savoir réservé aux initiés. J'avais rétabli mon autorité. L'astronomie remplissait également une partie du vide causé par ma solitude. J'avais affaire à des phénomènes qui se situaient « très loin » et cela m'aidait à échapper à ma situation présente.

J'aimais beaucoup étudier les planètes parce qu'il m'était ainsi plus facile d'imaginer que j'étais ailleurs. Je me prélassais dans mes rêves. Quelquefois, je me perdais dans la contemplation de photos de Mars, puis je décollais comme une fusée et me retrouvais sur la planète elle-même, dans un paysage aride de cratères désolés. Depuis Mars, je regardais la terre, si lointaine. L'Ohio était là, quelque part, mais trop loin pour me nuire. C'était un univers qui m'appartenait à moi seul et je m'y sentais libre, régénéré. Dans de pareils moments, ma souffrance et mon angoisse se dissipaient lentement et je finissais par me trouver dans un état d'esprit proche de la normale. Mais alors, bien entendu, il fallait que ma mère m'appelle pour me dire de descendre.

Quand j'entrai en seconde, un changement se produisit en moi. Je ne parvenais toujours pas à nouer des liens avec mes camarades, mais désormais, je me détachais également du personnel enseignant et administratif du lycée; je n'avais plus envie d'être leur ami. En réalité, j'étais passé d'un extrême à l'autre; je ne voulais plus avoir aucun contact avec eux. Je faisais tout pour les éviter, y compris Mrs. Bennett, évidemment. Je me rendais compte que, dans un certain sens,

j'étais encore plus solitaire que l'année précédente, mais c'était justement ce que je recherchais. J'avais entrepris de rayer de ma vie l'univers de l'école, élèves et adultes. Dans ce but, j'avais inventé un jeu. Je simulais une partie de base-ball où j'étais le lanceur.

C'était ma façon de régler mes comptes avec les adultes qui n'avaient pas respecté mes règles ni répondu à mon attente. J'avais dressé mentalement la liste de ceux qui, selon moi, m'avaient trahi. Voici comment je procédais : chaque mois de classe constituait une reprise ; quand je réussissais à ne pas être vu de certaines personnes, pendant toute l'année, j'avais accompli un sans-faute. Ça collait parfaitement, l'année scolaire étant composée de neuf mois¹ ! Ensuite, j'assignais une valeur déterminée à chaque personne ; si Mr. Lesser me voyait et me disait bonjour, je n'encaissais qu'un seul point, mais si c'était Mrs. Bennett, cela équivalait à un coup de circuit. Plus je souhaitais éviter quelqu'un, plus je lui donnais une valeur élevée.

En première, je n'adressai la parole à personne, pendant toute la première semaine. J'avais décidé de faire comme si j'étais seul dans le lycée. Mon amour du printemps dernier pour Mrs. Bennett s'était mué en un irrésistible désir de régler mes comptes. Elle avait focalisé toute ma fureur. Je m'étais promis qu'avant la fin de l'année tous ceux qui m'avaient fait du mal d'une manière quelconque seraient punis. Ce système avait un inconvénient majeur : les gens que je désirais éviter étaient précisément ceux qui m'attiraient le plus. Et si je réussissais à les éviter, comment sauraient-ils que je leur en voulais ? J'espérais donc les rencontrer, tout en faisant le maximum pour que ça ne se produise pas.

Généralement, quand je voyais arriver une personne de ma liste, je me contentais de me tourner de l'autre

1. Un match de base-ball se compose de neuf reprises (N.d.T.).

côté. Mais si j'étais de très mauvaise humeur et que j'avais envie de libérer un peu de ma rage contenue, je faisais carrément un détour.

Je ne revis Mrs. Bennett qu'au bout de six mois. Un jour, j'étais assis sur un banc, près de la cantine, et elle apparut dans le couloir, se dirigeant vers la salle des professeurs. Comme d'habitude, à l'heure du déjeuner, j'étais plongé dans mon livre d'astronomie, pendant que les autres mangeaient. En apercevant Mrs. Bennett, je dépliai mes cartes et feignis d'étudier l'emplacement des constellations. Quand elle passa devant moi, je ne levai même pas la tête.

— Bonjour, Sean.

Pas de réponse.

— Sean... Comment vas-tu ?

Je continuai à examiner mes cartes comme si je ne l'avais pas entendue. Elle attendit un peu, puis repartit vers la salle des professeurs. Je repliai mes cartes, très satisfait. J'avais eu ma petite vengeance !

Quant aux centaines d'élèves du lycée, ma façon de les éliminer consistait à marcher dans les couloirs, les yeux rivés au sol. Je me persuadais que j'étais seul, complètement seul dans tout l'établissement.

Cette règle s'appliquait aussi à ma sœur.

Megan était quelqu'un que je n'avais jamais bien compris, et j'étais extrêmement jaloux d'elle, depuis toujours. Dès sa naissance, tout lui avait été facile. J'étais ulcéré parce qu'on me rabrouait sans cesse quand je faisais ce qui me plaisait, alors qu'elle pouvait tout se permettre. Elle s'entendait bien avec tout le monde et moi avec personne. En classe, même quand j'avais de bonnes notes, les siennes étaient encore meilleures. Souvent, très souvent, elle m'inspirait du mépris.

Pourtant, il existait entre nous un lien particulier.

Nous faisons parfois des choses incompréhensibles pour les autres et nous avons même notre langage. En outre, je pouvais lui imposer mon autorité en inventant des jeux dont il lui fallait respecter les règles, alors que, moi-même, je passais outre. Cela me permettait de me venger de me sentir inférieur.

Au fil des années, la personnalité de Meg changeait. J'avais toujours réussi à contrôler ses réactions à mon égard, je déclenchais sa colère à l'instant où je le voulais. Mais désormais, elle s'emportait contre moi quand je ne m'y attendais pas et sa fureur était plus intense. Comme elle était la seule avec qui je passais parfois de bons moments, je redoutais qu'elle ne voulût plus entendre parler de moi. Je me rendais compte qu'elle était ma seule amie, mais ne sachant plus maintenant comment exercer mon pouvoir sur elle, j'en avais peur.

A l'école, j'essayais de l'éviter. Mon sentiment d'infériorité par rapport à elle donnait à mes règles une importance accrue. C'était à cause d'elle que je me sentais lamentable, aussi je faisais comme si elle n'existait pas. Plus je niais son existence, plus j'avais de pouvoir sur elle.

Puis, en janvier 1978, j'appris une nouvelle qui me bouleversa profondément. Un matin, papa me demanda de descendre dans le living pour me parler.

— Sean, me dit-il, j'ai quelque chose d'important à te dire. J'ai décidé d'accepter un travail en Californie et nous allons bientôt partir pour Los Angeles.

— Quoi! m'écriai-je, pensant qu'il plaisantait. Tu veux dire qu'on va déménager?

— Oui. Mais je voudrais savoir ce que tu en penses.

Je savais qu'on lui avait proposé de partir en Californie et qu'ils en avaient parlé, mais je compris pour la première fois que c'était sérieux et les larmes me vinrent aux yeux. Tout en luttant pour les retenir, je

défendis mon point de vue, je lui dis mon hostilité à ce départ. Je plaidai pour mon lycée, nos voisins, la ville où nous habitions. Je prétendis que si nous restions, les choses s'arrangeraient pour moi, dans cette école que je détestais. Mais il ne se laissa pas ébranler.

Papa essaya de me convaincre que j'aurais une existence plus agréable, une fois que je me serais habitué à la Californie, mais je ne supportais pas l'idée de quitter le seul endroit que je connaissais. Pendant plusieurs nuits, je ne dormis pas. Mon avenir était en jeu.

Étant donné que les seize premières années de ma vie avaient été atroces, j'aurais dû, en principe, être heureux de partir. Ce pouvait être une façon d'échapper à ma pénible situation. Mais je haïssais les changements, tous les changements ! J'aimais la répétition et plus mon environnement demeurerait invariable, moins je me sentais menacé. Par exemple, si je détestais tant écouter les radios pop, c'était parce qu'elles passaient toujours de nouvelles chansons. Je ne supportais pas qu'on construise un immeuble là où il n'y en avait pas avant, de même que j'étais indigné si on en démollissait un. J'avais horreur que les gens ne suivent pas le schéma établi, par exemple qu'ils s'assoient sur une chaise qui n'était pas la leur, ou disent des choses qu'ils n'auraient pas dû dire.

Ce départ en Californie était donc pour moi un véritable tremblement de terre. Un pays où je n'avais jamais mis les pieds ! Toutes mes règles étaient violées. Je ne leur avais pas encore pardonné de m'avoir retiré de mon école pendant toute une année, quand j'étais en cinquième et en quatrième, et voilà qu'ils remettaient ça ! Il fallait que les événements se déroulent de façon organisée et prévisible !

Pourtant, à mesure que le temps passait, je commençais à me dire que ce déménagement pourrait avoir cer-

tains avantages pour moi. « Qui sait ? pensais-je, je serai peut-être plus heureux là-bas. » Il y avait deux points positifs : j'échapperais à l'hiver (j'avais pour règle qu'il ne devait pas neiger) et j'aurais de nouveaux indicatifs de radio et de télévision à regarder et à écouter.

Quand vint le jour du départ, je ne dis au revoir à personne. Aujourd'hui, j'étais ici et demain, je me trouverais à quatre mille cinq cents kilomètres ! Je voulais me laver de tous les effets empoisonnés des contacts avec les autres élèves. Je voulais qu'ils découvrent par eux-mêmes que je n'étais plus là pour servir de souffredouleur. Quand ils s'en apercevraient, j'aurais mis tous les États-Unis entre eux et moi.

Voilà ce que je me disais. J'allais prendre le plus grand risque de ma vie en quittant la coquille sécurisante que je m'étais fabriquée, seize ans durant. Mon avenir échappait à mon contrôle.

Un jour de mars 1978, Ron, les enfants et moi, nous sommes retrouvés tous les quatre à la sortie de l'aéroport de Los Angeles, environnés d'une montagne de valises et de sacs. Enfermés dans une caisse spéciale, nos deux chiens abrutis par les tranquillisants poussaient des aboiements désolés. Il pleuvait à seaux depuis six jours et le sol était complètement détrempé. Fidèles à la tradition, les maisons de Malibu sombraient dans la mer et les autoroutes étaient encombrées de voitures surchauffées... et décapotées.

Nous nous installions en Californie... le pays du soleil. J'avais démissionné de l'enseignement et Ron de son poste de directeur des relations publiques des écoles de Youngstown. Nous avons vendu notre maison, les deux voitures et le cheval de Megan. Nos affaires étaient parties avant nous, dans un camion de déménagement. Nous avons acheté une résidence à Los Angeles, ville que les enfants ne connaissaient pas, et nous nous préparions à nous lancer tous les deux dans le show business, moi en écrivant des chansons et Ron pour devenir l'agent d'une chanteuse de l'Ohio, qui était une amie de longue date. Dorénavant, au lieu de nous contenter de lui donner des conseils amicaux, nous allions œuvrer tous ensemble à sa réussite.

Notre existence dans l'Ohio avait sombré dans la

routine ; tous les ans, le métier d'enseignant devenait plus difficile, car le potentiel de concentration des jeunes diminuait en proportion directe, me semblait-il, avec le temps qu'ils passaient devant la télévision. Les professeurs avaient de plus en plus de mal à cerner leur personnalité, à déterminer leurs dispositions particulières et à connaître leurs idées. Certains de mes collègues, qui avaient la trentaine et parfois moins, parlaient déjà de prendre leur retraite. Le poste de Ron n'avait plus de raison d'être depuis que la personne pour qui il travaillait, le premier Noir inspecteur général des écoles de l'Ohio, avait été engagé par une université, et l'égalité raciale, au sein du système éducatif, qui avait commencé à s'instaurer sous sa houlette, semblait régresser.

Nous savions avec précision ce que l'avenir nous réservait. Ayant toujours eu une sainte horreur de la monotonie, j'avais adopté, pour mes six classes, un système d'enseignement différent, et je m'efforçais d'introduire une certaine variété dans ma vie quotidienne. Malgré tout, une voix intérieure me murmurait sans cesse : « Si tu sais d'avance comment va se dérouler ta vie, à quoi bon la vivre ? » Nous avions donc changé d'existence.

Bien entendu, cette envie d'un bouleversement si radical provenait en grande partie de l'échec continu auquel j'étais en butte avec Sean. Je ne pouvais supporter l'idée de rester elisée dans l'ornière, à regarder grandir mon fils. Je savais qu'il était terrorisé par la moindre innovation et que seul ce qui était d'avance certain le rassurait. Mais la sécurité ne l'avait aidé en rien, aussi nous espérions qu'un changement total pourrait avoir un effet sur lui. Mais comment savoir si cet effet serait bon ou mauvais ? Nous avions pourtant estimé qu'il fallait courir le risque.

Par chance, deux des meilleures amies de Megan quittaient également l'Ohio, ce qui lui avait rendu notre départ moins pénible.

En regardant par le hublot, trois heures environ après avoir décollé de Pittsburgh, je m'étais aperçu que le sol n'était plus enneigé. Dans l'Ohio, l'hiver avait été particulièrement rude, chose que je détestais. Ce ciel constamment gris et lourd me démoralisait. La neige, qui m'obligeait à rester prisonnier à la maison, avec ma mère, avait toujours été mon ennemie. Un frisson de bonheur me parcourut; nous venions de laisser à jamais l'hiver derrière nous! Enfin, j'avais échappé à ses griffes.

Mais aussitôt, mon euphorie retomba pour laisser la place à une terrible angoisse. Qu'allait-il advenir de moi? me dis-je en pensant à la nuit précédente, notre dernière nuit dans l'Ohio, où j'avais éprouvé une peur telle que j'avais dû me lever pour aller vomir. Et voilà que cette sensation revenait.

En quittant l'avion, je ressentis mon premier tremblement de terre californien. Son épïcêtre était dans mon ventre et dans mes jambes. Malgré mes nausées, je notai que la température à Los Angeles était de seize degrés et je souris presque en me disant qu'il faisait près de moins dix-sept dans l'Ohio.

Pourquoi nous trouvions-nous tout à coup à Los Angeles? Je savais seulement que mes parents allaient travailler avec une amie, Maureen McGovern, mais j'ignorais ce qu'ils avaient l'intention de faire. Tandis que nous roulions en direction de San Fernando Valley, où nous devions habiter, m'avait-on dit, j'eus envie de crier: « Ramenez-moi à la maison! Je veux retour-

ner dans l'Ohio!» Cependant, je me tus, sachant que mes protestations seraient inutiles. On m'avait dit aussi qu'on avait acheté une nouvelle maison qui me plairait et où j'aurais ma chambre à moi, comme avant. Malheureusement, elle n'était pas prête et il faudrait s'installer provisoirement dans un logement en location. Donc, je n'aurais même pas une vraie maison!

C'était la première fois que je venais en Californie, un État nouveau, où j'avais toujours eu envie d'aller. C'était aussi la première fois que je voyais des montagnes, mais je n'en éprouvais aucun plaisir. Je ne pouvais m'intéresser à rien parce que mon avenir et mon destin étaient en danger et dans les mains des autres. J'avais l'impression d'avoir été kidnappé, si ce n'est que je connaissais mes ravisseurs et qu'aucune rançon ne pourrait me ramener dans l'Ohio. J'étais désespéré et me sentais abandonné.

La première semaine, je n'étais pas allé en classe et Meg non plus. Je restais devant la fenêtre, à contempler les montagnes. Je savais que l'Ohio était quelque part, très loin derrière, et que si je grimpais à leur sommet, je pourrais peut-être apercevoir ma maison. Un jour, bientôt, j'essayerais et si, parvenu en haut, je ne voyais pas l'Ohio, je me jetterais dans le vide. De vastes étendues peuplaient ma tête et un entortillement de nœuds m'étreignait l'estomac.

Pendant quelques jours, j'avais refoulé toute réaction; j'étais ailleurs, quelque part dans mes pensées. Puis, vers le milieu de la semaine, tandis que ma mère venait de se réveiller, je lui dis :

— Je n'irai pas en classe ici. C'est décidé.

— Tu te plaisas dans cette école, Sean. Souviens-toi comme le principal a été gentil quand nous sommes allés le voir.

Mes parents m'avaient en effet emmené visiter l'établissement où j'étais inscrit, pour que je ne sois pas trop dépaysé. Mais peu m'importait; je n'irais pas. Ce lycée ne me convenait pas. Il ne ressemblait en rien à mon école; les salles étaient mal numérotées et il y avait plusieurs bâtiments séparés, de plain-pied. Une école ne devait comporter qu'un seul édifice de deux étages.

– Je viens de te dire que je n'irai pas!

– Allons, allons, on en a déjà parlé mille fois... Ne recommence pas! lança maman, d'un ton irrité.

Je sortis de sa chambre d'un air dédaigneux. Je venais de prendre conscience que ces incessantes disputes entre ma mère et moi continueraient, bien que nous ayons changé de méridien. Maintenant que j'étais remis du choc du déménagement, je me rendais compte que les flammes de l'enfer allaient se rallumer, que j'allais à nouveau perdre le contrôle de moi-même et poursuivre ma descente en spirale. Mon calvaire recommencerait de plus belle.

En définitive, je dus me résoudre à aller en classe. Le lycée était constitué d'un groupe de bâtiments disposés au petit bonheur, parmi lesquels je me sentais encore plus petit et plus insignifiant que jamais. Mais en réalité, je n'y étais pas; j'étais enfermé dans un rêve. Au bout de quelques jours, je commençai à m'apercevoir de la présence de mes camarades, mais jamais je ne les regardais dans les yeux... Je n'étais pas si fou. Il y avait beaucoup de Noirs et plein d'élèves qui parlaient l'espagnol. Je ne comprenais pas pourquoi ils étaient venus d'Espagne pour aller en classe ici. A l'époque, j'ignorais qu'on parlait l'espagnol ailleurs qu'en Espagne. Il y avait aussi beaucoup d'étrangers, mais je ne savais pas à quelles nationalités ils appartenaient. Je n'y comprenais rien.

Au bout de quelques semaines, je me rendis compte

soudain que personne ne faisait attention à moi ni semblait me trouver bizarre. Je commençais à me détendre un peu. Puis, tout à coup, une nouvelle inquiétude m'assaillit : une personne de mon ancienne école allait apprendre où je me trouvais et donnerait mon signalement à quelqu'un d'ici qu'elle connaissait. J'en avais la certitude. On me recherchait. J'aurais beau essayer de ne pas me faire remarquer, on finirait par découvrir le pot aux roses. Les tourments et les railleries recommenceraient. Tout le monde serait au courant.

J'essayais de créer un vide autour de moi. De même que dans l'Ohio, je faisais comme si j'étais seul dans tout le lycée. Un jour, entre deux cours, j'étais allé dans des toilettes que je ne connaissais pas. C'était un local sombre, sans fenêtre, et les murs étaient couverts de graffitis. La violence et l'obscénité de ces inscriptions me choquèrent et m'épouvantèrent. J'avais l'habitude de voir sur les murs des phrases telles que : « Tom aime Laurie. »

Cinq Chicanos étaient là, dans un coin. Ils fumaient et je feignis de ne pas les avoir vus. Je ne voulais pas non plus qu'ils sachent que j'avais remarqué les graffitis. Tandis que j'essayais de filer discrètement, l'un d'eux, un garçon petit et trapu, s'avança et me barra le passage, en me lançant un regard menaçant.

— Et, toi. Où tu vas ?

— Il faut que j'aille en cours, dis-je, aussi aimablement que possible.

— T'iras nulle part.

— Allez, laisse-moi passer. Je vais être en retard, répliquai-je, tout en pensant : Le voilà donc, ce type qui me recherche.

Il s'était mis en travers de la porte, bras et jambes écartés. Je me baissai pour tenter de me faufiler sous son bras, mais il m'attrapa par le cou d'une poigne de

fer. Ses copains m'entouraient et se moquaient de moi. J'entendis sonner la dernière cloche et, soudain, il me libéra. Je sortis des toilettes, mais sans courir, afin de ne pas attirer l'attention. Derrière moi quelqu'un s'écria : « Putain, quel dégonflé ! »

Les jours suivants, je m'attendais à tout instant à le voir surgir. Je l'aperçus d'ailleurs plusieurs fois, mais il ne semblait pas me reconnaître. Je commençais à espérer qu'il ne savait pas qui j'étais et qu'il s'en était pris à moi par hasard. Sinon, il ne m'aurait jamais lâché.

Brusquement, nous n'avions plus d'horaire de travail fixe, pas d'autre emploi du temps que celui que nous nous imposions nous-mêmes et pas de salaire régulier. Les jours ne se ressemblaient plus et ils étaient pleins de personnes, de choses et d'événements nouveaux et inhabituels.

Les enfants étaient inscrits dans un établissement public de Los Angeles. Megan apprenait des choses qu'elle avait déjà apprises trois ou quatre ans avant, dans l'Ohio. Nous étions scandalisés. La Californie n'avait-elle pas une réputation de chef de file en matière d'éducation ? Megan aimait lire, écrire et elle avait l'esprit de compétition. Elle était au supplice. Avec Ron, j'étais allée plusieurs fois voir ses professeurs. « Non, non », nous répondait-on. Il était impossible de lui donner des devoirs supplémentaires, car il faudrait trop de temps pour les corriger ; non, elle ne pouvait pas aller seule en bibliothèque quand elle avait fini son travail ; non, il n'existait pas de classe forte dans laquelle on aurait pu la mettre (d'ailleurs, elle était déjà dans le meil-

leur groupe, en anglais et en histoire, détail qu'elle ignorait); et enfin, non, on ne lui ferait pas passer de test pour voir si elle était capable de monter en classe supérieure.

– Il faut vous faire une raison, m'avait dit son professeur de maths. Ici, la plupart des gosses sont des Mexicains; ils ne s'intéressent pas aux études, et leurs parents non plus; nous sommes donc obligés d'ajuster le niveau sur les moins doués, afin qu'ils puissent suivre. Autant essayer d'instruire des animaux!

Je m'étais tournée vers les trois autres professeurs qui m'avaient rendu un regard inexpressif. Je bouillais de rage.

– Vous ne devriez pas avoir le droit d'enseigner, lança Ron. On devrait vous empêcher de vous occuper des enfants!

Il était cramoisi et les tendons de son cou saillaient comme des cordes.

– C'est vraiment dommage, remarqua le professeur d'histoire, comme si Ron n'avait rien dit. En principe, on devrait la prendre dans un établissement d'un meilleur niveau, mais comme elle fait partie d'une minorité de 13 pour cent d'enfants blancs, elle doit rester ici.

On trouva finalement une solution, en inscrivant Megan à des cours supplémentaires dans un lycée voisin, cours qu'elle continua à suivre jusqu'à la fin de ses études secondaires.

Ce système scolaire, si frustrant pour Meg, fut profitable à Sean. Il suivait facilement et n'était plus angoissé par son travail. Comme Meg, il connaissait déjà une bonne partie du programme, mais la grande différence, pour lui, résidait dans la composition de la clientèle scolaire, un mélange de toutes les races,

de toutes les nationalités et de toutes les religions. Il n'existait pas de modèle unique sur le plan du comportement et de l'habillement. Pas de « look » imposé. Un mois environ après notre arrivée en Californie, Sean rentra un jour à la maison en annonçant :

— Il y a plus de deux mille élèves dans mon lycée et pas un seul n'a entendu parler de Sean Barron!

Je ne connaissais personne de mon âge. Je considérais les autres élèves comme un immense groupe uniforme, malgré toutes les différences de races et de couleurs. Moi, en revanche, je ne ressemblais à personne. Quand je surprénais une conversation, j'étais dérouté par ce que j'entendais. Pourquoi ce qu'ils disaient était-il parfaitement acceptable, alors que ce que je disais, moi, ne l'était pas ?

J'avais cependant fait la connaissance de quelques personnes qui travaillaient avec mes parents, au studio d'enregistrement, et l'une d'entre elles apporta une transformation majeure dans mon existence.

Marcia Day était une femme qui approchait la cinquantaine et que je trouvais charmante, brillante et très volontaire. Elle m'attirait aussi beaucoup. Mais surtout, elle s'était prise pour moi d'une immédiate et débordante affection. Elle me serrait dans ses bras comme si j'avais été un parent qu'elle retrouvait après une longue absence. J'avais désespérément besoin d'être accepté et Marcia comblait ce besoin. Elle écoutait ce que je disais et me considérait comme quelqu'un de parfaitement normal. Je m'étais bien juré de ne pas tomber amoureux d'elle, comme cela m'était arrivé avec miss Jenkins et Mrs. Bennett. Elle et moi ne serions que de très bons amis.

Mais elle m'obsédait. Plus je la voyais, plus j'avais envie de la voir. Quel dommage qu'elle ne fût pas ma mère! J'aurais voulu être mêlé à sa vie et qu'elle parle avec moi de tout ce qui concernait le métier de la chanson, ainsi qu'elle le faisait avec mon père. Elle avait cinq filles mariées et des petits-enfants dont elle s'occupait beaucoup, ce qui ne me plaisait guère. Mais ce qui m'irritait vraiment, c'était qu'elle consacre du temps à des gens qui n'étaient pas de sa famille.

Après ce premier déluge d'affection, Marcia commença à se refroidir un peu. Quand je la voyais au studio, il lui arrivait même de ne pas me dire bonjour! Alors, une boule de souffrance se formait dans ma poitrine et se répandait dans tout mon corps. J'étais obligé de me réfugier dans une pièce vide pour que personne ne s'aperçoive à quel point j'avais mal.

Quelle faute avais-je commise? Avait-elle surpris chez moi quelque comportement étrange dont elle avait conclu que je n'étais pas la personne qu'elle croyait? Il fallait à tout prix qu'elle me revienne, sinon j'en mourrais. Je décidai donc de tout apprendre sur le monde du show business, afin que nous ayons un terrain de discussion commun. Je deviendrais plus intéressant et plus sympathique à ses yeux et elle me rendrait son amitié.

Mais à peine eus-je commencé à essayer de me documenter sur le sujet que je pris conscience de mon ignorance. J'étais consumé de rage. J'avais pour règle de ne jamais poser de questions sur les choses que j'aurais dû et voulu connaître. Je me privais donc des renseignements que mes parents auraient pu me donner et je refusais de les écouter quand ils parlaient de leur travail, alors qu'il s'agissait justement des informations dont j'avais tant besoin. J'étais revenu à la case départ.

Marcia me négligeait de plus en plus. Je souffrais tellement que j'en étais comme engourdi. Il fallait qu'elle

cesse de m'ignorer ! Chaque jour, après la classe, quand j'arrivais au studio, j'attendais avec impatience qu'elle me dise bonjour afin de pouvoir à mon tour lui battre froid et la punir comme elle le méritait. Mon plan avait l'air efficace et je commençais à éprouver de la satisfaction au lieu de la souffrance. Le seul ennui était qu'elle ne semblait pas manifester la moindre réaction.

En revanche, ce n'était pas le cas de mes parents. Un jour, ils me prirent à part et m'expliquèrent que je ne pouvais pas continuer à me conduire ainsi, c'est-à-dire à ignorer Marcia, et qu'il fallait que je sois gentil avec elle. Je devais comprendre qu'elle ne pouvait pas se consacrer entièrement à moi, qu'elle m'aimait beaucoup, mais que son travail lui prenait presque tout son temps et qu'elle n'avait pas voulu me faire de la peine.

En définitive, elle n'est pas indifférente, pensai-je. Sinon, elle n'en aurait pas parlé à mes parents. Ça marche ! Certain, désormais, d'avoir trouvé la bonne méthode pour me venger, je jurai de ne pas m'arrêter en si bon chemin.

Ce fut le premier des mille et un sermons que mes parents me tinrent au sujet de Marcia. Je me fichais bien de ce qu'ils disaient parce que je savais que, grâce à ma tactique, je m'attirais son attention, même si elle était négative. De toute manière, rien de ce que j'avais à dire ne pouvait intéresser qui que ce fût !

J'entrai en terminale et Megan était maintenant dans le même établissement que moi. Je voyais qu'elle n'avait aucun mal à s'adapter à ces bâtiments style campus ni à se faire des amis.

Certes, j'étais toujours très malheureux à cause de Marcia, mais l'affection qu'elle m'avait témoignée au début m'avait donné un peu plus d'assurance. Du moment qu'elle avait su me voir tel que j'étais véritablement, peut-être se trouverait-il une autre personne pour faire de même.

Au lycée, je faisais des efforts sincères pour regarder mes camarades en face, ce dont j'avais été incapable jusqu'à présent, tant j'avais peur. Je me rendais parfaitement compte que je devais protéger l'être qui était en moi et qui désirait tant sortir; il fallait être très prudent.

J'étais fasciné par un garçon qui s'appelait Rob. C'était le clown de la classe et il faisait rire tout le monde, sans jamais être ni méchant ni grossier. Il était très populaire. J'étais très attentif à tout ce qu'il disait et faisait. Me serait-il possible d'être un jour comme lui? Je l'admirais parce qu'il ne se moquait de personne et ne riait jamais aux dépens d'autrui. Je mourais d'envie de le connaître mais je n'osais pas lui adresser la parole. Et si, par malheur, il restait de marbre, alors que j'essayais d'être drôle? Pas question de prendre un tel risque.

Un jour, à l'heure du déjeuner, je vis Megan qui parlait avec une autre fille, une grande blonde, très jolie. En regardant ma sœur, je fus envahi de chagrin et de remords. Je songeais à toutes les fois où je l'avais rencontrée dans notre école de l'Ohio, et où je l'avais ignorée. Il fallait que je me débarrasse de ces affreux souvenirs. Je m'avançai, décidé à parler « normalement » avec elle et son amie, chose qui ne m'était encore jamais arrivée. J'essayai de sourire.

Elles me regardèrent et Meg me sourit à son tour, en disant.

— Sean, voici mon amie Dianne.

— Heureux de te connaître, fis-je.

Quelque chose en moi venait d'éclater, mais je ne savais pas quoi. C'était la première fois que je prononçais ces mots, et on aurait dit qu'ils attendaient de sortir de mes lèvres. Voilà, je les avais dits et ça s'était bien passé! L'espace d'un instant, je me sentis libéré de mon passé et la tête me tourna.

Megan et Dianne allèrent s'asseoir sous un arbre et je restais planté là où j'étais.

— Sean, me dit Meg en se retournant, viens avec nous.

J'obéis. Plusieurs autres jeunes arrivèrent et je leur fus présentés à tous. Ils parlaient du lycée, mais je ne les entendais pas vraiment — je sentais en moi une sorte de bourdonnement et je compris un peu plus tard que c'était le bonheur. J'avais la conscience très vive d'être inclus dans leur groupe. Jamais je n'oublierai cette journée.

Les semaines suivantes, je m'aperçus que ce même petit groupe se réunissait sous l'arbre, tous les jours, à l'heure du déjeuner. Megan venait me chercher pour que je m'y joigne. Un peu plus tard, je trouvai assez de courage pour y aller de mon propre chef. Assis sous cet arbre, je connus les premiers moments détendus de ma vie. Je commençais à me sentir assez en sécurité pour écouter les autres et, chose surprenante, je comprenais ce qu'ils disaient! Tout était clair pour moi. Je hasar-dais parfois une remarque pour voir ce qui se passerait. Ils ne me trouvaient pas bizarre, c'était évident, aussi je m'enhardissais. Un jour, je me surpris à rire — un son nouveau qui était sorti de moi, sans que je le veuille.

Un jour, après les cours, Meg me dit :

— Ce soir, nous allons au club de théâtre. Viens donc avec nous.

La terreur me saisit. J'étais sûr que ça me serait impossible, que je n'étais pas prêt. Jamais je ne saurais quoi dire; je venais à peine d'acquérir les rudiments nécessaires aux relations avec autrui.

— Viens avec nous, insista Megan. Tu t'amuseras bien.

« Après tout, pourquoi pas ? pensai-je. J'en ai marre

de cette foutue peur ! Si j'y vais, j'arriverai peut-être à l'évacuer un peu. »

J'allai voir la pièce. J'observai ce qui se passait sur la scène, mais je ne saisis pas grand-chose. C'était une comédie et j'étais incapable de reconnaître ce qui était drôle. Mais tous les jeunes avec qui j'avais l'habitude de déjeuner étaient là et paraissaient sincèrement contents de me voir. Ce soir-là, je parlai avec eux comme jamais je ne l'avais fait, en me sentant parfaitement au diapason.

Je guettais le moindre signe pour tenter de me faire une idée sur l'évolution de Sean. Il ne nous parlait jamais de son nouveau lycée, sauf pour nous dire que les cours lui semblaient assez faciles.

Je croyais parfois déceler des changements, puis je me disais que je m'étais trompée. Il avait le même comportement, mais dans un environnement nouveau. Nos collègues de travail étaient gentils avec lui, mais il était si exigeant qu'il finissait par se les aliéner. Nous n'arrivions pas à lui faire comprendre qu'il ne devait pas chercher à accaparer les personnes qui lui témoignaient de l'affection. Inlassablement, je lui expliquais le fonctionnement des rapports humains, en lui disant qu'il y a des limites qu'on ne peut franchir. Autant s'adresser à un sourd.

Pourtant, à l'automne, il commença à parler de son école. A plusieurs reprises, il mentionna quelqu'un en disant « un ami ». Ses relations avec Megan changeaient ; ils allaient ensemble au lycée et, au retour, ils s'arrêtaient souvent au passage dans un magasin où travaillait une amie de Megan. Était-ce un signe ? Et si oui, combien de temps cela durerait-

il ? Megan trouvait qu'il se comportait bien plus normalement, qu'il essayait de se faire des amis. Une ou deux fois, elle alla jusqu'à dire qu'il avait été « adorable ». Je lui étais reconnaissante d'être si gentille avec lui et de lui faire une place, bien qu'elle aussi fût une « nouvelle » dans ce lycée. Et puis, un samedi matin, Sean nous annonça :

– Ce soir, je sors avec une fille. On va au bowling.

Je m'étais rendu compte que beaucoup de mes camarades de lycée formaient des couples. Moi aussi, j'aurais bien aimé avoir une copine, mais comment m'y prendre ? L'idée d'inviter une fille à sortir avec moi me rendait malade d'anxiété. Que devrais-je lui dire ? J'aurais dû le savoir, pourtant. Il fallait absolument que je me lance.

J'avais jeté mon dévolu sur Pam, la fille qui était à côté de moi en cours d'anglais. Elle était très mignonne, avec de longs cheveux noirs et un teint mat. Elle parlait très, très bas et je l'entendais à peine. Notre prof d'anglais était un type marrant, et quand il disait une blague, je riais très fort pour attirer l'attention de ma voisine et lui montrer que j'étais quelqu'un sûr de soi et qui appréciait l'humour.

En parlant avec elle, j'appris que c'était une Sioux. Tous les jours, j'essayais de trouver le courage de l'inviter à sortir avec moi, mais chaque fois, la cloche sonnait avant que je me sois décidé.

Un vendredi matin, je lui dis :

– C'est chouette ici, Pam, tu ne trouves pas ?

Et puis, d'un coup, je me jetai à l'eau.

– J'aime beaucoup le bowling, pas toi ?

– Je ne suis pas très forte. J'y vais de temps en temps avec mes parents adoptifs.

– Ça te plairait d'y aller demain soir ?
– D'accord, répondit-elle en me donnant son numéro de téléphone.

Quand je l'appelai, le lendemain matin, elle me demanda :

– A quelle heure viens-tu me chercher ?
– Mais je ne peux pas. Je n'ai pas de voiture, lui dis-je, en me gardant de préciser que, de toute façon, je ne savais pas conduire.
– Ah. Veux-tu que ma mère nous emmène ?
– Oui. Ce serait bien.

Pam vint me chercher à 19 h 30, avec sa mère qui nous déposa devant le bowling. A peine fus-je entré qu'un bloc de glace me tomba sur l'estomac. Je m'étais aperçu que toutes les pistes étaient prises et qu'il y avait un monde fou. Laissant Pam devant la porte, je m'approchai de la caisse pour demander une piste. Le gérant me dit :

– Il y a une heure d'attente... Vous voulez que je vous inscrive ?

Je secouai la tête. J'étais paniqué. Je ne voyais pas comment j'arriverais à meubler une heure entière; nous étions venus pour jouer au bowling et je n'avais pas pensé qu'on pourrait s'asseoir et discuter en attendant, ou aller ailleurs. Je fus obligé de mentir.

– La piste sera libre dans une minute, annonçai-je à Pam.

Je ne savais pas quoi lui dire. Au bout de dix minutes, elle me suggéra d'aller voir si une piste s'était libérée. Je me dirigeai vers le comptoir et fis semblant de parler au gérant, puis je revins en disant qu'il n'y avait rien.

– Dans ce cas, puisqu'on ne peut pas jouer, je ferais peut-être mieux d'appeler ma mère.

– D'accord, dis-je, mort de honte.

Quel con j'étais!

Dans la voiture, je n'ouvris pas la bouche et, à 8 heures, j'étais de retour chez moi.

Le lundi, je n'osai pas regarder Pam. Mais au bout de quelques jours, le dialogue se rétablit. Finalement, je trouvais le courage de l'inviter une deuxième fois. Je l'invitai même à plusieurs reprises, mais elle m'opposa toujours un refus.

Enfin, la veille de Noël, on s'installa dans notre nouvelle maison... avec neuf mois de retard! Encore une règle qui n'avait pas été respectée : on m'avait dit que la maison serait prête en mars, et maintenant je n'avais plus du tout envie d'y habiter.

Quand j'en eus fait le tour, ce fut encore pire. « Prête » voulait dire que tout était parfaitement propre et en ordre, or la maison était sale et avait besoin d'être entièrement repeinte. Je savais que cela signifiait que ma mère me demanderait de l'aider. Encore un beau sujet de discussion pour les jours à venir. Elle me dirait :

– Sean, tu veux m'aider à lessiver les placards?

Et je lui répondrais :

– Je reviens tout de suite. J'ai quelque chose à faire pour le moment.

– Quoi donc?

– Oh, un truc, dirais-je en m'esquivant.

J'étais ulcéré qu'une personne qui continuait à crier après moi s'attende à ce que je l'aide et, de plus, il n'était pas question que je fournisse le moindre travail dans une maison qui était censée être prête.

Nous avions prévu d'acheter une maison à des gens qui s'en faisaient bâtir une autre dans le

voisinage, mais à cause d'un retard dans la construction, la transaction avait été repoussée. Il fallut en définitive patienter neuf mois. Nos affaires étaient restées si longtemps au garde-meuble que nous en avions oublié l'existence. Enfin, la veille de Noël, la maison fut à notre disposition, et tous ces cartons remplis de choses que nous n'avions plus revues depuis notre départ de l'Ohio nous semblèrent de véritables cadeaux.

Ron acheta un arbre qu'on décora. Puis tout le monde se mit fiévreusement à l'œuvre pour préparer un repas de Noël digne de ce nom. La nuit fut courte et, dès le lendemain matin, il fallut se remettre au travail. Cela commençait à ressembler à une maison. La dinde était au four, les chambres étaient installées, et nous avions nettoyé tout ce qui est indispensable à un déjeuner raffiné. Pendant que Meg et moi finissions de déballer et de laver la vaisselle, Ron monta prendre une douche. Les papiers d'emballage et les cartons qui brûlaient dans la cheminée donnaient un petit air de fête supplémentaire.

Sean emporta les plus gros cartons au garage, bien qu'il eût clairement exprimer son mécontentement d'avoir à participer à la besogne. Au moment où il passait devant la fenêtre de la salle à manger, je le vis s'arrêter, lever les yeux vers le toit, et je me dis qu'il regardait sûrement les perroquets qui peuplaient nos oliviers.

Après plusieurs voyages, il apparut à l'entrée de la salle à manger et dit :

— C'est normal que le toit brûle ?

On se précipita tous les trois dehors. Le toit de bardeaux était recouvert de vigne vierge, sèche en hiver. Les vrilles avaient poussé à l'intérieur de la cheminée et la chaleur du foyer les avaient enflammées. Toute la vigne était en feu.

On courut chercher une échelle et Ron grimpa sur le toit. On lui passa les deux tuyaux d'arrosage qu'il braqua sur les flammes, tout en avançant peu à peu vers la cheminée. Soudain, il hurla :

– *Des serpents!*

Il venait de poser le pied sur un nid de reptiles – seule espèce de créatures dont il avait peur – qui hivernaient sur le toit. Il se mit alors à sauter frénétiquement pour les effrayer, ou parce qu'il ne pouvait s'en empêcher, et réussit à éteindre le feu. Couvert de suie, trempé et tremblant, il redescendit du toit et vint nous retrouver.

Deux hommes que nous ne connaissions pas étaient entrés dans le jardin et nous regardaient, les bras croisés sur la poitrine.

– Eh, salut, je suis votre voisin de droite, lança le plus grand. Mince alors, vous avez eu un sacré pot. Vous l'avez échappé belle. Je sais de quoi je parle, je suis pompier!

Mes rapports avec Marcia ne s'amélioraient pas. Un soir, alors que j'étais seul à la maison, elle téléphona.

– *Bonjour, Sean. Est-ce que ton père est là?*

– *C'est à quel sujet?*

– *Je voudrais parler à ton père. Il est là?*

– *Non, il n'est pas là! répondis-je, furieux qu'elle veuille parler à mon père et pas à moi.*

– *Est-ce que tu sais quand il doit rentrer?*

– *Il ne rentrera jamais, hurlai-je dans l'appareil, en raccrochant.*

Tout à coup, je fus pris d'un vertige et la pièce se mit à rétrécir autour de moi. J'étais plein de remords et j'avais la nausée. Il fallait à tout prix que je la rappelle

pour m'excuser. Je composai le numéro du studio, mais ce fut une voix inconnue qui me répondit. Elle n'était pas là. Fiévreusement, j'appelai chez elle. Je voulais lui dire que j'étais désolé et que je l'aimais! La sonnerie résonna longtemps avant que je me décide à raccrocher. J'injuriai l'appareil en lui reprochant avec véhémence de ne pas vouloir m'aider, puis j'éclatai en sanglots. Je pleurai jusqu'à l'épuisement. Je savais que j'avais mal agi envers elle, que ma conduite n'avait aucun sens. Cela ne pouvait plus continuer.

Au lycée, les cours étaient faciles, bien plus faciles que dans l'Ohio. Je me sentais beaucoup moins menacé que là-bas. Mais je ne supportais toujours pas d'être appelé au tableau et je n'étais jamais volontaire pour répondre parce que je ne voulais pas me faire remarquer. J'étais terrifié à l'idée de parler devant un auditoire, et je savais que si je voulais continuer à progresser dans les rapports sociaux, il fallait que je domine ma peur. Je m'inscrivis donc à un cours d'expression orale.

La première fois que je dus m'exprimer face à la classe, je fus pris de nausées et mes genoux tremblaient si fort que je crus que j'allais m'écrouler là, devant tout le monde. Je voulus parler, mais j'avais une voix si aiguë, si grinçante, qu'elle me parut insupportable. Tous les yeux étaient braqués sur moi. Je savais que, sans la présence du professeur, mes camarades auraient éclaté de rire. J'allai ensuite me rasseoir, gêné et humilié. Je me disais que j'avais commis une erreur en m'inscrivant à ce cours, mais je refusai de céder à la panique.

Ma seconde intervention ne fut pas plus brillante. À la fin, le professeur me dit de ne pas me triturer les bras en parlant, de me détendre. En regardant mes bras, je m'aperçus qu'ils étaient effectivement tout égratignés.

Quand les cours prirent fin, je me sentais mieux. Je me rendais compte que j'avais réellement progressé, mais bien moins que je l'escomptais. J'espérais, grâce à ce stage, me sentir à l'aise en toutes circonstances, et même acquérir le sens de l'humour.

Je sentais malgré tout que j'étais en train de changer. Pour la première fois, je commençais à pouvoir maîtriser mon comportement. L'être qui était enfoui en moi faisait surface et j'avais l'impression curieuse d'accoucher. Enfin, le grand moment arrivait, et il fallait que tout soit prêt; je voulais être au complet. J'étais censé être spirituel, brillant, et tout le monde allait s'extasier devant mon humour et mon intelligence. Quand, à la suite d'un événement quelconque, je voyais que je m'étais trompé, j'entrais dans une violente fureur et bombardais les murs de ma chambre de toute sorte d'objets divers. Il n'y avait plus une seconde à perdre!

Au second semestre, je m'inscrivis à des cours d'« apprentissage de la vie ». On y parlait des problèmes des adolescents, et ce choix s'avéra être des plus judicieux. Le professeur était une femme très dévouée qui témoignait beaucoup d'affection à ses élèves. Elle était aussi à l'aise pour discuter du contrôle des naissances que le prof d'anglais pour expliquer la grammaire. Avec elle, je me sentais en confiance; elle ne portait jamais de jugement sur personne. Elle avait une influence positive sur les élèves qui faisaient preuve, entre eux, d'une grande solidarité.

Les sujets abordés étaient très divers et, un jour, il fut question de l'autisme. Quand elle décrivit les symptômes et le comportement qui caractérisent cette maladie, il me sembla qu'elle parlait de moi, qu'elle savait ce qui se passait dans ma tête et qu'elle le racontait à la classe, sans dire mon nom. Je lui ser-

vais de modèle. Je me taisais, mais j'avais l'impression d'être tout nu, exposé aux regards des autres. Que diable se passait-il ?

Je ne parlai à personne de ce que j'avais éprouvé pendant ce cours, mais trois jours plus tard, il se produisit un autre événement qui, celui-là, transforma ma vie.

Un jour, je reçus un coup de fil d'une amie me disant que la télévision allait passer un film intitulé *Debout, mon fils*, dans lequel il était question d'un enfant autistique et de sa famille. « Tu devrais le regarder, m'avait-elle conseillé. Et Sean aussi, peut-être. »

Nous avions dit à Sean qu'il était autiste, quand il avait dix ans; nous lui avions expliqué, aussi simplement que possible, qu'il n'y était pour rien et que c'était pour cette raison qu'il n'arrivait pas à se contrôler. Il ne nous avait pas écoutés, ni ce jour-là ni les mille autres fois où nous lui avions répété que c'était son comportement qui le gouvernait. C'était évidemment pour lui une chose difficile à comprendre, puisque c'était justement ce même comportement que nous ne cessions de lui demander de dominer.

Après avoir allumé la télévision, j'appelai Sean et Megan pour qu'ils regardent le film avec moi. Le petit garçon de cinq ans qui en était le héros avait les mêmes obsessions que Sean à cet âge – il était fasciné par tout ce qui tournait et s'hypnotisait lui-même. Pendant la première pause publicitaire, alors que Sean était allé boire à la cuisine, Megan remarqua :

– C'est stupéfiant. On dirait Sean!

Sean revint; il était agité, mais resta avec nous jusqu'à la fin du film.

Dans l'espoir d'atteindre son enfant, cette mère avait imaginé de pénétrer avec lui dans son univers, afin de l'en arracher. Inlassablement, elle faisait tourner une assiette en même temps que lui, elle battait des mains comme lui, pendant quatre heures de suite. Et peu à peu, elle avait obtenu des résultats presque imperceptibles. Il commençait à la voir, à la regarder, à réagir. Après avoir passé plusieurs mois dans la compagnie constante de sa mère qui l'imitait en tout, le petit garçon avait échappé à son comportement d'autiste pour devenir un enfant normal. C'était une histoire émouvante et merveilleuse; j'en avais les larmes aux yeux et la gorge nouée. Pourquoi cela ne nous était-il pas arrivé, à nous aussi? Chaque fois que nous cédions aux manies de Sean et que nous ne faisons rien pour l'empêcher de se conduire de façon répétitive, son mal s'aggravait. Si nous avions agi comme cette mère, il aurait dérivé totalement.

En voyant ce gosse à la télévision, j'avais été fasciné. Plus je le regardais, plus je trouvais de ressemblances entre lui et moi. Il faisait des choses que j'avais toujours faites et je n'en croyais pas mes yeux. Il avait la passion de tout ce qui tournait, des chaînes, de tout ça! Pour la première fois de ma vie, je voyais quelqu'un comme moi. J'avais regardé le film jusqu'au bout, sans dire un mot; il fallait que j'attende la fin pour être sûr que je ne me trompais pas.

Mais ensuite, je n'avais pas osé parler, pas osé demander ce que je désirais savoir par-dessus tout. Comment maman réagirait-elle ? Et si elle se mettait en colère et croyait que je lui posais une question dont je connaissais déjà la réponse ? J'étais affreusement tiraillé ; je ne me sentais pas très bien et en même temps j'éprouvais un sentiment de soulagement grandissant, une sorte de paix bizarre au-dedans de moi. Serait-il possible que je sois victime d'une maladie quelconque et que je ne sois donc pas un être détestable ? Il fallait absolument que je sache.

– Dis, maman. Moi aussi, je suis autiste, hein ?

– Oui, me répondit-elle.

On se regarda longuement sans rien dire. J'étais en proie à une sensation très étrange et entièrement nouvelle pour moi. Je réalisai soudain que je pouvais poser n'importe quelle question à ma mère, que tout irait bien, qu'elle me comprendrait. Le barrage céda. Je pouvais enfin me servir des mots, comme tout le monde.

– Dis, maman, pourquoi est-ce que papa et toi vous vous mettiez tant en colère contre moi, alors que je ne faisais pas exprès de me conduire mal.

– Parce que nous ne savions pas quoi faire d'autre. Nous avions tout essayé pour que tu te corriges, Sean. Est-ce que tu te souviens comment tu étais quand tu étais petit ?

– Bien sûr. Je me souviens de tout.

Je le regardais. Je ne pouvais détacher les yeux de son visage. Je ne l'avais encore jamais vu, pas comme ça. Il avait une expression détendue, posée, confiante. Et nous nous parlions ! Pour la première

fois de ma vie, je dialoguais avec mon fils de dix-sept ans. Je n'osais même plus bouger.

– Alors tu te souviens de toutes ces choses... les crayons, les chaînes, tous ces trucs, ça a duré des années. Pourquoi faisais-tu ça ?

– Parce que c'était toujours pareil. C'étaient des choses qui me procuraient du plaisir.

– C'était donc ça ? dis-je, après un silence.

– Oui, c'était ça, reconnu-il en souriant.

– Qu'est-ce que tu pensais quand on essayait de t'en empêcher, quand on se fâchait et qu'on te punissait ?

– Je croyais que vous me détestiez.

– Tu ne comprenais pas que c'était ce que tu faisais que nous détestions, pas toi ? demandai-je, le cœur serré.

– Non.

– Ce que tu faisais était dangereux, destructeur... Il fallait qu'on essaye de t'en empêcher.

– Maintenant, j'ai compris.

– Si tu savais combien j'étais malheureuse quand je me mettais en colère contre toi, quand je te frappais.

– Maintenant, je m'en rends compte.

– Sean, est-ce que tu sais que je t'aime.

– Oui. Et moi aussi, je t'aime.

Nous avons parlé pendant des heures, maman et moi. Jamais je n'avais rien ressenti de pareil. Je la regardais pour de bon et je prenais conscience de l'énorme souffrance emmagasinée en moi. Je souffrais pour moi et je souffrais pour elle.

– Je n'ai jamais voulu te faire de la peine, lui

dis-je. Mais je sais maintenant que je t'en ai fait pendant des années. Je ne savais pas comment m'arrêter.

Cette conversation changea tout entre maman et moi. A la fin, elle me prit dans ses bras. J'aurais voulu rester blotti contre elle jusqu'à ce que toute ma souffrance s'en aille et que je sois libéré.

Je m'étais mis en campagne. Je m'examinais comme je ne l'avais encore jamais fait et je me rendais compte que j'avais des problèmes, de très gros problèmes. D'accord, mais cela ne signifiait pas que tout en moi était fondamentalement défectueux, que je n'étais semblable à personne d'autre. J'avais compris que mes difficultés et moi étaient deux choses distinctes et que j'arriverais à les surmonter. Je leur avais déclaré la guerre! J'étais décidé à me battre contre ces comportements auxquels j'avais obéi depuis toujours. Puisque les cartes à jouer continuaient à me tenter, je décidai de les jeter et je dis à ma mère ce que j'avais fait et pourquoi. Les voies sans issue et les numéros de bus me trottaient toujours dans la tête, mais je les chassais et m'obligeais à penser à autre chose.

Je commençai par faire un tri. J'établis une liste des choses qui m'angoissaient, afin de trouver un moyen de surmonter ma peur. J'avais eu longtemps l'impression d'être anormal, retardé, inférieur, mais c'était fini. Malgré tout, j'avais du mal à opérer les changements nécessaires et j'étais furieux contre moi-même quand je n'y arrivais pas.

Cette renaissance suscita en moi le désir de faire quelque chose pour aider les autres. Sur les suggestions de mon professeur d'« apprentissage de la vie », je m'engageai comme bénévole dans une clinique. J'étais très attaché aux malades. Je leur lisais leur courrier, les

accompagnais dans leurs déplacements et consacrais beaucoup de temps à leur parler et à les écouter. Ils étaient très réceptifs et m'aimaient bien. Au début, je m'étais demandé avec angoisse ce qu'ils allaient penser de moi, mais au bout de quelques jours, je m'étais rendu compte que j'avais bien fait et j'en fus très heureux.

Lors de ma dernière année au lycée, les rapports entre ma mère et moi s'épanouirent. Je prenais l'habitude de me confier à elle. Elle n'était avare ni de compliments ni d'encouragements, et l'opinion que j'avais de moi-même s'améliorait. Puisque nous nous entendions si bien, maintenant, il fallait que tout soit parfait entre nous, que jamais plus elle ne me réprimande ou ne s'impatiente contre moi. Je voulais arriver à maîtriser totalement mon comportement et je m'efforçais de ne pas faire des choses qui l'auraient irritée. Mais ce n'était pas facile. Chaque fois que nous avions une discussion, j'en étais bouleversé et je me disais que je régressais. Au lieu d'être furieux contre elle, j'étais furieux contre moi. Elle m'assurait que j'avais le droit de lui en vouloir, qu'elle avait commis autant d'erreurs que moi et que, lorsque j'étais en colère contre elle, il fallait que je lui dise. Mais je retournais maintenant toute ma fureur contre moi-même.

J'avais tant de choses à apprendre, à changer. J'étais incroyablement habituée, « conditionnée » à réagir négativement vis-à-vis de Sean, à croire qu'il me provoquait, qu'il cherchait à attiser ma colère, à se servir de moi comme d'un pion dans sa stratégie. Un nouvel individu, vulnérable et hésitant, était en train d'apparaître. Il fallait que je cesse de me

comporter comme je l'avais fait si longtemps, quand ma colère explosait avant même que j'aie pu m'en rendre compte. Je voyais alors se dessiner une expression de souffrance sur le visage de Sean qui se recroquevillait sur lui-même et se mettait à couvert.

Alors, je l'attirais à moi en lui demandant de m'excuser de ma dureté et en lui disant que je l'avais mal compris. Dans les premiers temps, il lui arrivait assez souvent d'être repris par ses obsessions, alors je voyais resurgir son regard vide et j'entendais ses ricanelements familiers, même si il n'y avait rien d'amusant. Mais ce n'était que passager; désormais, il était possible de le récupérer.

Il y avait tant de choses qu'il ignorait; lentement, péniblement, précautionneusement, je lui décrivais cet univers à côté duquel il était passé. Nos conversations étaient si longues et si fréquentes que j'en avais parfois la voix enrouée. Il fallait lui expliquer les rapports entre les êtres et les relations de cause à effet, qu'il apprenait un peu comme un perroquet, mais retenait néanmoins. Il commençait à tirer une leçon de ses expériences et à être capable de les mettre à profit dans une situation entièrement nouvelle.

En juin 1980, je sortis du lycée, mon diplôme en poche. C'était pour moi une grande réussite qui me rendait fier et heureux. Après la cérémonie, mes parents avaient organisé une réception à la maison. En voyant tous ces gens qui étaient venus pour moi, je jubilais. J'avais du mal à réaliser que j'étais le héros de la fête!

J'avais décidé de continuer mes études. J'avais cru si longtemps que je n'en serais pas capable que je n'avais pas vraiment réfléchi à l'orientation que je choisirais. Maintenant, c'était différent; j'avais l'impression que toutes les possibilités m'étaient offertes. Il y avait, non loin de chez moi, une école où l'on formait des maîtres pour les très jeunes enfants, et qui m'avait plu. L'atmosphère était chaleureuse et décontractée; dès mon arrivée, je m'étais senti à l'aise et je m'étais très vite adapté; je n'avais pas trop de mal à suivre les cours et j'étais heureux. L'école n'étant pas loin, je pouvais m'y rendre en autobus.

Quand je fus rodé et certain que tout se passerait bien, j'entrepris de chercher du travail afin de gagner un peu d'argent. Puisque j'aimais les tout-petits, j'allai poser ma candidature au jardin d'enfants du quartier. Malgré ma nervosité, je m'efforçais d'avoir l'air détendu et sûr de moi. Pour ne pas risquer d'être trop déçu, au cas où on ne me prendrait pas, je me retenais d'espérer. Quand le directeur m'annonça que j'étais engagé, je n'arrivai pas à y croire. Contenant difficile-

ment mon exultation, je courus à la maison annoncer la nouvelle à mes parents, qui se montrèrent heureux et fiers de moi. Pour fêter l'événement, on alla dîner tous les quatre au restaurant.

Mais le cumul de ces deux activités – travail et études – me posait un problème de transport. Le service d'autobus n'était absolument pas fiable; d'ailleurs, tout le monde, sauf moi, avait le permis de conduire. J'en avais parlé plusieurs fois avec mes parents, mais ils estimaient que je devrais attendre « encore un peu », avant de prendre des leçons de conduite. Quand je revins à la charge une fois de plus, ma mère me dit qu'elle craignait que je m'énerve et que j'aie un accident (en effet, quand je me mettais en colère, je continuais à perdre mon contrôle). D'autre part, étant donné que je me fixais encore à moi-même des règles qu'il m'était souvent impossible de suivre, elle pensait que je ferais mieux d'attendre un moment avant d'avoir une voiture. J'étais bien obligé de reconnaître qu'elle avait raison; j'étais moi-même un peu angoissé à l'idée de ce que je risquais de faire, si j'avais un volant entre les mains. Mais à mesure que le temps passait et que je me sentais de plus en plus capable de me contrôler, ma décision d'apprendre à conduire se renforça.

Après avoir trouvé l'adresse d'une auto-école dans l'annuaire, je m'y inscrivis, sans rien dire à mes parents, et en payant les leçons de ma poche. J'appris très facilement et je profitai de ce que mes parents étaient partis à New York, pendant quelques jours, pour passer mon permis que j'obtins du premier coup. A leur retour, quand je les mis au courant, ils se montrèrent surpris et heureux. Ma mère reconnut que j'étais désormais capable de prendre mes décisions tout seul et qu'elle avait eu tort de me décourager. Mes parents me

dirent tous les deux qu'ils étaient contents de moi, non seulement parce que j'avais appris à conduire, mais aussi parce que j'avais surmonté un de mes problèmes.

Malgré ces progrès quasiment miraculeux, je ne parvenais toujours pas à accepter mes propres inconséquences. Puisque j'arrivais à faire certaines choses, pourquoi pas toutes ? Si je triomphais parfois d'obstacles très difficiles, je butais souvent devant les plus anodins.

Un après-midi, Sean rentra de son travail très contrarié et furieux contre lui-même. Il monta directement dans sa chambre, sans venir me dire bonjour. Je le suivis.

– Sean, lui demandai-je, qu'est-ce qu'il y a ? Tu as des ennuis dans ton travail ?

– Non. Ça va.

– Je vois bien que ce n'est pas vrai. Raconte-moi.

– C'est à cause de ces putains de nœuds ! explosa-t-il après un silence. N'importe quel imbécile sait faire un nœud !

Mais pas lui. Pour Halloween, les enfants avaient confectionné des masques auxquels il avait fallu fixer des cordons.

– Noue-les bien, Sean, lui répétait l'institutrice. Noue-les bien et ils ne glisseront pas.

Il avait fait tout ce qu'il avait pu, mais il était incapable de nouer quoi que ce fût, à part ses lacets de chaussures.

– Ce n'est pas grave. Je vais t'apprendre tout de suite, comme ça, tu sauras.

– J'ai dix-neuf ans et je ne suis pas foutu de faire un nœud ! Ça signifie que je suis un crétin !

– Ça signifie que tu avais autre chose à faire pendant que les gosses de ton âge apprenaient à faire des nœuds. Allons, cesse de te lamenter sur toi-même et regarde-moi.

– Mais tout le monde sait faire ça, sauf moi! s'écria-t-il, exaspéré.

– Écoute, tu étais tellement accaparé par tes idées fixes que tu ne voyais même pas ce qui se passait autour de toi. Tu as des difficultés que les autres n'ont pas connues et tu t'en es sorti. Il faut que tu acceptes l'idée que tu as manqué plein de choses qu'on apprend généralement dans l'enfance. Tu n'as qu'à t'y mettre maintenant!

Il avait l'air de peser mes paroles.

– Sean, continuai-je, tu n'as pas fini de rencontrer ce genre de difficultés. Mais tu dois te dire que tu ne peux pas cacher ce que tu ne sais pas faire, en faisant semblant de savoir. Demande-le-nous, à ton père ou à moi. Vois-tu, si tu étais né aveugle et qu'à l'âge de dix-sept ans tu recouvrais soudain la vue, il faudrait bien que quelqu'un t'apprenne tout... Le nom des couleurs, par exemple. C'est exactement pareil. Tu ne dois pas te sentir complexé. D'accord?

– D'accord.

Cent fois, il avait fallu lui répéter ces choses. Son assurance, l'estime qu'il se portait à lui-même étaient si fugaces, si fragiles. Le plus dur pour lui était peut-être d'avouer ses lacunes; après tout, il commençait seulement à découvrir un univers qu'il avait à peine vu jusqu'à présent. Pour lui, tout se ressemblait, dans un sens; il s'en voulait de ne pas savoir comment fonctionnait un moteur de voiture, ainsi que d'ignorer le mot désignant le petit de la vache. Il ne faisait pas la distinction entre ce qu'il « aurait » dû savoir à son âge et ce que la plupart des gens ne savent jamais. Il fallait tout lui expliquer.

Nous étions stupéfaits de voir se développer son sens de l'humour, en même temps que s'épanouissait sa personnalité. Il ne racontait plus d'histoires drôles – il disait même s'être rendu compte que personne, dans la famille, n'avait ce don –, mais il devenait vraiment amusant, parfois sarcastique, allant jusqu'à se moquer de lui-même. Nous commençons à pouvoir plaisanter à ses dépens et il nous rendait la pareille; son rire était pour nous une chose nouvelle.

Ces transformations miraculeuses, nous les voyions se produire tous les jours. Sa curiosité était sans limite et il n'arrêtait pas de poser des questions.

Jusqu'à présent, il n'avait pas semblé se rendre compte qu'il faisait partie d'une famille et que toutes les familles fonctionnent de la même manière, c'est-à-dire que tous les parents reprennent leurs enfants, les grondent, leur imposent une discipline, et cette découverte fut pour lui un choc et une révélation.

– Mais comment est-il possible que je ne m'en sois pas aperçu? s'étonnait-il souvent.

A mesure que je découvrais mon fils, j'étais de plus en plus déconcertée. Pendant dix-sept ans, il m'avait semblé destructeur, négatif, centré sur lui-même, insensible et dépourvu de cœur. C'était maintenant un garçon dont le regard s'emplissait de tristesse, dès qu'on interprétait mal une de ses réflexions ou qu'il nous avait peiné d'une façon quelconque. Il était malheureux et indigné si un enfant de l'école où il travaillait avait été maltraité. Il s'était mis à lire les journaux et il était horrifié de constater que la chien-lit régnait partout. Il n'admettait pas la façon dont les gens se comportaient entre eux. « Ils n'ont qu'à changer! » s'exclamait-il, quand je tentais de lui expliquer ce qui est inexplicable dans le comportement humain. (Et, dans le fond, pourquoi pas, puisqu'il avait bien changé, lui?)

S'il s'était tant intéressé aux criminels, nous expliqua-t-il, c'était parce qu'il pensait que les impulsions qui le gouvernaient échapperaient un jour à son contrôle, qu'il deviendrait à son tour un assassin et passerait le restant de ses jours en prison.

Il avait acheté une vieille voiture et faisait lui-même les petites réparations. Il collectionnait les vieux disques de jazz et, très vite, les noms des musiciens et des formations dans lesquelles ils jouaient lui étaient devenus familiers. Mais contrairement à ce qui se passait jadis, il n'étalait plus ses connaissances, ainsi que le font la plupart des enfants autistiques, en lieu et place d'une véritable conversation. S'il rencontrait quelqu'un qui partageait sa passion pour le jazz, il parlait avec enthousiasme de ses musiciens préférés, sinon il prenait son plaisir à écouter ses disques et à se documenter sur les interprètes. Il s'acheta une trompette et prit des leçons afin de jouer suffisamment bien pour pouvoir mieux apprécier la musique qu'il aimait.

Pourtant, ses progrès étaient en dents de scie et j'étais furieuse quand je m'apercevais qu'il avait pris la louche pour vidanger l'huile de sa voiture.

— Pourquoi est-ce que tu te mets en colère ? rétorquait-il aussitôt. Tu t'en sers bien pour verser de l'huile avec, quand tu fais la cuisine.

Il n'y avait pas eu d'« éveil » soudain, pas de coup de tonnerre, pour transformer notre fils en un individu « normal ». La tâche avait été rude et elle avait pris du temps. Il avait fallu donner un nom à la moindre chose et lui en expliquer la fonction. D'ailleurs, cela arrive encore souvent.

Après cinq ans passés à Los Angeles, il se produisit encore un grand changement dans notre existence. Nous avions décidé de partir à New York. Notre amie, Maureen McGovern, dont Ron était l'agent et pour qui j'écrivais des chansons, avait décroché le premier rôle dans une comédie musicale, à Broadway. Elle allait s'installer à New York pour un an, et peut-être davantage, et notre présence était également indispensable.

Megan, qui venait de terminer sa seconde année à l'UCLA, avait choisi de nous accompagner. Sean, en revanche, déclara qu'il voulait retourner dans l'Ohio. Ron et moi étions horrifiés.

– Mais tu ne t'y plaisais pas du tout ! Pourquoi y retourner ?

– Parce que j'en ai besoin, c'est tout.

Je ne pouvais me résoudre à le laisser commettre une telle erreur. Je fis tout pour le dissuader, car j'étais certaine que ce serait une catastrophe. Ses vieux démons risquaient de le reprendre. Là-bas, les gens se souviendraient de lui tel qu'il était autrefois et ils ne s'apercevraient pas qu'il avait changé – il redeviendrait celui qu'ils continuaient à croire qu'il était. Je lui sortis tous les arguments imaginables et le suppliai de réfléchir.

– Si tu retournes là-bas, tu vas gâcher ta vie, lui dis-je. Tu ne pourras même pas trouver du travail !

On a fermé les usines sidérurgiques et tout le monde est au chômage... C'est la région où il y a le plus de sans-emploi!

— Peut-être, répliqua-t-il, après m'avoir écoutée jusqu'au bout. Mais il faut que je me prouve à moi-même que je suis capable de le faire.

Mes parents et ma sœur allaient s'installer à Manhattan. Je n'avais pas envie de partir avec eux parce que l'énormité de la ville m'intimidait et que je pensais que ses habitants n'étaient pas comme moi. Je n'avais aucune affinité avec New York. J'avais décidé de retourner dans l'Ohio, là où j'avais passé mon enfance. Je voulais à tout prix « rattraper » toutes ces années où le mot « Ohio » avait été pour moi synonyme de souffrance. Je savais bien que je ne pourrais pas changer ce qui avait été, mais j'étais certain de pouvoir triompher du passé grâce au présent. J'avais absolument besoin de remplacer l'image de l'enfant pathétique et désemparé que j'avais été, l'enfant qui avait peur de tout, par celle de l'homme que j'étais devenu.

En mars 1984, j'accomplis donc ce que je considérais comme un devoir. Je savais que je prenais un terrible risque qui pouvait aboutir à la catastrophe et annuler tout ou partie de mes progrès, mais j'étais absolument déterminé à le faire.

Mon père, Megan et moi devions partir en voiture, avec mes affaires, tandis que maman avait pris l'avion un peu plus tôt pour me chercher un appartement. J'étais plein d'optimisme. J'avais tellement changé, pendant ces six années, que ma ville natale allait m'accueillir en héros. Mon grand-père était sûrement en train de préparer une grande fête de famille pour

mon retour. Je brûlais d'impatience! J'étais sûr que tout le monde s'apercevrait que j'étais complètement transformé et en serait confondu. On allait m'accepter immédiatement.

Quelques jours plus tard, j'étais installé dans mon nouvel appartement. J'habitais une rue calme, à trois kilomètres de la maison de mon enfance. Cette fois, j'étais vraiment indépendant et j'avais tout le monde à ma disposition; j'étais seul pour la première fois, c'est-à-dire que ni mes parents ni ma sœur n'étaient là pour me disputer l'attention des autres. Je serais le point de mire! J'étais de retour chez moi et je pensais qu'en un rien de temps je trouverais des amis, du travail et que je serais accepté de tous.

Quand mes parents et ma sœur furent repartis, le doute commença peu à peu à s'insinuer en moi. Quel accueil avait-on fait au héros? Et la fête attendue? J'étais seul chez moi et personne ne venait me voir. « C'est encore trop tôt, me disais-je. Peut-être ne savent-ils même pas que je suis là. Mais grand-père va le leur dire et, bientôt, ils seront tous au courant. Un peu de patience, Sean, tu verras, le téléphone n'arrêtera plus de sonner. "Salut, Sean, c'est tante Mary. Nous sommes si contents que tu sois revenu; passe nous voir bien vite!" ou encore : "Ah, Sean, quel bonheur que tu sois revenu. Les gosses sont tout excités, ils meurent d'impatience de te voir..." » Dès qu'on aurait eu vent de mon extraordinaire métamorphose, je deviendrais une célébrité.

Une semaine s'écoula. Personne ne m'avait appelé, sauf grand-père, et encore au sujet de l'assurance de ma voiture. Le téléphone, cette stupide boîte noire, me narguait, tandis que je déambulais, de plus en plus déprimé, dans mon appartement silencieux. La radio et la télévision étaient mes seuls compagnons. Je sentais la

colère monter en moi. Avais-je sacrifié mes amis, ma sécurité et tout le chemin parcouru pour mener cette existence d'invisible ? Si je mettais mon broyeur à ordures en marche et y plongeais la main, peut-être s'apercevrait-on que je suis là et alors le téléphone sonnerait. Mais y aurait-il quelqu'un pour s'en émouvoir ?

Au bout d'un mois, je finis par trouver une place à mi-temps dans un magasin de beignets, une place de portier, avec un salaire minimum. Je ne voyais pas de terme plus flatteur pour remplacer le mot « portier », mais ce n'était pas une raison pour ne pas essayer. C'est donc pour en arriver là que j'avais fait douze ans d'études ! Je travaillais pendant trois heures tous les soirs et, après cette besogne peu gratifiante, je regagnais mon logis désert. Le téléphone était devenu mon ennemi.

Le temps passait sans apporter aucun changement. Deux mois s'écoulèrent. Un jour d'avril, la venue dans notre ville de Maynard Ferguson, un grand trompettiste de jazz, me fit sortir de chez moi. Je voulais absolument aller le voir et j'étais bien obligé d'y aller seul. Ce fut une soirée inoubliable et Ferguson ne déçut pas mes espérances. Envoûtés par la musique, les spectateurs se balançaient d'avant en arrière. Pourtant, pendant tout le concert, je sentis une grande tristesse qui me serrait le cœur. Maynard Ferguson était un héros ; l'enthousiasme du public le disait clairement. Et moi ? N'avais-je pas également fait preuve d'héroïsme en revenant ici, malgré mon douloureux passé ? D'accord, je n'étais pas capable de plaquer un contre-ut sur ma trompette. J'étais un héros d'une espèce différente de Ferguson, mais pas moins courageux. Qui aurait pu faire ce que j'avais fait et surmonter comme moi tant d'années de souffrance et de difficultés ? En examinant l'assistance, je m'aperçus que tout le monde était

accompagné, sauf moi. En songeant que je ne connaissais personne que j'aurais pu inviter, le souvenir du temps où je parcourais les couloirs de l'école, la tête baissée, me revint d'un coup avec une terrible netteté. Étais-je condamné à replonger dans mon passé?

Le concert m'avait emballé et pourtant j'en sortis triste, désespéré et furieux. Je rentrai chez moi en me disant que j'allais désormais mener une existence solitaire et effacée. Je n'avais pas d'amis et ne connaissais pas d'endroit où en trouver.

La solitude m'étouffait. Mon seul réconfort était de téléphoner à ma mère, ce qui m'arrivait souvent. Elle était ma bouée de sauvetage, mais je ne lui épargnais pas mes récriminations : pas d'amis, pas de travail, pas de copine. Maman avait le chic pour me remonter le moral ou du moins alléger le poids qui m'écrasait. Elle faisait de son mieux pour soulager ma solitude et m'aider à voir au-delà de moi-même. Avec elle, je pouvais parler de tout, de tout sauf d'un sujet capital – en aucun cas, je n'aurais reconnu que j'avais eu tort de retourner dans l'Ohio. Il m'était impossible d'avouer que j'avais commis une erreur fatale et de dire à ma mère qu'elle avait vu juste. Pourtant, il fallait absolument que je me décide; sinon il ne me restait plus que l'alternative d'une existence d'incertitude et de désirs inassouvis. Il fallait que j'atteigne le but que je m'étais fixé, sinon je n'arriverais jamais à rien.

Quand l'automne arriva enfin, j'entrai à l'université de Youngstone pour continuer mes études. J'avais décidé de me spécialiser dans la formation des jeunes enfants, parce que ayant déjà travaillé avec eux à Los Angeles, je pensais qu'en obtenant un diplôme dans cette spécialité mon avenir serait assuré. Je m'inscrivis donc aux cours exigés, mais une grande déception m'attendait.

Dès le premier jour, je sentis que je n'étais pas à ma place. J'allais d'ailleurs m'apercevoir que tous mes cours avaient un point commun, c'est-à-dire que j'y étais le seul garçon! Comment cela se faisait-il, bon sang? Je n'avais vu, sur la porte, aucune pancarte portant la mention « Réservé aux femmes », mais j'avais l'impression de m'être introduit dans un club féminin. Pourtant, passé le premier moment de surprise, je me dis que, grâce à cette situation, il me serait peut-être plus facile d'inviter une fille – en tous cas, je n'avais pas de concurrence! Mais chaque fois que j'arrivais au cours, j'avais la sensation de tant détonner que je feignais de ne pas avoir remarqué que j'étais le seul mec à plusieurs lieues à la ronde.

Autre inconvénient, les étudiants de cette université rentraient tous dans leur famille, le soir, après les cours, et les occasions de se rencontrer étaient rares. Je commençais à me dire que j'allais passer une année formidable!

La colère ne me quittait pas; partout, c'était l'échec. Pourtant, peu à peu, ma rage se mua en détermination et je me fis la promesse suivante : n'importe comment, j'y arriverais! Je décidai de diversifier mes activités et me renseignai pour savoir s'il existait des groupements d'étudiants ayant les mêmes centres d'intérêt que moi. J'en trouvai aussitôt un qui se nommait « Union des étudiants pour la paix » et se réunissait deux fois par semaine.

A la première réunion, il n'y avait que trois personnes dont deux, je le vis aussitôt, avaient des difficultés pour communiquer. Comble de malchance, le campus dans son ensemble était apathique concernant la course aux armements – aucune tête nucléaire ne se promenant au-dessus de Youngstone, pourquoi se faire du souci pour une catastrophe qui ne se produirait sans doute jamais?

Je devins assez actif au sein de ce groupement, bien que je combattisse pour une cause dont personne ne se souciait et que je ne m'y fisse aucun ami. Je me documentai ensuite sur les activités annexes proposées par l'Université.

Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Il était possible de faire du bowling et du volley, deux sports que j'adorais parce que je me débrouillais assez bien. Je venais de découvrir une mine d'or, un moyen merveilleux de me distraire et de rencontrer des gens. Mais renseignements pris, le bowling avait été supprimé pour ce trimestre et le volley aussi, parce qu'il n'y avait pas assez de personnes intéressées.

Mon découragement, ma colère et mon désespoir étaient parfois si intenses que je n'avais plus qu'une envie, celle de retourner en Californie pour y reprendre mon ancienne vie. Je n'avais qu'à tirer un trait sur ce triste épisode et tout recommencer. Mes coups de fil étaient toujours interurbains, à mes parents, à New York ou à Los Angeles, à des amis; mon grand-père lui-même m'appelait rarement et, si je partais, personne ne me regretterait.

Je connus pourtant quelques-uns de ces moments de chaleur dont j'avais tant besoin; une amie de Los Angeles était venue me rendre visite. Pendant une semaine, j'avais été choyé, gâté, et c'était merveilleux ! On alla même passer ensemble une journée à New York pour voir mes parents. Après son départ, quand je me retrouvai de nouveau seul dans mon appartement, je me rendis compte que j'étais tombé amoureux d'elle.

Quand elle fut repartie, la solitude me pesa encore davantage. Je n'avais que mon grand-père pour toute compagnie, et quand j'allais chez lui, nous parlions uniquement de ses amis ou de sport et de télévision. Je voyais bien que je n'avais que lui et je lui en voulais

parce que je savais qu'il ne s'intéressait pas vraiment à moi. En outre il avait de l'argent, alors que je touchais un salaire de misère. Un soir où j'étais venu le voir, je m'étais senti envahi par un mélange de colère et de désespoir. J'étais allé dans la salle de bains et j'avais pris un savon et un flacon de déodorant, dans l'armoire à pharmacie. Il en a tant, pensais-je, qu'il ne s'apercevra même pas de leur disparition. Je me trompais lourdement!

Quelques jours plus tard, je retournai chez lui et il m'invita à dîner. Nous étions assis à la table de la cuisine et je l'écoutais d'une oreille me raconter une émission qu'il avait vue à la télévision. Soudain, un silence pesant s'abattit, puis d'un ton détaché, il lança :

– Sean, je vais te dire quelque chose qui ne me fait pas plaisir, mais tu l'as bien cherché.

– Qu'est-ce que c'est? demandai-je d'une petite voix.

– Est-ce que tu m'as pris quelque chose dans la salle de bains?

– Oui, dis-je dans un souffle. Je ne te mentirai pas. J'ai pris quelques bricoles, mais je ne pensais pas que tu t'en apercevrais.

– Évidemment que je m'en suis aperçu! s'indignait-il. Je m'étais servi du déodorant le matin même... Je le vois tout de suite, quand il manque quelque chose!

J'en étais malade de remords. J'entrepris de lui expliquer que j'étais malheureux, que ma situation financière était catastrophique et que je venais de recevoir coup sur coup deux avertissements de la banque, parce que mon compte était au rouge. J'ajoutai cependant que j'étais conscient de n'avoir aucune excuse d'avoir volé mon propre grand-père.

– Je comprends, Sean, me dit-il, mais tu n'aurais pas dû prendre ces affaires, parce que maintenant, je ne sais plus si je peux encore avoir confiance en toi.

Ses paroles me brûlaient les entrailles; j'étais submergé de honte. Comment avais-je pu tomber si bas ?

Quelques jours plus tard, je perdis mon emploi, le propriétaire du magasin ayant embauché un parent à ma place. J'étais totalement isolé, prisonnier sous la surface d'un lac gelé. Je savais que ça ne pouvait pas continuer ainsi, que j'allais me noyer à force de m'apitoyer sur mon sort. J'étais furieux contre moi-même, pour m'être mis dans une telle situation. Il fallait faire quelque chose, avant qu'il soit trop tard; il fallait que je sorte de mon univers personnel, de plus en plus étroit.

J'avais décidé de travailler comme bénévole au centre de SOS rattaché à l'Université. On m'avait dit que les candidats devaient suivre un stage de cinq semaines, puis recevoir une qualification, avant de pouvoir répondre aux appels téléphoniques. « Parfait, pensai-je. Ça ira. »

Les cours étaient très décontractés mais bien organisés. On demandait aux bénévoles de ne pas porter de jugement, de faire preuve de compassion et de perspicacité, qualités que je pensais posséder. Enfin, j'allais pouvoir utiliser ma sensibilité pour le bien d'autrui, en même temps que pour mon bien propre.

Au bout de cinq semaines, j'obtins mon « diplôme ». Nous avions appris à traiter une gamme de problèmes étendue – l'organisme à recommander à quelqu'un qui n'a pas de quoi manger ou comment s'y prendre avec un suicidé potentiel. Quelque temps plus tard, on m'autorisa à répondre seul au téléphone.

Ce stage m'avait aussi apporté autre chose, je m'y étais fait mon premier ami. Il s'appelait Greg et il abordait la vie avec beaucoup d'insouciance; c'était exactement le genre de type dont j'avais besoin pour

sortir de moi-même. Il était homosexuel, mais cela ne fut jamais un obstacle à notre amitié. Peu de temps après, il me présenta Karen qui, elle aussi, devint mon amie. Elle déclarait être une combattante de la paix et les badges dont elle était couverte ne laissaient aucune ambiguïté là-dessus. Karen prônait une société harmonieuse, et sa haine des institutions établies était souvent féroce. Elle m'avait tout de suite plu!

— Elle a un fichu caractère et prend la mouche sans raison, m'avait-on prévenu. Son milieu familial est très instable, m'avait dit quelqu'un d'autre.

Je n'avais cure de ces mises en garde; j'avais besoin d'amis, d'amis, d'amis et je me fichais complètement de son caractère. Chacun a ses défauts, me disais-je et, de toute façon, une fois qu'elle saura ce qui m'est arrivé, elle s'adoucira sûrement.

Je passai bientôt la plus grande partie de mon temps avec Karen. Elle devenait de plus en plus dépendante de moi en un moment où j'avais désespérément besoin de me sentir nécessaire à un autre être. Dès qu'elle me demandait quelque chose, je me mettais en quatre pour lui donner satisfaction. Cette amitié fut pour moi une expérience enrichissante, que je ne suis pas près d'oublier.

Mais peu à peu, je me rendais compte que cette amitié devenait une contrainte. Quand Karen voulait aller quelque part, je l'y emmenais, si elle avait besoin de parler — même de ses éternels problèmes que je connaissais par cœur — j'étais tout ouïe. Je commençais à m'apercevoir qu'elle profitait de ma gentillesse et ça ne me plaisait pas. Ses colères étaient fréquentes et violentes; je compris que je ne pourrais pas la « sauver », mais que je risquais au contraire de me noyer avec elle. J'étais en train de réaliser que ce n'était pas cette sorte

d'amitié qu'il me fallait en un moment où je prenais un peu confiance en moi. Je décidai donc de ne plus me tenir à sa disposition et, quand elle me demandait de la conduire quelque part, je lui disais que j'étais pris. Ainsi, peu à peu, je finis par regagner l'air libre.

Le fait de travailler au centre de SOS m'obligeait à sortir de moi-même. Je passais quatre heures par jour au téléphone, à écouter les confidences de personnes ayant toutes sortes de problèmes, alcooliques, drogués, enfants martyrisés, individus en proie à la peur et la violence. Parfois mon correspondant pleurait pendant la moitié de l'entretien. Il y en avait aussi qui désiraient seulement vider leur sac. Beaucoup d'autres avaient d'énormes charges familiales et pas d'argent. Moi, qui pendant presque toute ma vie, avais été incapable d'imaginer ce que je ne voyais pas directement, je découvrais pour la première fois ce que représentaient de véritables ennuis. J'étais profondément bouleversé. L'idée de me suicider m'avait parfois effleuré, mais la peur de l'inconnu m'avait toujours retenu. J'étais maintenant en contact avec des êtres dans le malheur, mais tous ne considéraient pas le suicide comme une porte de sortie. Cette découverte m'ouvrit les yeux et le regard que je portais sur mon propre sort commença à changer. Comment avais-je pu penser que mes difficultés étaient si colossales ?

Dans mes études, je me contentais de laisser les choses se faire. Une évidence que je refusais d'admettre pesait de plus en plus lourd sur moi, à savoir que je n'avais plus envie de m'occuper des jeunes enfants. J'étais coincé, parce que je ne savais pas ce que je voulais faire à la place. Je me sentais contraint de suivre la voie de la moindre résistance, de rester passif, et j'avais honte de moi, car mes parents finançaient mes

études. Etant donné que je ne gagnais pas suffisamment d'argent pour me les payer moi-même, comment aurais-je pu changer de spécialité, ce qui m'aurait obligé à suivre davantage de cours, donc à disposer de plus de temps et de plus d'argent ? Par conséquent, je ne disais rien.

Vers la fin de 1985, je fis la connaissance de Lynne, une jeune femme qui me plut aussitôt. Je restais souvent assis à côté du téléphone, tâchant de rassembler le courage de l'appeler. Les deux premières fois, j'avais raccroché avant qu'elle réponde, mais la troisième fut la bonne. Elle me dit qu'elle se souvenait de moi et, ainsi qu'un malade qui essaye d'avaler le plus vite possible une potion très amère, je lui demandait aussitôt si elle voulait bien sortir avec moi. Elle accepta et me donna des indications pour venir chez elle. Je ressentis aussitôt un grand bonheur et je me dis que si je devais avoir une petite amie, ce serait elle.

Cet état d'euphorie persista jusqu'au moment où je dus partir la chercher et où une angoisse soudaine m'enveloppa. Une femme examine toujours avec attention un homme qui se propose de lui faire la cour. Elle pouvait très bien juger que je n'étais pas à la hauteur. J'avais l'impression de marcher sur des œufs et que le moindre faux pas — une coupe de cheveux défectueuse, par exemple — serait catastrophique.

Je tâchai alors de me rassurer. Pourquoi diable ne voudrait-elle pas sortir avec moi ? Je n'étais pas si mal que ça. Ne voyait-on pas de gros types bedonnants, à l'haleine fétide, en compagnie d'une femme ! Je me repris à espérer ; je n'avais qu'à rester moi-même et ce serait gagné.

Cette première sortie fut un succès et, ensuite, je revis souvent Lynne. Dès le début, j'avais tenu à ce que nous ayons des rapports d'égalité ; je m'étais promis de tou-

jours la traiter du mieux possible. De temps à autre, bien entendu, nous avions de petits accrochages, mais c'était principalement à cause de ma méconnaissance de certains usages sociaux.

A Noël, mes parents et ma sœur vinrent me voir; j'avais emmené Lynne chez mon grand-père pour qu'elle fasse la connaissance de toute la famille. Au bout d'un moment, j'étais descendu au sous-sol pour jouer au billard, sans penser que je laissais Lynne avec des étrangers. Elle était devenue un élément permanent de mon existence et je ne voyais rien de mal à m'absenter un petit moment.

– Sean, où étais-tu passé? s'étonna ma mère, quand je remontai, deux heures plus tard.

– Quoi? Eh bien... j'étais en bas, je jouais au billard. Il y a avait longtemps que je n'y avais pas joué et...

– Et Lynne? Tu n'as pas le droit de la laisser tomber comme ça. Elle nous connaît à peine et elle est gênée. Je crois bien qu'elle est très contrariée.

Maintenant que ma mère ne s'énervait plus, il m'était beaucoup plus facile de garder mon calme et de ne pas adopter une attitude défensive.

– Elle ne se sent pas à sa place ici, parce que c'est la première fois qu'elle vient, poursuivit maman. Tu es la seule personne qu'elle connaisse et il faut que tu restes auprès d'elle et que tu t'en occupes.

C'était une extraordinaire révélation. Je venais de réaliser que moi, Sean Barron, j'avais la responsabilité d'un autre être et que c'était mon devoir de m'en occuper, alors qu'il y avait encore si peu de temps j'étais à peine capable de me prendre en charge moi-même. Je me rendais compte que j'avais commis une faute.

– Je suis vraiment désolé, maman, dis-je. Je ne voulais pas la peiner... Je ne pensais pas avoir mal agi.

Dans cet échange avec ma mère, on ne retrouvait plus les éléments qui avaient si longtemps prévalu dans nos rapports. Je ne grossissais plus ses remarques outre mesure et je n'avais pas employé toutes les armes de mon arsenal pour me défendre. Je reconnaissais simplement avoir manqué de jugement et j'en étais un peu humilié. Ma mère m'expliqua que ce n'était pas de ma faute si j'ignorais certaines conventions sociales; je ne les connaissais pas parce que je ne les avais pas apprises, voilà tout.

— On ne cesse jamais de s'instruire, Sean, à condition de s'intéresser à ce qui nous entoure et d'être véritablement vivant; il n'y a pas de limite d'âge.

En juin 1987, j'obtins mon diplôme, non sans mal, mais je n'avais plus l'intention de me consacrer aux jeunes enfants. Au même moment, Megan venait de terminer ses études à l'université de New York et mes parents organisèrent chez mon grand-père une petite fête pour nous deux qui me combla de joie. Je regrettais seulement de ne pouvoir recommencer mes études, dans un état d'esprit libéré de toute amertume. Il y avait tant de choses que j'aurais faites différemment, tant de temps que je n'aurais pas gaspillé à me lamenter sur mon sort.

Je m'étais enfin décidé à annoncer à mes parents que je ne voulais plus être instituteur. Je fus stupéfait de constater qu'ils le prenaient très bien.

— Ça ne m'étonne pas, me dit mon père. Il y a peu de gens qui travaillent dans la spécialité qu'ils ont étudiée. Tâche de trouver un domaine qui t'intéresse et tu pourras toujours retourner à l'Université pour passer une maîtrise ou suivre des cours, quand tu auras pris ta décision.

Lynne et moi étions devenus très proches et je pensais que je pouvais maintenant lui parler de mon

autisme. Cet aveu m'était pénible, car c'était un sujet que je n'abordais avec personne, sauf avec mes parents. Pourtant, quand je lui eus raconté ce qu'avait été mon enfance et parlé de l'individu que j'étais alors, son attitude à mon égard ne changea pas. Elle m'assura qu'elle m'aimait à cause de ce que j'étais et de la façon dont je me comportais avec elle.

Après cela, je pus parler avec elle en toute confiance. Nous étions très différents sur de nombreux plans, mais je considérais que cela enrichissait nos rapports. Elle était née dans une petite ville de l'Ohio qu'elle n'avait jamais quittée, alors que j'avais vécu en Californie et que j'étais allé dans beaucoup d'endroits. J'étais féministe et mon désir d'une égalité complète était en contradiction avec son éducation catholique très stricte, qui prônait la soumission de la femme à l'homme. Je l'encourageais vivement à exprimer ses envies et ses sentiments, ce qui n'était pas habituel, dans sa famille; je tâchais de la convaincre qu'elle était capable de faire tout ce qu'elle voulait et lui disais qu'elle ne devait pas avoir de complexes d'infériorité. Elle avait été élevée dans un milieu rigide où l'on doit sourire et se conformer à ce que les autres attendent de vous. Mon éducation était à l'opposé de la sienne; mes parents avaient employé toutes les méthodes possibles pour m'inciter à exprimer mes sentiments, quels qu'ils fussent. Pendant longtemps, je n'avais pas osé le faire, mais maintenant que j'avais commencé à m'ouvrir, je me rendais compte que mon existence s'était incroyablement améliorée.

Au bout de trois ans, j'ai rompu avec Lynne. J'ai eu ensuite plusieurs petites amies, mais je suis toujours terrifié quand vient le moment de demander à une fille si elle veut bien sortir avec moi, car j'ai peur qu'elle refuse. Toutefois, je sais maintenant que je ne suis pas le seul dans ce cas.

Je travaille aujourd'hui dans le service de réadaptation d'une clinique et je consacre une journée par semaine à m'occuper, en tant que bénévole, de personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer, dans un centre spécialisé. Au lieu d'enseigner les tout-petits, j'ai préféré aller à l'autre bout de la chaîne, vers les gens âgés.

Je me plais beaucoup dans l'Ohio, dans cette ville que je connais bien et où tout me rappelle combien le petit garçon torturé que j'étais a changé. Je sais que je ne dois pas espérer « guérir » totalement de mon autisme. Je serai éternellement obligé de combattre mes impulsions; j'ai toujours du mal à me persuader que j'ai le droit de commettre des erreurs, comme tout le monde, et que lorsque j'en fais une, il n'y a pas, au-dessus de ma tête, une enseigne au néon qui s'allume et qui annonce : Crétin! Cinglé! Débile!

Un an après mon installation à Youngstown, un jour que je déjeunais avec ma mère dans un restaurant diététique, j'entendis soudain un bruit par trop familier. Tout excité, j'avais regardé par la fenêtre et vu passer plusieurs cars scolaires.

— Quels sont leurs numéros ? me demanda maman en souriant.

Une vague de terreur s'abattit sur moi. Mes vieilles obsessions me reprenaient.

— Mais non, pas du tout... Je n'ai plus la passion des cars. Ça ne m'intéresse plus, me défendis-je.

Elle hocha la tête, comme si je l'avais convaincue.

— Je régresse, c'est ça ? Tu penses que mon passé est en train de me récupérer!

— Mais non, Sean. C'est impossible. Tu es un être différent, maintenant. Tu as prouvé que tu étais capable de maîtriser tes impulsions. Tu ne pourrais plus te comporter comme avant, même si tu le voulais,

ajouta-t-elle, en me prenant la main. Vois-tu, une fois qu'un poussin est sorti de sa coquille, il ne peut plus y retourner.

Il me semble que ce qui m'a été le plus dur, pendant ces dernières années, aura été d'accepter que j'avais tant à apprendre. En réalité, j'ai connu deux périodes de formation; la première, quand j'étais petit et la seconde, après mon « éclosion ». J'avais en moi tant de fureur refoulée qu'après avoir commencé à l'évacuer j'avais eu du mal à la gérer. Puisque j'avais déjà fait tant de chemin, pourquoi ne pouvais-je pas être tout simplement « normal » ? J'aurais voulu que tout se mette bien en place, sans avoir à lutter constamment. J'entrais souvent en fureur face à ce que je considérais comme une « pyramide à l'envers » ; j'avais réussi l'exploit qui consistait à vaincre mon autisme, mais j'échouais dans les choses les plus anodines, par exemple, je ne savais pas me tenir à table, ni m'habiller convenablement. Pourtant, peu à peu, j'ai fini par m'accepter tel que je suis. De même qu'un ivrogne repentí qui bannit de chez lui toute bouteille d'alcool, je ne possède pas un seul jeu de cartes, pour ne pas risquer de céder à la tentation de « jouer aux bus ». Je me méfie de mes vieilles habitudes. Mon cheminement a été ardu et cahotique, mais j'ai pris conscience de mes limites. Aujourd'hui, je me considère comme un optimiste, un membre productif de la société, plutôt que sa victime. Je pense être un individu homogène et épanoui, non un agrégat d'impulsions incontrôlées, et je n'ai jamais été aussi heureux.

En décembre dernier, j'ai demandé à ma mère de m'offrir des livres pour Noël. J'avais pris l'habitude de me dire qu'il était inutile que je me mette à lire, mes parents et ma sœur étant si fanatiques de lecture que je

ne pourrais jamais rattraper mon retard, même en dévorant des bouquins vingt-quatre heures sur vingt-quatre, pendant le reste de mon existence. J'ai soudain compris que je n'avais pas à rattraper quoi que ce soit, ni de me comparer à eux. J'ai compris que je me privais simplement de connaissances et d'un plaisir. Depuis, je lis énormément et j'adore discuter de mes lectures avec ma mère. Dernièrement, elle m'a donné l'autobiographie de Tobias Wolff, Un mauvais sujet, qui a été pour moi une révélation. L'auteur de ce récit a passé sa jeunesse dans l'isolement et l'incompréhension, et comme moi, il était habité par une fureur dévastatrice et enclin à la violence. J'étais autiste et il ne l'était pas, mais les sentiments qu'il éprouvait étaient très semblables aux miens.

Quand je songe à la confusion et au tumulte dans lesquels s'est déroulée mon enfance, je me demande comment nous avons pu nous en sortir. Nous formons tous les quatre une famille des plus unies. Il est évident que cela n'aurait pas été possible si mes parents avaient accepté le fatal diagnostic des spécialistes. Au lieu de cela, ils m'ont fait le plus merveilleux cadeau qui soit; ils m'ont soutenu et n'ont jamais cessé de croire en moi. Moi non plus, d'ailleurs, je n'ai jamais cessé de croire en moi.

Ma sœur Megan et moi sommes très liés et je n'ai pas de secret pour elle, car je sais qu'elle m'aime et me comprend. Nous rions beaucoup ensemble et nous nous entendons très bien. J'ai encore honte de la façon dont je l'ai traitée, quand nous étions enfants, mais ce que j'ai fait autrefois n'altère pas nos relations actuelles.

Mon père est un homme à qui j'aimerais ressembler. J'admire sa façon de se comporter avec les autres; il est patient et indulgent, dans un métier où on ne l'est guère. Il sait comment se conduire, dans n'importe

quelle situation, et j'ai l'impression qu'il est capable de faire tout ce qu'il veut.

Avec ma mère, je m'entends merveilleusement bien. C'est un peu comme avec un kaléidoscope... Où que je regarde, ce que je vois est bien; chaque image rend la suivante encore plus belle. Nous nous téléphonons plusieurs fois par semaine et je sais que je peux tout lui dire sans m'inquiéter de ce qu'elle pensera de moi. Même si j'ai des ennuis ou si je suis déprimé en voyant dans quelle situation dramatique se trouve notre planète, je me sens toujours mieux après lui avoir parlé. Elle a le don de m'aider à considérer les choses avec du recul.

Parfois, quand je pense à ma vie, je me souviens de cette peur qui ne me quittait jamais, de la confusion, du chaos et du tumulte qui régnaient dans notre famille. Je vois surgir des images fulgurantes comme des éclairs : ma mère qui crie, Megan qui arrive dans la cuisine avant moi, et ma fureur aveugle contre elle, les huit jours où papa ne m'avait plus parlé, les regards de mes camarades de classe. Je songe à toutes les épreuves que nous avons traversées, ma famille et moi, et j'ai l'impression que nous sommes un peu des miraculés.

Épilogue

Au cours des quatre années qui ont été nécessaires pour écrire ce livre, Sean a changé au-delà de tout ce que j'avais pu espéré. Au début, il avait un style ampoulé, parsemé de mots et d'expressions empruntés au jargon de la psychologie. Puis, à mesure qu'il découvrait les livres des autres, il était de plus en plus mécontent du sien et a décidé de tout recommencer.

– Il y a trop de mots, disait-il. Il faudrait que ce soit plus simple, plus direct, pour rendre vraiment ce que je ressentais, qui j'étais. Presque tout ce que j'ai écrit est superflu.

Je dus reconnaître qu'il avait raison.

– Tu sais pourquoi j'écrivais ainsi ? Parce que ça m'aidait à mettre une distance entre moi et mes sentiments ; comme si j'avais raconté l'histoire de quelqu'un d'autre ; ainsi, c'était moins douloureux. Mais ça ne va pas... Il faut que ce soit douloureux, sinon ça n'a aucun sens.

Il s'est donc attelé à sa souffrance.

J'étais à New York et lui dans l'Ohio, mais nous nous retrouvions souvent pour coordonner notre travail. Nous avions d'interminables conversations au téléphone. En lisant ce qu'il avait écrit, j'ai fait de véritables découvertes. J'étais ébahie de constater à quel point il s'était montré logique dans son comportement mystificateur qui reposait, en grande partie, sur une tentative désespérée pour communiquer.

Il y a quelques jours, il m'a dit :

– Ce qui m'étonne le plus avec ce livre, c'est que toute ma colère s'est envolée. Je me suis pardonné à moi-même. Je ne pensais pas pouvoir jamais y arriver.

Depuis 1964, j'ai lu une multitude d'ouvrages consacrés à l'autisme. Aujourd'hui encore, on en ignore la cause, bien qu'on s'accorde généralement pour penser que son origine est biologique et non psychologique. « En fait, il est tout simplement impossible qu'un enfant devienne autistique parce que sa mère ne l'a pas aimé ou parce qu'il sent que sa vie et son identité sont menacées¹ », écrivait Uta Frith, en 1989.

En 1972, alors que Sean avait onze ans, le Dr Leo Kanner, celui qui a inventé l'expression « parents frigidaire », était venu faire une conférence à la National Society for Autistic Children, au cours de laquelle il avait absout lesdits parents². Je ne l'avais pas su et, de toute manière, cette rétractation venait trop tard pour moi. Trop tard, aussi, pour tant de pères et de mères meurtris qu'on avait accusés d'être responsables du malheur de leur enfant. Aujourd'hui, heureusement, beaucoup de choses ont changé.

Il n'existe toujours pas de traitement. Le plus souvent, on se contente de « gérer le comportement », en récompensant les « bonnes » conduites et en punissant les mauvaises par une quelconque privation temporaire (et en y adjoignant un certain nombre d'autres procédés), ce qui a souvent des

1. Uta Frith, *l'Énigme de l'autisme*, trad. Ana Gerschenfeld, éd. Odile Jacob.

2. Nancy J. Minshew et James B. Payton, « New Perspectives in Autism », Part I, *Current Problems in Pediatrics*, vol. 18, oct. 1988.

résultats positifs. Après avoir fait lire à Sean l'explication de cette méthode, je lui ai demandé s'il pensait qu'elle aurait marché avec lui.

Il a secoué la tête en disant :

– Je ne vois pas comment elle aurait pu marcher. Je me fichais bien des récompenses et des punitions. En effet, je n'avais envie de rien, en tout cas pas de choses qui se mangent, alors de quoi auriez-vous pu me priver ?

Qui sait, pourtant ? Sans avoir aucune certitude sur un éventuel résultat, je persiste à penser que j'aurais dû m'y prendre autrement. Je n'aurais pas dû crier, frapper et me mettre en colère.

– Mais tu ne pouvais tout de même pas me laisser faire tout ce que je voulais, m'a dit Sean, il y a peu de temps. Sinon, je ne serais jamais sorti de ma coquille, j'en suis sûr. Grâce à ces cris et à ces disputes, je me rendais compte inconsciemment que tu essayais de m'en arracher et, de toute manière, c'étaient les seuls moments où je t'écoutais !

L'autisme ne disparaît pas. Comme le dit encore Uta Frith, une autorité dans ce domaine, « ce n'est pas un dérèglement infantile, c'est un dérèglement du développement. [À l'âge adulte], non seulement le développement est perturbé et retardé, mais il ne peut atteindre son but (si but il y a) : la maturité... [la vie d'un autiste] demeure curieusement limitée et anormale ¹ ».

Les auteurs de *Autism: A Practical Guide for Those Who Help Others* notent que « tous les autistes, même ceux qui ont une intelligence au-dessus de la moyenne, ainsi qu'une relative indépendance [connaissent les mêmes] difficultés dans

1. Utah Frith, *op. cit.*

leurs rapports avec autrui et dans l'utilisation du langage¹ ».

Les spécialistes ont donc défini des limites; ils ont établi un cadre à l'intérieur duquel les autistes sont confinés, au-delà duquel ils ne peuvent progresser. Dans les cours de pédagogie, on nous mettait souvent en garde contre le risque d'émettre un jugement anticipé. « Si vous estimez qu'un élève va rester à la traîne, en raison de son QI et de ses résultats antérieurs, il ne quittera jamais la file des véhicules lents; il se conformera à ce que vous attendez de lui. »

Nul ne connaît les limites du cœur et de l'esprit humains. Hier soir, au téléphone, Sean m'a dit :

– Je n'arrive pas à m'arracher à ce roman que tu m'as offert, *Affliction*. Le personnage principal est si poignant et si vrai! C'est un homme qui voudrait aimer, mais qui ne sait pas comment s'y prendre – chaque fois qu'il essaye de montrer ce qu'il ressent, c'est la catastrophe et son attitude est toujours mal interprétée; c'est parce qu'il ne connaît pas les signaux à utiliser!

Nous avons ensuite parlé d'une foule de choses, puis juste avant de raccrocher, il m'a dit :

– Je crois que c'est fini avec Terry. (Terry est l'un de ses plus vieux amis de Los Angeles.) Depuis quelque temps, nous avons évolué différemment et nous ne voyons plus les choses de la même façon.

– Quelles choses?

– Eh bien, il a monté une affaire et se montre de plus en plus dur. Pour gagner de l'argent, il fait des choses qu'il aurait condamnées autrefois. Et en plus,

1. John Gerdtz et Joel Bregman, *Autism: A Practical Guide for Those Who Help Others*, New York, Continuum Publishing Company.

il devient raciste. Avant, il n'était pas comme ça! Maintenant, je ne me sens pas à mon aise avec lui.

Quel changement! Comment a-t-il pu détecter ce genre de chose? Il n'y a pas longtemps encore, nous en étions à lui expliquer les rudiments des rapports humains; aujourd'hui, c'est lui qui commence à nous donner des conseils, et même de bons conseils. La seule certitude que j'ai, c'est que mon fils est l'être le plus solide qui soit. Sa victoire sur l'autisme témoigne d'un inébranlable courage, dont je suis émerveillée.

*Ceux qui lui donnent des noms pompeux sont des menteurs
Ou bien des sots. Plus discrets, hésitant à affirmer
Ce qu'on ne peut prouver, nous aimerions savoir,
Toi et moi, quel algébriste, quel dictateur
Pourrait nous éclairer un peu sur la vérité ou la tyrannie.
Regarde-moi. Ne dis rien. Il s'agit de l'amour¹.*

1. Babette Deutsch, « Dogma », *Coming of Age*, Bloomington : Indiana University Press.